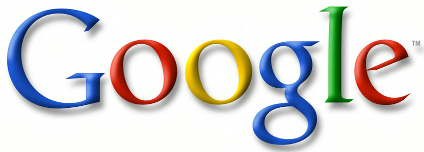
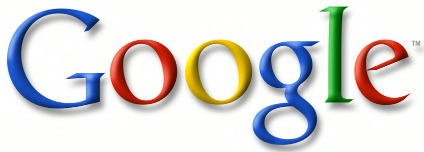
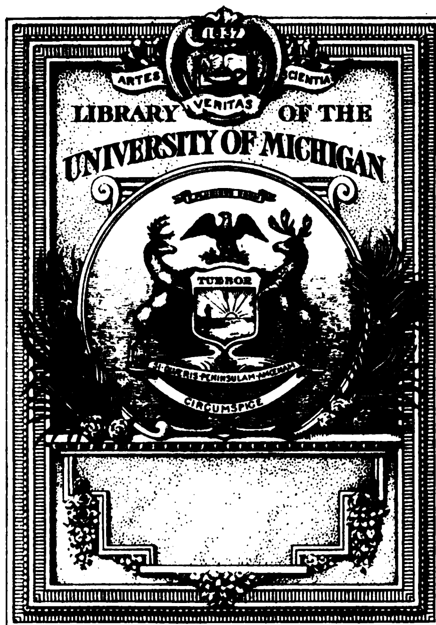
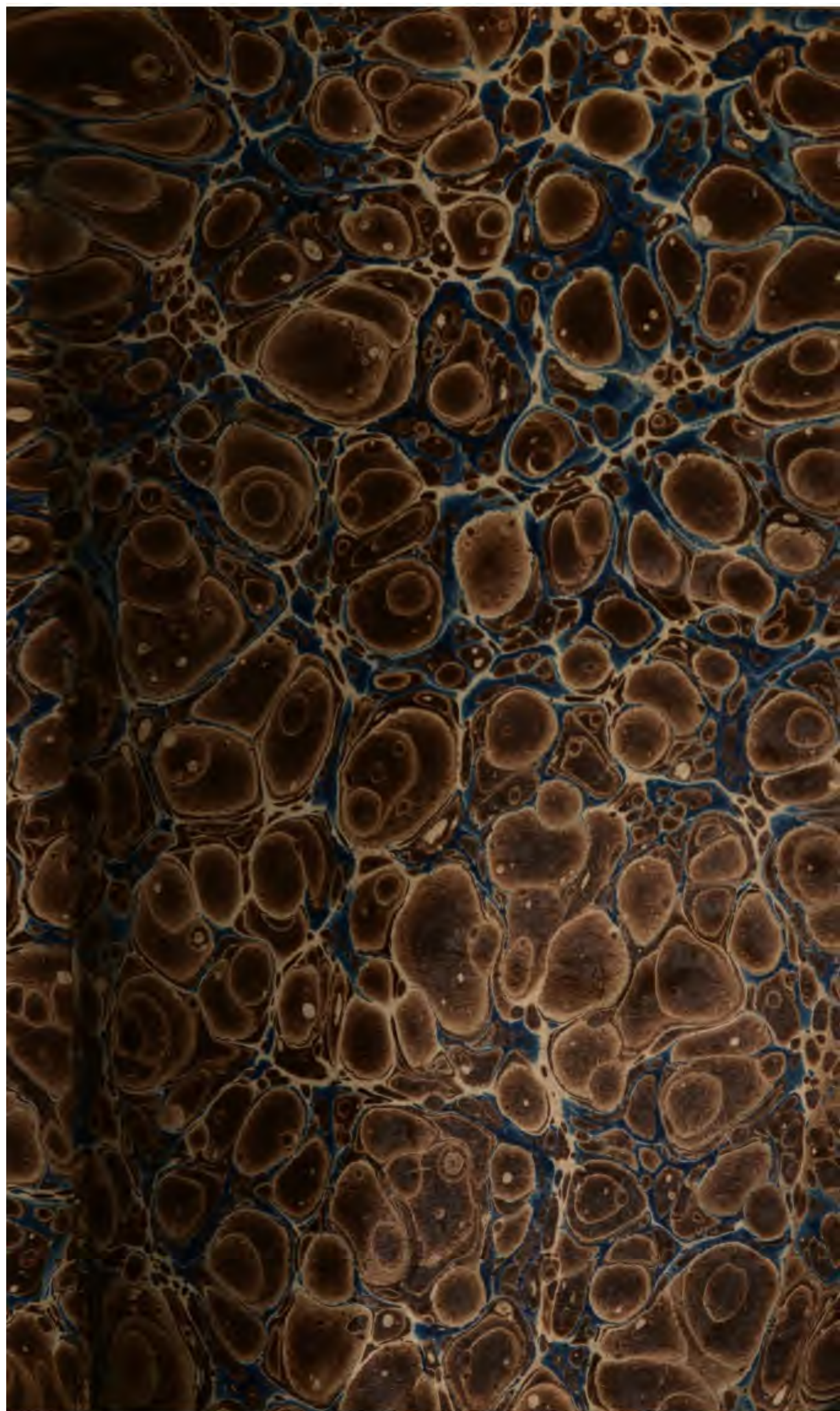





ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



2 Vol ay
20F

# HISTOIRE

DE

# LA GUERRE D'ESPAGNE

ET

# DE PORTUGAL.

I

*Les formalités voulues par la Loi ayant été remplies, je poursuivrai les Contrefacteurs, et ferai saisir tous les exemplaires qui ne seront pas signés par moi.*

G. Mathiot

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 10.

# HISTOIRE

DE

# LA GUERRE D'ESPAGNE

ET

# DE PORTUGAL,

PENDANT LES ANNÉES 1807 À 1813;

Plus la Campagne de 1814 dans le midi de la France, par le Colonel sir JOHN JONES, avec des Notes et des Commentaires,

PAR M. ALPH. DE BEAUCHAMP.

Ornée de la Carte du théâtre de la Guerre d'Espagne et de Portugal.

TOME PREMIER.

PARIS.

GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 26;
MONGIE aîné, Libraire, boulevart Poissonnière;
LEMONNIER, Libraire, quai des Augustins;
ROUSSEAU, Libraire, rue de Richelieu.

1819.

# AVERTISSEMENT



## DE L'ÉDITEUR.

Lorsqu'il parut à Londres une relation des guerres d'Espagne et de Portugal, écrite par un Lieutenant-colonel anglais, témoin oculaire, je prévis combien un tel ouvrage exciterait la curiosité du public qui, par là, se trouvait enfin à portée de comparer une relation étrangère avec les nombreux écrits français sur le même sujet. C'est sur-tout de ces rapprochemens si essentiels à l'histoire que jaillit la vérité : des rapports contradictoires cessent bientôt de l'être quand ils sont comparés attentivement. Il est facile de voir alors de quel côté s'est rangée la bonne foi ou l'imposture ; l'une ne craint ni les détails, ni les révélations ; l'autre, inégale dans sa marche, se perd tantôt dans des raisonnemens insidieux, tantôt se dévoile par des omissions ménagées avec art. A quelques exceptions près, l'ouvrage dont nous offrons la traduction au public appartient plutôt à la première catégorie qu'à la seconde. On peut le considérer même comme une espèce de fanal propre à

guider dans la droite route ceux qui n'ont d'autre but que de parvenir à la connaissance exacte des faits. Une telle publication qui ne pouvait manquer d'être un objet de spéculation dans la librairie, attira mon attention uniquement sous le rapport historique. Occupé depuis six ans environ à rassembler tous les matériaux qui peuvent servir à rédiger une histoire générale de la guerre d'Espagne, je m'empressai de prendre connaissance du précis du lieutenant colonel John Jones.

Je me convainquis bientôt que les lecteurs impartiaux y trouveraient un récit abrégé, mais sans lacunes, d'événemens jusqu'alors dénaturés ou inconnus, et l'explication de plusieurs faits qui restaient dans le vague, ou enveloppés dans une sorte d'obscurité. L'auteur anglais avoue modestement dans sa préface, qu'il ne se considère point comme écrivain; qu'il s'est seulement proposé de publier les observations qu'il a pu faire sur le champ de bataille même, voulant donner d'ailleurs à l'Angleterre, un ouvrage qui pût être opposé à ceux que la nation rivale avait déjà publiés sur cette guerre mémorable. En un mot, le lieutenant colonel John Jones a essayé d'élever un monument à la gloire de son pays : le motif est respectable. Tout en

louant l'ensemble de l'ouvrage, je ne puis m'abstenir d'en indiquer les défauts.

Il est presque tout en exposition. Son récit n'embrasse guères qu'une suite d'opérations bien enchainées, à la vérité, mais qui par l'inégalité des proportions, tantôt maigres, tantôt surabondantes, est loin d'atteindre au mérite d'une composition régulière. La partie politique d'ailleurs est nulle : il a donc fallu obvier à la plupart de ces défauts, par des notes critiques et explicatives.

La traduction ne pouvait être rigoureusement littérale; d'abord, en raison de la différence des deux idiômes, ensuite c'est qu'en copiant trop servilement l'original, on n'aurait fait qu'une version dont la lecture eût été fatiguante. Telle quelle est, cette traduction a été faite sous mes yeux par M. Alphonse Viollet, jeune homme qui donne les plus grandes espérances, et dont les talens précoces dans la littérature grave ne se bornent point à ceux de traducteur. Cette tâche remplie, il restait à l'éditeur à fixer le degré de confiance qu'on doit accorder à un étranger écrivant pour la gloire de son pays. Indiquer au lecteur les endroits ou tronqués ou omis, relever des préventions nationales trop souvent exprimées, assigner des causes à des

événemens qui restaient indéterminés, donner une idée plus claire et plus précise, soit du caractère, soit du genre de talent propre à tel ou tel général, une tâche aussi sérieuse ne devait être entreprise que par un écrivain familier avec son sujet, et dont toutes les productions ont été consacrées exclusivement au genre historique; enfin elle ne pouvait s'accomplir que dans des notes plutôt critiques qu'additionnelles. C'est donc principalement sur ces notes que l'on jugera de ce qui manque peut-être à l'original : c'est là que l'on trouvera une discussion vive et pressante sur des faits trop nuds de détails et sans aucune base pour fixer le jugement, et en même temps des explications politiques qui ne seront peut-être pas d'un moindre intérêt. Au total, l'ouvrage en lui-même méritait d'autant plus d'être mis au jour, qu'il augmente la masse de nos connaissances et de nos lumières sur les événemens contemporains qui ont le plus vivement excité l'attention et l'intérêt de la génération actuelle.

---

# PRÉFACE.

Les nombreux mémoires sur la guerre de la Péninsule, publiés par des officiers français, et l'annonce de plusieurs productions plus travaillées, écrites sur le même sujet, sans qu'un seul officier anglais ait entrepris de raconter les actions de ses compatriotes m'ont déterminé à soumettre cet ouvrage au public.

Il est constamment d'usage dans le récit des événemens les plus ordinaires de la vie, que les détails donnés par les acteurs qui y figurent, diffèrent presque toujours entre eux, chacun décrivant avec feu les scènes où il s'est trouvé engagé personnellement, et représentant mal ou passant même sous silence la part que les autres y ont pris. Cette violation involontaire de l'équité s'applique aux écrits des nations belligérantes. Quelque pures que soient les intentions

des auteurs, comme une variété d'événemens honorables à l'armée ennemie ne leur est connue qu'imparfaitement, ou leur est tout-à-fait étrangère, rien ne sert plus à rehausser la réputation militaire d'un peuple ; il suit de-là que ses propres récits seront reçus implicitement, comme s'ils étaient rapportés avec toute la candeur possible. On concevra combien un tel avantage est porté en France à un haut degré, puisque la plupart des ouvrages qui ont paru sur la guerre de la Péninsule, tendent évidemment à soutenir la réputation de tels ou tels généraux dans les opérations de leurs campagnes, et sont écrits par conséquent sous la dictée de sentimens qui les concernent eux-mêmes ainsi que leur nation. Or, toutes les actions et toutes les circonstances se trouvent par là déguisées. Toutefois la sévérité de l'examen est détournée en quelque sorte par l'aveu des motifs qui animèrent les auteurs dont

il s'agit. Être instruit que la plupart des généraux loués dans leurs écrits ne peuvent déjà plus jouir de ces louanges, et que les troupes dont ils voulaient exalter le mérite, ont été exterminées, suffit, sans doute, pour rectifier et pour corriger leurs récits erronnés.

D'autres écrits, d'une espèce différente, parurent sur le même sujet pendant le rétablissement temporaire du gouvernement impérial; ils étaient composés dans l'intention d'augmenter la confiance et de ranimer le courage des troupes françaises, en leur persuadant qu'elles avaient toujours été victorieuses individuellement, quoique elles eussent été vaincues en masse. Les exagérations pour atteindre ce but sont si grossières et si palpables, qu'elles portent en elles-mêmes leur correctif ; et on peut même se flatter que leur cours sera aussi éphémère que le gouvernement qu'elles voulaient soutenir.

Une histoire de la guerre d'Espagne, publiée d'abord en Angleterre, est d'un nouveau genre plus propre encore à égarer que l'un ou l'autre des ouvrages précédens. L'auteur, sans faire l'apologie de son pays, a bien réussi, sous une vaine affectation de candeur, à donner une fausse couleur à tout ce qu'il rapporte ; une extrême hardiesse d'assertion à travers tout l'ouvrage étant rendue plausible par des raisonnemens fondés sur l'extrême ignorance des localités, et des détails de son sujet.

Ces ouvrages, quoiqu'ils aient plus ou moins corrompu la source d'où ils découlent, et quelque passagère que soit leur durée, avaient assurément pour but d'ébranler cette haute opinion que l'on a conçue généralement des militaires portugais et anglais d'après leurs succès dans la Péninsule ; car quel homme désintéressé ou impartial, après avoir cru aux erreurs gros-

sières, au manque de résolution et à l'ignorance de la guerre qu'on leur impute, ainsi qu'à leur général, dans chaque occasion séparée, ne sentira pas diminuer l'opinion qu'il avait de leur mérite, et même ne sera pas porté à regretter leurs succès généraux sur des adversaires d'une valeur et d'une habileté qu'on nous représente si supérieures ? Mais comme pour découvrir ces erreurs les connaissances locales et l'observation personnelle sont nécessaires, ne serait-il pas probable que, dans quelques années, on pourrait les admettre comme des faits, et que les détails d'une suite de brillans triomphes ne fourniraient des lauriers qu'aux vaincus, à moins que l'historien futur ne puisse faire contraster les récits des Français avec d'autres d'une égale ou d'une semblable autorité ? Ces considérations peuvent être présentées comme une excuse par le guerrier qui sort de ses rangs pour entreprendre une tâche à laquelle il ne se sent guère propre.

Ce n'est point mon intention, d'après les observations précédentes, de regarder comme volontaires les erreurs des officiers français, tant les préjugés et les sentimens personnels aveuglent le jugement et corrompent l'entendement. Les écrits de nos propres compatriotes, lorsqu'ils rapportent les actions de leurs alliés, nous donnent une forte preuve de cette injustice involontaire; mais la plupart ont été composés par les acteurs de la scène, et au moment que les événemens avaient lieu, et doivent être considérés comme l'expression des sentimens véritables qui les animaient. On en peut choisir un exemple frappant dans les divers récits des désastres multipliés qui signalèrent la chute d'un officier général très-estimé au commencement de la guerre. Tous ceux qui souffrirent en cette occasion, taxèrent les Espagnols d'avoir été, d'une manière ou d'une autre, les auteurs de ses malheurs; et les nom-

breux amis militaires de ce chef respecté allèrent même plus loin; partageant trop l'amertume de ces sentimens, et ayant à cœur de justifier sa conduite et de soutenir sa réputation, ils ne taxèrent pas seulement les Espagnols d'apathie et de lâcheté, mais encore ils les représentèrent comme totalement dépourvus de bonne volonté. La vanité nationale égarait à un tel point le bon sens du peuple d'Angleterre, que ces diffamations étaient reçues très-implicitement, et répétées ouvertement au moment même que les Galiciens offraient la plus belle apologie de leur caractère, par l'expulsion et l'anéantissement presque total des envahisseurs.

Même aujourd'hui, ces récits ne laissent pas que de donner de ces montagnards une idée qui est loin de leur être favorable. Cependant le temps et des événemens plus heureux ont tellement adouci ces sentimens personnels et nationaux, que nous

recherchons de quelle source de telles préventions ont pu naître, et sur quoi on fondait l'espérance que des paysans désarmés s'opposeraient aux Français, au moment où les plus belles troupes qu'ils eussent jamais vues, et que l'on eût jamais vues peut-être, qu'ils considéraient comme invincibles, et qu'ils honoraient des titres les plus pompeux, se croyaient elles-mêmes incapables de défendre pour un moment leurs nombreux défilés, et cherchaient leur sûreté en fuyant précipitamment dans leurs vaisseaux.

Cependant si l'on eut l'injustice de taxer de lâcheté et de manque de bonne volonté la population de la Galice, on peut adresser aux Galiciens le même reproche, puisqu'ils comprennent encore à présent toute l'armée anglaise dans les malheurs d'un seul corps. A la Corogne, presque vers la fin de la guerre, les habitans, particulièrement les dames, quand elles parlaient des Anglais,

après avoir loué leur bonne mine, leur tournure, leur taille, leur costume, finissaient toujours par s'écrier: « Quel dommage que de si beaux hommes aient peur de combattre! »

On trouve ainsi des préventions de tous les côtés; et les dissiper par l'exposition des faits, ce serait s'engager dans une controverse sans fin. On ne s'est donc point efforcé, dans cet ouvrage, d'analyser ou de réfuter les écrits des autres; les actions des combattans ont été simplement racontées: l'auteur n'a eu d'autre objet que la vérité. Cependant il est, sur plusieurs points, si souvent en opposition avec les opinions généralement reçues, qu'il se croira très-heureux d'échapper au soupçon d'avoir altéré les faits; et il sent si fortement qu'une impression de sa partialité envers les armées alliées de Portugal et d'Angleterre pourrait diminuer le prix de son récit, qu'il juge à propos d'offrir quel-

ques observations justificatives sur les points suivans :

1°. Le peu de mention qu'il fait des efforts des Espagnols après la première explosion des sentimens populaires ;

2°. L'omission des détails de presque toutes les batailles livrées par les Espagnols séparément contre les Français ;

3°. Le peu de confiance accordée dernièrement aux Guerillas ;

4°. Les attaques continuellement infructueuses des Français contre les Anglais, et le contraire toutes les fois que les Anglais agissent contre les Français.

Quoique l'auteur, d'après les fréquentes occasions qu'il a eues d'observer par lui-même, refuse totalement aux Espagnols l'honneur de ces actes d'hostilités qu'on leur attribue comme provenant d'un enthousiasme qui en méprisait les suites, il est loin de déprécier l'inimitié toujours constante, toujours active, poursuivie avec

politique et avec la dissimulation la plus profonde contre leurs ennemis. Il est cependant facile d'apercevoir que quelques exemples de leur première conduite fourniraient plus de détails honorables que plusieurs années de celle qu'ils tinrent en dernier lieu.

L'auteur a donc préféré admettre d'abord le grand avantage qui résulta pour les armées alliées de la bonne volonté générale des habitans, que d'interrompre la narration militaire, en y introduisant divers exemples à sa connaissance, qui, quoiqu'ils soient très-honorables pour les individus, n'eurent cependant qu'une influence secondaire sur les opérations, et seraient de peu d'intérêt pour le lecteur.

Le motif qui a fait omettre les détails de la plupart des batailles livrées par les armées espagnoles, sera expliqué de la manière la plus satisfaisante en faisant un appel aux officiers français, dont plusieurs

ont assuré à l'auteur, que leurs plus grandes victoires furent remportées presque sans effusion de sang pour eux-mêmes. Divers officiers espagnols de distinction reconnaissent le fait; tel est aussi le témoignage de plusieurs officiers anglais qui eurent l'occasion de s'assurer de la vérité; et l'écrivain a eu des preuves oculaires de la facilité avec laquelle les Français remportèrent plusieurs de leurs succès principaux. Un jugement formé sur ces données est l'échelle sur laquelle il évalue les actions des Espagnols; il ne pourrait donc en conscience copier des détails ou des rapports de combinaisons scientifiques de dispositions et de tactique dont le résultat serait si facile à obtenir. L'auteur est loin de vouloir déprécier le grand mérite des Espagnols soit collectivement soit individuellement; au contraire, il a beaucoup de peine à réprimer l'enthousiasme que leur constante persévérance et leur courage

inébranlable sont si propres à inspirer; et il ne croit pas que ce soit une offense pour ce peuple si franc, que d'établir que ce fut le manque d'officiers, le défaut d'organisation et de discipline qui rendirent ses armées régulières incapables de se mesurer avec les Français. Les Espagnols sont naturellement robustes et patiens: leur infanterie, avant sa destruction à la bataille de Rocroy, quoiqu'elle fût mélangée avec d'autres nations, faisait l'admiration de l'Europe à cause de son courage ferme et solide; et sa conduite sur les hauteurs de Saint-Marcial, quand les défauts que j'ai cités auparavant furent corrigés en partie, prouve qu'avec l'attention nécessaire elle peut devenir encore redoutable.

On a assez parlé des Guerillas dans le récit pour que le lecteur puisse établir son jugement sur leur mérite: de peur, cependant, que l'on ne rabaisse l'opinion véritable que l'auteur est supposé avoir formée

sur leur compte, il l'exposera en deux lignes : tant qu'ils agirent en petits corps, on ne put trop apprécier l'utilité qu'on en retira ; quand ils furent réunis en grands corps, ils eurent tous les inconvéniens des armées régulières sans en avoir les avantages.

Le dernier point demande un examen plus sérieux ; en effet, il serait naturel de soupçonner la véracité des récits d'un officier d'une nation rivale, qui, dans sept campagnes actives, refuse un seul triomphe sur ses compatriotes aux généraux et aux soldats dont la tactique et la valeur avaient auparavant vaincu tous leurs antagonistes.

Les talens des généraux français y sont considérés comme très-éminens. Ils déployèrent souvent la plus grande habileté ; et les armées puissantes confiées à leur commandement furent souvent conduites avec un talent particulier. L'auteur est

si loin d'éprouver aucun sentiment peu généreux à leur égard, qu'il risquera de faire l'apologie de leur manque de succès général dans les premières périodes de la guerre, en rapportant ce qu'il considère comme en ayant été la cause principale.

Élevés à une école où tout était effectué par la force du nombre, ils étaient peu propres à apprécier cette combinaison de prudence et d'audace si heureusement fondue dans la conduite de leur antagoniste : raisonnant seulement d'après leurs propres idées sur la valeur des hommes, ils furent constamment trompés par sa fermeté invariable à poursuivre l'objet qu'il s'était proposé, car il ne sacrifiait jamais ses troupes pour la chance de convertir un résultat certain en un autre plus brillant; mais quand il était nécessaire, il avait recours aux mesures les plus hardies, et ne regardat ni perte ni hasard trop grand pour s'assurer du succès. Leurs propres

dépêches portent une assez grande preuve qu'ils furent les dupes de sa première conduite. Le passage du Douro en 1809; le siége de Rodrigo immédiatement après en avoir abandonné le blocus; l'attaque, plus difficile encore de Badajos, et la hardiesse sans exemple de la marche d'Almaraz sont des exemples de sa seconde conduite qu'on ne peut révoquer en doute; toutes deux réussirent à tromper les généraux français, par une témérité excessive, mais bien calculée.

L'exemple le plus frappant, néanmoins, doit être tiré de la bataille de Fuentès de Honor, livrée pour s'emparer d'Almeida, peu après la conclusion de la retraite du maréchal Masséna hors du Portugal. Ce général, après avoir passé cinq mois près de Lisbonne, offrant inutilement bataille dans les positions les plus désavantageuses, jusqu'à ce que ses forces fussent complettement désorganisées et à-demi-

épuisées, s'attendait peu qu'au moment où son armée était recomposée, renforcée et encore formidable, il trouverait son prudent antagoniste transformé tout-à-coup dans le plus audacieux des adversaires, offrant bataille dans le terrain le plus désavantageux, et lorsque sa retraite était presque impraticable. Dans un cas, il était certain d'atteindre sans risque l'objet qu'il avait en vue ; dans l'autre, il ne pouvait l'emporter qu'en se confiant au hasard. Cette conduite offre le plus haut degré de la prudence, du jugement et de l'audace si habilement mêlés ensemble, et fournissant un exemple si pur de l'usage légitime des batailles, qu'il doit avoir été incompréhensible aux généraux français de la révolution. C'est par de tels moyens, qu'ils furent constamment battus, et que la force supérieure qu'ils avaient sous leurs ordres ne leur était plus d'aucune utilité.

On doit aussi rendre justice aux troupes

françaises. Les soldats qui dès le principe composaient les armées de cette nation en Espagne, devenus vétérans dans une succession de victoires, étaient certainement excellens, supérieurs en quelque sorte à ceux qui composent en général les armées: ils déployèrent un degré de fermeté soutenu par leur courage discipliné et leur confiance individuelle, qui, dans plusieurs occasions, excita l'admiration de leurs antagonistes: les colonnes d'attaque à Talavera, à Albuera, et même dans les Pyrénées, parurent aussi fermes, aussi intrépides que la célèbre phalange macédonienne; et dans les privations qu'ils supportèrent patiemment, surtout en Portugal, ils montrèrent un attachement solide à leur pays et à leurs chefs, au-delà du patriotisme ordinaire des soldats de nos jours. Néanmoins, les recherches les plus actives ne me fournissent point d'exemple que les Français aient, à la conclusion

d'aucune attaque diverse dans la Péninsule, gardé possession d'aucun poste principal, qui eût été auparavant occupé par les Anglais; ni que, dans leurs actions défensives, ils aient conservé aucun poste d'où les Anglais n'aient fait un effort pour les déloger. Ce fait est simple et franc; il est si facile de le réfuter, s'il est faux! et, sans plus de commentaire, l'auteur le soumet au lecteur comme la règle sur laquelle il doit former son opinion dans le mérite comparatif des troupes des deux nations.

Exempt de tout sentiment de partialité, l'auteur s'est efforcé, d'après ses propres observations, et la correspondance d'officiers de discernement et de jugement, de tracer un récit militaire fidèle et impartial de la dernière guerre qui a eu lieu en Espagne, en Portugal et dans le midi de la France. Peu d'opinions ont été hasardées; aucun fait n'a été admis sans la recherche la plus sévère : en conséquence

on a rejeté plusieurs anecdotes courantes qui auraient pu égayer et embellir la narration. Cependant, l'auteur craint que plusieurs erreurs ne se soient glissées dans sa composition ; il a découvert lui-même quelques omissions accidentelles de moindre importance : tout ce qu'il demande, c'est que l'on soit convaincu de son exactitude en général, et de sa stricte impartialité. Le lecteur qui trouvera que l'ouvrage ne l'amuse ni ne l'instruit, ne pourra pas se plaindre qu'on a cherché à le tromper ou à l'égarer; et l'historien peut le regarder comme un récit sans fard, sur lequel il peut compter sans danger, quand il transmettra à la postérité les événemens du siècle le plus glorieux de l'histoire militaire de la Grande-Bretagne.

Cambray, 19 juillet, 1817.

# HISTOIRE

DE

# LA GUERRE D'ESPAGNE

## ET DE PORTUGAL.

### CHAPITRE Ier.

**Evénemens qui précèdent la guerre. — Les armées françaises sont reçues en Espagne comme alliées. Elles s'emparent du Portugal et tentent de subjuguer toute la Péninsule. — Résistance générale des Espagnols. — — Leurs succès. — Les Français se concentrent en deça de l'Ebre. — Une armée anglaise les chasse du Portugal, et s'avance au secours des Espagnols. — Bonaparte passe les Pyrénées, disperse les armées patriotes, et marche contre les Anglais, qui se retirent à la Corogne.— Ils repoussent les Français, et se rembarquent. — Les Français passent le Tage. — Opérations en Catalogne.**

Depuis octobre 1807 jusqu'à la fin de janvier 1809.

L'ESPAGNE, en 1795, ayant abandonné la coalition générale formée contre la France, conclut un traité de paix avec cette puissance, qui bientôt fut suivi d'une alliance intime ; depuis lors, c'est-à-dire, dans une période

de douze années, aucun sacrifice ne lui parut trop pénible pour remplir les engagemens qu'elle avait contractés, et pour mériter l'amitié de son exigeante alliée. Elle servit d'auxiliaire dans la guerre entreprise contre l'Angleterre, quoique cette guerre fût en opposition avec ses propres intérêts.

Elle vit, sans se plaindre, ses flottes anéanties, ses trésors épuisés, et ses armées traînées dans des régions lointaines. Sa fidélité lui préparait de nouvelles humiliations et des pertes encore plus grandes, quand, en 1807, poussé par son ambition effrénée, Napoléon Bonaparte déposa la famille régnante, pour asseoir la sienne sur le trône de l'Espagne et des Indes.

Charles IV, naturellement faible et indolent, soutenait d'une main mal assurée le sceptre de ses États. Il avait abandonné depuis long-temps la conduite des affaires à un favori sans principes, nommé Manuel Godoi, qui, des plus basses classes de la société (1)

(1) L'auteur se trompe : don Manuel Godoi est né à

et sans aucun mérite, ne s'était élevé à une si haute fortune que par l'attachement criminel qu'avait pour lui la reine, et par l'aveugle partialité du roi. Créé prince de la Paix pour conclure le traité qui soumettait son pays à la France, il ne négligea aucune démarche, quelque odieuse qu'elle fût, pour le rendre permanent; et l'ascendant qu'il exerçait dans le conseil du roi augmentant tous les jours, il régna enfin despotiquement dans l'administration de l'État, et fit tout servir à l'accomplissement de ses desseins. Les funestes effets en furent trop cruellement sentis pour être cachés long-temps. Le gouvernement perdit tout crédit, et Charles méprisé, s'aliéna le cœur de ses sujets.

Un tel état de choses ne pouvait manquer d'amener un changement intérieur, sans pourtant excuser jamais aux yeux du monde l'in-

Badajos, dans l'Estrémadure, *d'une famille noble*, mais, il est vrai, à-peu près dans l'indigence; il vint très jeune à Madrid avec don Louis Godoi, son frère aîné, pour y chercher fortune. ( *Note de l'Editeur.* )

tervention d'une puissance étrangère. Pour diminuer l'odieux de détrôner un prince paisible, et pour le succès de sa trame, Bonaparte engage Charles, dans l'automne de 1807, à conclure avec la France un traité par lequel le Portugal, dont le territoire était celui d'un parent et d'un allié, devait être divisé en trois principautés, à l'exclusion de la famille de Bragance (1). Une de ces principautés devait

(1) Il s'agit ici du traité de Fontainebleau, signé le 27 octobre 1807 par Duroc, et par don Eugène Izquierdo, agent secret du prince de la Paix. Cette cauteleuse transaction a été la base de l'horrible système d'iniquité diplomatique conçu d'une part avec tant de perfidie et d'audace, et consenti de l'autre avec tant de bassesse et de lâcheté. Sept années d'une guerre acharnée et finalement désastreuse pour son auteur, ont été le résultat amer de cette odieuse conception du génie envahissant et révolutionnaire. Et des Français ont essayé depuis de justifier la guerre d'Espagne ! .... Quel signe déplorable de l'empire qu'exercent encore parmi nous les passions aveugles et cruelles ! ...... Voyez le traité dont il est question, pièces justificatives, n° 1er.

(*Note de l'Editeur.*)

être donnée en souveraineté au favori, à la conclusion de la paix avec l'Angleterre; mais jusqu'alors tout le royaume devait être occupé provisoirement par les troupes des deux nations. Ce traité présentait une telle infraction aux lois de l'honneur et de la bonne foi, qu'il mettait tous les contractans au même niveau, et qu'en procurant des avantages incalculables à celui qui l'avait conçu pour l'accomplissement de ses perfides desseins, il interdisait tout appel à la pitié de l'Europe, en faveur du vieux monarque, victime de sa crédulité et de sa faiblesse. Un tel oubli de toute morale, comme on pouvait s'y attendre, fut suivi de mille conséquences funestes au parti le plus faible. Conformément au traité, vingt-cinq mille hommes d'infanterie française et trois mille de cavalerie traversèrent l'Espagne pour s'emparer du Portugal, suivis de l'élite de l'armée espagnole, formant le contingent stipulé. Le général Junot (1), qui comman-

(1) L'auteur donne par erreur, dans son ouvrage, à Junot le titre de maréchal. Son expédition de Portugal,

dait ces troupes, proclama, sous les faux dehors de l'amitié, qu'il n'avait d'autre but que de soustraire le gouvernement du Portugal au joug de l'Angleterre, et de le mettre en état de soutenir son indépendance. Soit qu'il fût trompé par ce langage, soit qu'il voulût ôter aux Français tout prétexte d'invasion, le régent ordonna la saisie des marchandises des Anglais ses alliés, et défendit qu'aucun de leurs vaisseaux n'entrât dans ses ports; il ne se relâcha de ces mesures hostiles que lorsqu'il vit qu'aucune concession ne retardait la marche des Français, qui, déjà maîtres d'Abrantès, ne devaient pas tarder à paraître devant sa capitale. Justement alarmé pour sa liberté personnelle, il s'embarqua à la hâte, et l'amiral anglais, qui bloquait le Tage, oubliant les griefs de l'Angleterre, non-seulement laissa le passage libre à la flotte du

---

qui fut plutôt l'entreprise d'un avide partisan que d'un général habile, ne lui a valu de la part de son maître que le titre de duc d'*Abrantès*, duché *in partibus*, transmis à sa lignée. (*Note de l'Editeur.*)

régent, mais encore l'escorta jusqu'à ses possessions d'Amérique.

L'armée régulière du Portugal égalait les forces de l'armée française; et aidée d'une nombreuse milice, elle l'aurait probablement anéantie dans son passage des montagnes de Béira, si elle y eût été autorisée: mais le régent regarda comme impolitique de tirer le premier l'épée; il s'efforça jusqu'au dernier moment de parer le coup par des négociations; et, en partant, il recommanda même à ses sujets de recevoir ses oppresseurs comme des amis.

L'indignation du peuple étant ainsi comprimée, tout se soumit tranquillement, et Lisbonne, sans qu'on répandît une goutte de sang, passa, le premier décembre 1807, sous la domination de la France. Peu de jours après, Oporto suivit le même exemple. Bonaparte demanda alors que quarante mille hommes de ses troupes fussent admises en Espagne pour soutenir ses armées de Portugal, et assurer l'exécution du traité. Charles ne se contenta pas d'adhérer à cette proposition; il continua

de se rendre coupable de mauvaise foi envers son parent et son allié, et de trahison évidente envers ses sujets et sa propre famille ; en un mot, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter aux Français la possession militaire des provinces septentrionales de son royaume. Aidés par son autorité, les généraux français, à force de ruses, de duplicité, et par la puissance des armes, se saisirent de quatre forteresses principales, situées dans les Pyrenées ; savoir, Saint-Sébastien, Pampelune, Figuières et Barcelonne. On y plaça de suite de fortes garnisons, et pour ajouter à tant de perfidies, on y introduisit de nouvelles troupes, destinées à former une armée disponible de soixante-dix à soixante-quinze mille hommes, qui, sous les ordres de Murat, se concentra autour de Vittoria, prête, au premier signal, à entrer dans Madrid, et à préparer la conquête de toute la Péninsule.

Bonaparte ayant ainsi retiré tous les avantages qu'il pouvait attendre de l'influence de son crédule allié, essaya d'abord d'engager la famille royale à émigrer. Charles, entouré d'a-

gens français, se laissa tromper par leurs artifices, et effrayé de leurs menaces, il accéda à ce projet: il fit des préparatifs pour se rendre au Mexique; mais le mécontentement exprimé dans toutes les classes de ses sujets, dès qu'ils eurent découvert ses desseins, l'obligea d'abandonner l'entreprise et d'en désavouer l'intention. On imagina alors d'autres stratagèmes pour alarmer le roi et lui inspirer de la défiance: des bruits de complots contre son autorité furent adroitement semés, et toute espèce d'intrigue fut mise en usage pour exciter la désunion dans sa cour et dans sa famille. On exprima au prince des Asturies, héritier de la couronne, le désir qu'avait Bonaparte d'unir sa famille à la sienne, et le prince ayant donné dans le piége, on l'engagea à demander par écrit la main d'une des nièces de l'empereur. La cour des Tuileries ne répondit à une telle proposition que par un dédaigneux silence; bien plus, la demande du prince des Asturies fut révélée à Charles, et représentée comme un acte de rebellion; le prince fut emprisonné à l'instigation du

favori. Des émeutes populaires éclatèrent auprès de la résidence royale, et plusieurs nobles s'efforcèrent d'arrêter le torrent de la révolte. Godoi, alarmé de la violence avec laquelle éclatait la désapprobation générale, s'efforça de se rétracter, et relâcha le prince. Cette concession entraîna sa chûte; car le parti qui lui était opposé, se fortifiant de plus en plus, détruisit son influence, et le jeta dans un donjeon (1). Alors, profitant de l'exaspération

(1) Tout ceci a besoin d'explication et de développemens. Les émeutes d'Aranjuez éclatèrent lorsque Godoi, voyant enfin toute l'étendue des fautes que son ambition lui avait fait commettre, craignant une explosion de la part des Espagnols et l'approche des Français, voulut précipiter des événemens qu'il n'était plus en son pouvoir d'empêcher, et pressa le départ de la famille royale pour le Mexique. L'agitation et la fermentation devinrent extrêmes lorsque la multitude aperçut les préparatifs de la cour. En vain Godoi fit courir le bruit qu'elle n'allait qu'à Séville : Ferdinand consterné dit, en sortant du palais, aux officiers des gardes-du-corps et aux gentilshommes de service, que le roi son père, trompé par Godoi, voulait quitter l'Espagne et se réfugier en Amé-

générale de la nation espagnole, les mécontens amenèrent Charles IV, en l'absence de son favori, à l'abdication de sa couronne; et, le 19 mars 1808, proclamèrent roi le prince des Asturies sous le nom de Ferdinand VII. Murat se servit aussitôt du prétexte que les troubles d'Aranjuez lui fournissaient, pour s'avancer avec son armée, et s'emparer de Madrid; ce qu'il effectua le 23 mars, tenant un langage équivoque envers les deux partis, et déclarant que ses mouvemens étaient

---

rique. A l'instant la nouvelle circule parmi le peuple et dans les casernes; et la haine générale qu'on vouait à Godoi éclate enfin dans les terribles journées du 17 et du 19 mars 1808. Le 17, une foule immense se porte au palais du favori en criant *vive le Roi! vive la Reine! mort à Godoi!* Ses gardes voulurent faire résistance et furent presque tous massacrés. Godoi, déguisé sous un habit grossier, s'était réfugié dans le grenier d'une maison voisine, et ne fut découvert que le 19, après l'abdication de Charles IV: il allait être immolé, et ne dut la vie qu'à la clémence de Ferdinand, qui, pour le soustraire à la fureur du peuple, le fit enfermer dans une prison d'État et garder à vue. (*Note de l'Editeur.*)

dictés par le désir d'appaiser les divisions du conseil, et de donner son appui au gouvernement légitime.

Il est inutile d'examiner si l'abdication de Charles fut volontaire ou forcée : c'est une question d'ordre intérieur qui n'affecte que les différens membres de l'Etat. Ferdinand une fois reconnu roi par la nation, aucune puissance étrangère n'avait l'ombre de droit d'intervenir. Cela posé, en ne considérant que la lutte entre Bonaparte et les Espagnols, on doit oublier les erreurs et la faiblesse du règne qui avait précédé, et ne juger la cause du nouveau souverain que sur ses actions seulement. Ainsi, cette guerre, du côté des Espagnols, doit être regardée comme la plus juste qui ait sollicité jamais un appel aux armes. Toutes les autres circonstances étaient défavorables à Ferdinand, et il avait tout à craindre de la disproportion qui allait exister dans la lutte où il s'engageait. Un système continuel d'artifices était soutenu par la force des armes; et des scènes d'arrogance et de perfidie allaient éclater d'un côté, tandis que

de l'autre on n'y répondrait que par des actes de la confiance la plus aveugle. On en jugera par un des premiers événemens de ce règne, qui fournit un exemple frappant de l'abus de la force d'une part, et de l'excès de la faiblesse de l'autre. Ferdinand ayant annoncé à son peuple que le changement de gouvernement s'était effectué dans le dessein de resserrer plus étroitement les liens qui unissaient les nations française et espagnole, Murat exprima le désir de recevoir, comme une marque de ce redoublement d'amitié, l'épée de François Ier., prise à Pavie, et que les Espagnols conservaient avec la plus grande vénération, comme un glorieux trophée de leur ancienne grandeur. Le prince ne se contenta pas d'accéder avec empressement à cette demande, il se fit un mérite de l'action elle-même, et envoya l'épée le 25 avril, en grande pompe et en grande cérémonie, au quartier général français, abaissant ainsi sa propre dignité et blessant les sentimens de son peuple, au moment où il ne pouvait prévenir sa ruine qu'en ménageant l'un et l'autre.

Ferdinand, malgré cette conduite trop conciliante, était loin de trahir la confiance de son peuple, et son élévation au trône dérangea tout-à-fait le complot tramé pour le renverser; il rendit même nécessaire un nouveau système d'artifice et de fourberie. L'ambassadeur français persuada à Charles de protester contre son acte d'abdication comme étant forcé, d'en appeler à Bonaparte, et de se placer sous la protection de l'armée française. Murat, en même temps, pressait Ferdinand, avec l'air, d'un vif intérêt, de soumettre sa cause au même arbitre, représentant l'empereur des Français comme attaché à ses intérêts, et actuellement sur la route de Madrid, pour rendre une visite de compliment à son fidèle allié. On eut recours aux menaces pour donner du poids à ces argumens, et il était même à craindre qu'on ne fît usage de la force. Ainsi, à l'arrivée d'un envoyé (le général Savary), pour annoncer l'approche de Bonaparte, et pour assurer solennellement Ferdinand de son intention de le reconnaître comme roi, le prince, après avoir formé un conseil de gou-

vernement sous la présidence de l'Infant Don Antonio, s'avança jusqu'à Burgos à la rencontre du *visiteur* annoncé. Ne le trouvant pas dans cette ville, il poussa jusqu'à Vittoria, d'où, après une halte de peu de jours, il eut la faiblesse de se laisser persuader par les impostures les plus grossières et les plus déhontées, de poursuivre son voyage jusqu'à Bayonne.

Le jour même de l'arrivée de Ferdinand, l'envoyé Savary, qui lui avait promis sur son honneur qu'il serait reconnu, lui notifia au contraire la détermination de Bonaparte de ne le reconnaître jamais comme roi, ajoutant que la dynastie des Bourbons avait dès-lors cessé de régner en Espagne. Le prince, dans cette extrémité, déploya une grande fermeté, et refusa de se soumettre: alors le vieux monarque et son épouse furent conduits à Bayonne, et sur une simple stipulation pour la mise en liberté du favori, ils se réunirent pour aider à la ruine de leur fils et à la destruction de leur famille. Ferdinand, captif dans un pays étranger, diffamé comme illégitime par

sa mère, avili et menacé par son père, et sans espoir d'évasion, fut enfin forcé de résigner la couronne à Charles, qui, le 5 mai, en fit sur-le-champ la cession à Bonaparte; et pour que ses sujets vissent cette cession d'un air tranquille, il délégua les pouvoirs de lieutenant de son royaume au maréchal Murat; enjoignant au conseil du gouvernement, aux capitaines-généraux des provinces, et à toutes les autorités inférieures, d'obéir implicitement à ses ordres.

Les autres membres de la famille royale ayant consenti successivement à l'acte de renonciation, Bonaparte, le 5 Juin, le sanctionna par l'approbation d'une assemblée simulée des autorités de l'État, composée seulement de quelques grands qu'il avait attirés à Bayonne; il conféra ensuite la couronne à son frere Joseph, qui, deux ans auparavant, avait, par des moyens moins indignes, chassé une autre branche de Bourbons du trône de Naples. Les principales victimes de cette odieuse perfidie disparurent alors de la scène: Charles IV fut envoyé en bannissement, et ne reçut qu'une

faible pension qui lui fut mal payée; et Ferdinand fut étroitement confiné dans le château de Valençay (1). Tandis qu'on se sent saisi

(1) Toute cette trame a été dévoilée avec énergie et vérité par don Pedro Cevallos, dans le mémoire qu'il publia à Madrid en septembre 1808, sous le titre d'*Exposé des moyens employés par l'empereur Napoléon pour usurper la couronne d'Espagne*; brochure traduite dans toutes les langues, et dont il a paru plusieurs éditions. Il faut aussi consulter, pour avoir une idée tout-à-fait complète des scènes d'Aranjuez, de Madrid et de Bayonne, 1°. l'*exposé des motifs qui ont engagé, en 1808, Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, par don Juan Escoiquiz; 2°. les *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*, par l'abbé de Pradt, qui, émule d'Escoiquiz, comme lui prêtre, littérateur et diplomate, le réfute d'un ton aigre et tranchant, sans toutefois rien apprendre de nouveau sur les trames de Bayonne dont il a incontestablement connu toutes les noirceurs; 3°. enfin les pièces justificatives des *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne*, par Lorentho, publiés sous le nom de Nelhorto, anagramme de Lorentho. Ce n'est qu'après avoir comparé et combiné ces différens écrits, que la plume destinée à écrire l'histoire générale de la guerre d'Espagne pourra retracer avec énergie et dans

d'un sentiment de pitié pour l'aveuglement du père et pour la crédulité du fils, on éprouve une satisfaction secrète quand on se figure le traître Godoi trompé dans ses espérances et humilié dans son orgueil. Le scèptre qu'on lui avait promis s'éloigna de ses mains, et ses richesses énormes et mal acquises furent confisquées pour le soutien d'une cause qu'il s'était efforcé de trahir.

Les Espagnols, quoiqu'ignorant l'étendue de ces perfidies, étaient mécontens et alarmés du départ de la famille royale; ils étaient indignés de la violence des procédés des généraux français, et irrités de l'insolence croissante de la soldatesque. Livrés à l'oppression par le gouvernement, abandonnés des nobles, ils sentirent qu'ils étaient trahis, et qu'ils n'avaient plus d'autre ressource que dans leur courage personnel. Ces sentimens, excités d'abord par mille bruits sinistres, répétés et crus sans examen, causèrent une fermentation générale,

---

toute leur exactitude, les événemens d'Aranjuez, de Madrid, et les scènes de Bayonne. (*Note de l'Éditeur.*)

qui, au plus léger incident, pouvait se changer en insurrection menaçante.

Le 2 de mai produisit une explosion à Madrid. Bonaparte, ne regardant pas son usurpation comme complète tant qu'il n'aurait pas en son pouvoir tous les membres de la famille royale, ordonna à la reine d'Étrurie, fille de Charles IV, et à l'infant, son fils, de se transporter en France. Au moment de leur départ, les habitans de Madrid ne purent maîtriser les sentimens qui les agitaient; ils entourèrent la voiture de la reine, arrêtèrent sa marche, et insultèrent l'officier français chargé de l'escorte. Murat, pour fortifier son autorité, ordonna à un corps de troupes de faire feu et de disperser les auteurs de cette scène; cet ordre ne fut que trop vite et trop ponctuellement exécuté. Un grand nombre de personnes furent tuées ou blessées. En un moment le bruit de cet attentat fut répandu dans Madrid, et toute la population obstrua les rues, armée de tout ce qui était tombé sous sa main, pour venger les citoyens massacrés. Murat, qui considérait l'occasion favorable

pour frapper un coup d'éclat, et étouffer dès sa naissance, par un exemple terrible, l'esprit de rebellion parmi le peuple, fit avancer sur-le-champ dix mille hommes de troupes avec de l'artillerie, et pendant deux heures, tant qu'il trouva un prétexte de résistance, il fit porter la destruction dans tous les quartiers de la ville. Le soir même, les soldats français, d'après la sentence d'une commission militaire, fusillèrent ceux de leurs prisonniers qui s'étaient fait remarquer davantage. Ainsi, dans cette journée déplorable, 1,500 citoyens espagnols furent tués ou blessés; telles furent les victimes sur lesquelles on essaya les effets de la violence militaire, pour soumettre une nation à changer tranquillement de maîtres.

Ces mesures atroces comprimèrent effectivement les efforts de la capitale, et les causes qui y avaient donné lieu étant dénaturées dans différentes adresses publiées par le conseil de gouvernement et par les prêtres, elles ne produisirent d'autre sensation dans les provinces, qu'une haine muette et mortelle contre des alliés dont la présence avait

occasionné de telles horreurs. Une proclamation parut le 30 mai pour annoncer formellement que Charles et Ferdinand avaient abdiqué en faveur de Bonaparte. Cette pièce donna le premier soupçon que la scène qui se passait avait pour but l'asservissement de la Péninsule ; et quand, peu de temps après, les deux corps d'armée, sous les ordres de Dupont et de Moncey, marchèrent l'un sur Cadix et l'autre sur Valence, pour assurer la soumission de ces deux villes importantes, les Espagnols aperçurent pleinement leur danger. Alors les vues de Murat, en portant à un tel excès l'odieux massacre de Madrid, devinrent évidentes, et produisirent une horreur universelle pour ceux qui en étaient les auteurs (1). Une indignation générale et

(1) Murat, à qui Napoléon avait laissé entrevoir la possession du trône d'Espagne, fut rappelé, étant devenu trop odieux aux Espagnols. Joseph Bonaparte fut intrônisé à sa place. Napoléon mit ainsi un mannequin à la place d'un sabre. Découragé, malade de dépit, et réfugié aux eaux de Bagnères, Murat n'obtint que par les pres-

un esprit d'enthousiasme éclatèrent et se répandirent dans toute la Péninsule. Partout on se prépare à la résistance; chaque province vole aux armes, établit un gouvernement local, et, sans calculer sa propre force ou celle des Français, se déclare ouvertement contre l'usurpateur. Peu d'excès suivirent ces mouvemens spontanés, excepté à Valence où les Français qui y résidaient furent mis à mort sur-le-champ; partout ailleurs, un esprit d'ordre et de modération fut soutenu et encouragé par d'éloquentes proclamations, respirant les doctrines les plus pures de la liberté, tandis qu'elles préparaient une base solide à cet élan subit d'un ardent patriotisme. La junte de Séville prit le devant dans cette occasion (1); mais ce furent les députés des Asturies qui firent la première communication à l'Angleterre.

---

santes sollicitations de sa femme Caroline, la couronne de Naples en compensation de celle des Espagnes et des Indes qui venait de lui échapper. (*Note de l'Éditeur*).

(1) Voyez sa proclamation, ajoutée par l'Éditeur; pièces justificatives, n°. 2.

Aussitôt qu'ils eurent représenté les sentimens du peuple, et sa résolution de résister jusqu'à la dernière extrémité aux agressions de Bonaparte, l'alliance et l'amitié s'établirent entre les deux nations sans que l'on parlât de conditions. Des armes, des munitions et des habits furent fournis avec une libéralité qui n'avait de bornes que les désirs des patriotes espagnols. De leur côté, se manifestait une énergie incroyable. Le corps de Dupont, marchant sur Cadix, eut tous ses renforts coupés, et sa marche fut retardée par tous les moyens imaginables, tandis que des troupes régulières en Andalousie se rassemblaient à Séville, sous les ordres des généraux Castanos et Reding, pour lui livrer bataille. Dupont réussit à s'emparer de Cordoue, le 7 juin, après une légère résistance, qui lui servit de prétexte pour piller la ville; alors, assuré des préparatifs qu'on faisait pour s'opposer à ses progrès, il se retira à Andujar, et fortifia une position sur la droite du Guadalquivir, se proposant d'attendre des renforts de Madrid, à la rencontre desquels

il détacha 6,000 hommes, commandés par le général Vedel, vers la Sierra-Morena. Il demeura seize jours dans cette position, constamment harassé par les Espagnols, qui enfin réussirent à le priver de tout secours. Dupont se replia alors sur Baylen, pour rejoindre les forces de Vedel; mais Reding interposa habilement son armée, ce qui rendant la situation des Français désespérée, ils essayèrent le 21 juillet de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Après quelques succès, étant repoussés sur tous les points, avec perte de deux à trois mille hommes, le reste capitula et se rendit prisonnier de guerre. Dans le traité était compris le détachement de Vedel, à la condition plus favorable d'être envoyé en France; ce qui formait un total de quatorze mille prisonniers (1).

(1) Avoir capitulé sur le champ de bataille fut un crime et presque même une trahison aux yeux de Bonaparte, qui, dans le paroxisme de sa rage contre le général Dupont, aurait voulu le faire fusiller sans forme de procès pour avoir signé la capitulation de Baylen; il ne pouvait concevoir qu'on eût traité avec ce qu'il appelait des *rebelles*.

Antérieurement à cet encourageant succès, la populace de Cadix, impatiente de la conduite équivoque du gouverneur Solano, s'était soulevée et l'avait mis à mort. Le général Morla qui lui succéda au commandement, organisa avec beaucoup de promptitude un système de défense, et commençant à canonner cinq vaisseaux de ligne français et une frégate stationnés dans le port, une escadre anglaise leur coupa la retraite, et les força de se rendre à discrétion. L'impartiale vérité demande qu'on n'omette pas que la junte de Séville souilla le lustre de ces brillans événe-

---

Il n'admettait pas d'ailleurs qu'un général pût jamais être dans la nécessité de capituler en rase campagne. Il oubliait qu'il en avait lui-même introduit l'usage parmi ses ennemis; que des corps entiers d'Autrichiens et de Prussiens avaient ainsi mis bas les armes, les uns à Ulm, les autres après la défaite d'Jéna; et qu'il s'était efforcé, dans les journaux à ses ordres, de justifier les généraux ennemis qui avaient signé ces capitulations déshonorantes. Les Espagnols ne faisaient donc que pratiquer à leur tour et à leur profit la doctrine militaire établie par Bonaparte victorieux. (*Note de l'Editeur*).

mens, en violant la capitulation accordée au corps de Vedel à Baylen : arrivé à Cadix pour s'y embarquer, il fut retenu par les ordres de la junte ; soldats et officiers furent plongés dans une étroite prison, où une grande partie d'entr'eux mourut d'une manière déplorable.

Le corps de Moncey manqua totalement son objet contre Valence : il arriva devant la ville le 28 juin, et essaya de soumettre les habitans par l'effroi, en faisant un grand feu de son artillerie et de sa mousqueterie ; ce qui ne produisit aucun effet. L'armée sous les ordres du général Caro faisait d'ailleurs des attaques partielles sur les derrières, et interceptait toute communication ; Moncey alors se retira sur Madrid, éprouvant quelque perte dans sa marche.

Au nord, la fortune étant moins propice aux Espagnols, ils essuyèrent sur les frontières de Léon un terrible échec. Dès le commencement de la guerre, on avait formé par de grands efforts une armée de 30,000 hommes des levées de Galice et de celles des provinces occidentales, dont le commandement fut con-

fié au général Cuesta, qui, ne consultant que son courage et l'ardeur de ses troupes, hasarda imprudemment l'issue d'une action (1) générale contre un corps choisi de Français, sous les ordres du maréchal Bessières Médina del Rio-Seco, le 14 juillet. Quelques rapides manœuvres de cavalerie mirent le désordre dans les rangs des jeunes troupes espagnoles, ce dont l'infanterie profita pour avancer et remporter une victoire complète; une seule division, commandée par le général Blake, conserva quelque ordre, et couvrit la retraite jusqu'à Bénévent (2).

Là, l'armée fut promptement réorganisée, et Cuesta, qu'une défaite n'avait pas rendu

(1) Cuesta ne voulait pas combattre; il fut entraîné par l'ardeur irréfléchie et l'indiscipline de ses troupes, presque toutes composées de nouvelles levées. (*Note de l'Editeur.*)

(2) Telle fut l'origine de la réputation militaire de ce général Blake dans la guerre d'Espagne. Il devint ensuite à Valence le Mack des Espagnols après s'être *illustré* pendant deux années par des défaites successives. (*Note de l'Editeur.*)

plus sage, se remit en marche pour aller chercher une destinée semblable ou peut-être pire ; mais Joseph Bonaparte, alarmé de ses mouvemens, et des grandes pertes que les Français avaient déjà essuyées, se retira de Madrid, le premier août, après une résidence de dix jours, et fixa sa cour à Vittoria. En même temps, pour prévenir la destruction de ses troupes en détail, déjà réduites à 47,000 hommes, il les fit replier dans des cantonnemens en deça de l'Ebre, où unis en corps, ils pouvaient défier toute attaque de front; toutefois, ils eurent la mortification de voir que tous leurs efforts se terminaient par des défaites et des disgrâces.

A Sarragosse, ville sans fortifications sur l'Ebre, de la dernière importance pour la sûreté de leurs nouveaux cantonnemens, une poignée de soldats mal disciplinés, sous les ordres du général Palafox, mit les citoyens dans le cas de faire une défense très opiniâtre qui dura soixante-trois jours. Les Français pénétraient dans le cœur de la ville, quand, pour faire usage des expressions de leurs propres

bulletins, « un combat opiniâtre s'engagea » et dura quatorze jours; et après que qua» torze couvens fortifiés, les trois quarts de la » ville, l'arsenal, et tous les magasins furent » tombés en leur pouvoir, » ils furent obligés, le 14 août, à se retirer honteusement (1).

Girone opposa aussi une heureuse résistance à leurs efforts. Après avoir bombardé la place pendant quinze jours, et avoir inutilement essayé d'emporter d'assaut un ouvrage avancé, le général Duhesme fut obligé de décamper; souffrant beaucoup de petites attaques, dans sa retraite à Barcelone, que les Catalans bloquèrent aussitôt.

Dans des affaires de moindre importance, quoiqu'elles ne fussent pas toujours heureuses, les patriotes déployèrent le même degré d'émulation et de courage; et tandis qu'ils éclaircissaient les rangs de l'ennemi, la confiance se répandait dans les leurs. La défaite

(1) Voyez les pièces et les documens sur le premier siége de Sarragosse, ajoutés par l'Editeur aux pièces justificatives.

complète que des forces françaises, très-inférieures en nombre, avaient fait éprouver à l'armée de Cuesta, ne fut attribuée, dans l'exaltation du moment, qu'aux effets d'une cavalerie supérieure, agissant dans un pays uni et découvert, contre de jeunes troupes. On ne doutait pas de la capacité des nouvelles levées pour se mesurer avec les Français dans les districts montagneux, et ceux dont les espérances étaient les moins exagérées, se bornaient à désirer qu'on y incorporât une plus grande partie de vieux soldats. Ils furent fournis fort à-propos par le courage et la loyauté du marquis de la Romana, qui, avec 16,000 vétérans espagnols, avait été envoyé aux rivages lointains de la Baltique, antérieurement à la guerre, par les soins prévoyans de la police de Bonaparte. Informé par l'amiral anglais, dans ces mers, des événemens qui se passaient dans sa patrie, il forme le plan de sauver son pays, et par des marches d'une longueur et d'une célérité extraordinaires, trompe la vigilance de Bernadotte, général français, et conduit en sûreté 9,000 hommes de ses troupes

à Nyberg et à Langeland ; là des vaisseaux de transport les mènent à Saint-Ander, où ils débarquent le 30 septembre.

Ainsi, le mois d'août termina une suite d'événemens, qui, à l'exception d'un seul, furent tous heureux et encouragèrent les espérances des patriotes. Avec une volonté si décidée et si générale, et des moyens si abondans, on eût dit qu'il ne fallait plus qu'un peu d'ordre pour organiser des armées, dignes, par leur nombre et leur zèle, de la cause qu'elles étaient appelées à défendre. Comme on n'avait encore rien appris des renforts qui arrivaient aux Français, on attendait avec confiance l'installation d'un gouvernement suprême, qui, formé de deux membres de chacune des dix-sept juntes des provinces, devait se réunir à Madrid, pour donner le signal d'un mouvement général, qui devait en un instant anéantir les envahisseurs.

A cette époque, un esprit de résistance contre les Français s'était également répandu dans tout le Portugal. La conduite de Junot y fut d'abord modérée, et l'administration con-

tinuée dans les formes ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût achevé de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire passer en France la meilleure partie des troupes nationales, pour disséminer le reste, et pour désarmer la population entière. Alors, méprisant toute opposition, Junot leva le masque, et, au nom de son maître, déclara, le premier février, que la maison de Bragance avait cessé de régner. Un si violent changement, annoncé brusquement à une nation d'une loyauté aveugle, ne pouvait manquer de produire une inquiétude et une crainte générales. Bientôt, d'après les mouvemens hostiles de l'Espagne, il devint nécessaire de désarmer le contingent espagnol, et la force des Français fut par-là diminuée. Le mécontentement public éclata alors en résistance ouverte. Oporto se déclara la première. Les habitans, au milieu de juin, chassèrent la garnison, et un corps de paysans armés repoussa avec perte un détachement français qui traversait le Douro, pour venger ses compatriotes. Un soulèvement général se propagea dans le nord

du Portugal, et un gouvernement provisoire, au nom du souverain légitime, fut établi à Oporto, sous la présidence de l'évêque. Presqu'au même moment, le feu de la révolte éclatait à l'extrémité opposée du royaume; l'étendard royal fut déployé dans l'Algarve, et les Français en furent chassés. Junot, alarmé de ces symptômes d'un soulèvement général, et n'ayant pas assez de forces pour contenir la population entière, s'efforça de diviser les opinions, et de gagner du temps par des mesures conciliatoires. Voyant toutefois que les Portugais ne pouvaient être plus long-temps trompés par des promesses, et que des mouvemens partiels en excitaient de plus dangereux, il décréta que, quelle que fût la ville où le village qui s'opposerait aux troupes françaises, on l'abandonnerait au pillage; que les habitans seraient passés au fil de l'épée, et les maisons rasées; de plus, que tout individu trouvé les armes à la main, sous quelque prétexte que ce fût, serait fusillé sur-le-champ. Ces mesures acquirent une nouvelle force par la sévérité terrible que déploya à Leyria le géné-

ral Margaron. Mais le nom à jamais fameux de l'agent le plus actif de ces atrocités, est celui de Loison : les citoyens d'Evora et de Guarda en garderont un éternel souvenir. Dans la première de ces places, les moyens de défense furent organisés par le général Leite, avec un corps de troupes espagnoles, et par conséquent la résistance fut une défense régulière plutôt qu'une émeute populaire. Toutefois, Loison, lors de la prise de la ville, le 29 juillet, la livra au pillage, et, au lieu de réprimer les atrocités de la soldatesque, il les encouragea. Ceux qui furent épargnés frémissent encore au souvenir des actes d'une cruauté réfléchie et insultante, auxquels on s'abandonna pendant un jour entier. Une foule de femmes et d'enfans, mais surtout les prêtres, furent tirés de leur refuge, et maltraités ou tués. Des témoins dignes de foi assurent que plusieurs milliers de personnes furent massacrées pendant le sac de Guarda; douze mille morts furent comptés sur le terrain. On ignore les détails des excès commis par Loison à Atalaya, autre scène

digne de ses exploits. Comme les habitans étaient en petit nombre, il est bien entendu qu'on ne fit grâce à personne, afin de mieux imprimer la terreur. De semblables cruautés furent exercées en d'autres lieux(1). Des contributions excessives étaient exigées rigoureusement, et l'impossibilité de les payer servait de prétexte à un pillage illimité. Ces vexations et ces horreurs donnèrent de la consistance aux mouvemens; et tandis que le général Freyre s'efforçait d'organiser l'insurrection dans le nord, une nombreuse bande sans discipline, sous les ordres du comte Castro-Marino, se répandait dans l'Alentéjo. Ainsi le feu de la révolte enveloppait pour ainsi dire le pays occupé par les Français. Toutefois, ils étaient maîtres des forteresses d'Alméida, d'Elvas, de

---

(1) Il y a vraisemblablement de l'exagération dans les traits de ce tableau, dont les couleurs sombres ont été fournies par des ennemis; mais malheureusement on ne saurait contester qu'il n'y ait eu des vexations et des cruautés de commises en Portugal, et que le même esprit qui avait présidé aux ravages de la Vendée n'ait dirigé le pillage et les massacres des Portugais. (*Note de l'Éditeur.*)

Péniche, et de différens autres postes épars, comme Setubal, Palmela, Saint Julien, le Bugio, etc. Telle était la situation du Portugal quand les Anglais vinrent à son secours.

Dès le commencement des mouvemens insurrectionnels, la délivrance de ce royaume avait été considérée par le cabinet britannique comme le premier pas vers l'indépendance de la Péninsule. Les autorités espagnoles entrant parfaitement dans les vues des ministres anglais, un corps de 9,000 hommes, qui s'était embarqué à Cork, pour un service lointain, sous les ordres du lieutenant-général sir Arthur Wellesley, reçut l'ordre de se diriger vers la côte du Portugal; il était destiné à former sa jonction avec 5,000 hommes de la garnison de Gibraltar, commandés par le major-général Spencer, pour entreprendre ensuite les opérations que sir Arthur jugerait les plus propres à délivrer le Portugal. En même temps on prenait des arrangemens pour que d'autres corps, s'élevant à 18,000 hommes, suivissent les premiers, sous les ordres de sir Harry Burrand et de sir John Moore, leurs

anciens officiers généraux : le tout devait être commandé en chef par sir Hew Dalrymple, qui reçut à Gibraltar l'ordre d'effectuer ce mouvement.

Les forces de Cork débarquèrent dans la baie de Mondego, le 6 août, et furent jointes deux jours après par la division sous les ordres de sir Brent Spencer, formant une armée de 14,000 hommes d'infanterie et de deux cents de cavalerie, à la tête de laquelle sir Arthur Wellesley s'avança vers Lisbonne, le 10 août. A Leyria, un corps de 6,000 Portugais d'Oporto joignirent; mais on ne put les déterminer à faire un mouvement en avant avec les Anglais, à moins de leur fournir des rations journalières, ce qui était impossible. Nullement ébranlé dans sa résolution par cette circonstance décourageante, sir Arthur continua sa marche, n'étant pas soutenu par plus de 1,600 Portugais; et à Roliça, le 17, il chassa devant lui un corps de 3,000 Français, commandés par le général Laborde. Immédiatement au sortir du village, la grande route passe sur un rang de hauteurs, dont le front

commençant sur la droite, et s'étendant loin vers la gauche, se trouve tout-à-fait à pic; un petit nombre de sentiers étroits et difficiles y communiquent. Le général Laborde fit halte sur le sommet de la hauteur, observant les Anglais rangés en bataille dans la plaine. Pour le déloger sans s'exposer à la perte qu'aurait entraînée une attaque de front, le général Fergusson, avec 3,000 soldats, reçut l'ordre de tourner la droite des Français, pendant qu'un corps portugais de 1200 hommes serait dirigé pour pénétrer jusqu'à leur arrière-garde, par un large mouvement sur la gauche. Les colonnes, sous les ordres des majors généraux Hill, Crauford, Nightingall et Fane, devaient rester pendant ce temps-là dans la plaine pour attaquer les passages aussitôt que l'ennemi serait ébranlé. Soit que la marche du corps qui devait le prendre en flanc prît plus de temps qu'on n'avait calculé, soit que l'attaque de front se fît plutôt qu'on ne s'y attendait, tous les passages furent enlevés avant que l'ennemi découvrît le danger qui menaçait ses derrières. Le 9ᵉ et le 29ᵉ régi-

mens se formèrent d'abord sur le sommet. Le général Laborde fit trois furieuses charges, mais inutiles, pour les déloger; d'autres troupes étant survenues, il se retira en hâte sur Torrès-Vedras, ne pouvant pas, malgré la supériorité de sa cavalerie, sauver son artillerie. En raison de la force de la position, le succès coûta aux vainqueurs à-peu-près 400 hommes tant tués que blessés.

Sir Arthur n'inquiéta point la retraite des ennemis sur une route qui l'aurait trop éloigné de la mer; il se dirigea vers sa droite pour ouvrir une communication avec la flotte, et couvrir le débarquement des renforts attendus d'Angleterre. Le 20, il occupa Vimiero; près de là quatre mille hommes, sous les ordres du major-général Anstruther, débarquèrent et se réunirent à ses forces.

Vimiero est située presqu'au fond d'une vallée: à l'extrémité est une hauteur considérable, qui s'étend à l'ouest vers la mer; et du côté opposé de la vallée à l'est, sont d'autres hauteurs, sur lesquelles on passe pour communiquer avec Lourinha. En avant de la ville

est un plateau, ou petite éminence, plus élevé que le terrain dans son front immédiat, mais entièrement commandé par les hauteurs de la droite et de la gauche. L'armée fit halte à Vimiero, pour une nuit seulement; elle ne s'attendait pas à être attaquée, et fut disposée de la manière la plus commode pour les troupes. Six brigades s'emparèrent de la hauteur à l'ouest de la ville; un bataillon, avec quelques troupes légères, fut posté sur le plateau; la cavalerie et l'artillerie de réserve se tinrent dans la vallée; et sur les collines à l'est on ne plaça que des piquets d'observation.

Le 21, à huit heures du matin, on vit des corps considérables de l'ennemi en mouvement sur la route de Lourinha, manifestant l'intention d'attaquer la gauche des Anglais. Les brigades des généraux Fergusson, Nightingall, Acland, et Bowes, traversèrent successivement la vallée, passant de la colline-ouest aux collines à l'est de Vimiero, pour aller à la rencontre de l'ennemi. Les forces du plateau furent augmentées, et le reste des brigades marcha pour les soutenir de plus près.

Voici quel fut l'ordre de bataille : la droite était placée près de la mer, et masquée par des collines ; le centre était posté sur le monticule en face de la ville, et la gauche sur les collines à l'est. L'action commença par le mouvement d'une colonne épaisse et serrée, dirigée contre le centre ; elle s'avança avec intrépidité à quelques pas du 50e régiment, formé en bataille, qui la salua par un feu de mousqueterie, et se précipitant de suite à la charge, la jeta dans le plus grand désordre, tandis que la brigade du général Acland, en marche de la droite à la gauche, la prit en flanc. La cavalerie compléta sa déroute, et sept pièces de canon restèrent dans la vallée. L'attaque sur la route de Lourinha fut à-peu-près simultanée avec celle du centre ; les Français s'avancèrent avec une hardiesse imposante ; mais la fermeté de la brigade du général Fergusson, qui était en première ligne, les arrêta jusqu'à l'arrivée des autres brigades. Après un combat opiniâtre, ils furent repoussés avec perte de plusieurs hommes et de six canons ; ainsi, vingt-une pièces d'artillerie restèrent sur le champ de

bataille. Quoique les ennemis eussent cinq fois plus de cavalerie que nous, leur perte en hommes fut également très considérable; celle des Anglais n'alla pas à 700 hommes, tant tués que blessés.

Tel fut le grand effort que fit le général Junot, avec presque toutes ses forces disponibles, c'est-à-dire avec environ douze mille hommes d'infanterie et douze cents de cavalerie. Après l'action, il fit halte dans les défilés de Torrès-Vedras, faisant proclamer dans Lisbonne, qu'il avait obtenu le plus brillant succès, usant ainsi d'artifice pour calmer l'extrême agitation de la populace, et pour arrêter l'insurrection dans les provinces, tandis qu'il s'efforçait, par des négociations, de se tirer de la situation périlleuse dans laquelle l'avait placé sa défaite.

Sir Harry Burrard débarqua pendant l'action, mais ne prit le commandement qu'après que les Français eurent été repoussés. Jugeant alors qu'un mouvement en avant ne produirait aucun effet, en raison de la grande supériorité de la cavalerie ennemie, il décida que

les troupes resteraient sur le champ de bataille. Ce fut là que sir Hew Dalrymple les trouva dans la matinée à son débarquement. Quelques heures après, un officier français se présenta aux avant-postes, chargé par Junot de négocier une convention pour l'évacuation du Portugal par l'armée française. Il fut admis à traiter; une suspension d'hostilités fut conclue, où il fut stipulé que l'armée française, dans aucun cas, ne serait considérée comme prisonnière de guerre; que tous les individus qui la composaient seraient transportés en France, avec armes et bagages, et toutes leurs propriétés particulières, dont on ne devait rien excepter. Enhardi par la concession de ces favorables préliminaires, Junot temporisa et gagna une semaine à débattre les articles définitifs. Pendant ce temps, les renforts attendus débarquèrent sous les ordres de sir J. Moore, et portèrent l'armée à trente-deux mille hommes. Cependant, avec une bonne foi honorable pour son pays, sir H. Dalrymple ratifia la convention définitive sur la base stipulée; et, en conséquence, vingt-quatre

mille hommes, avec armes, bagages et artillerie, furent mis dans des vaisseaux de transport pour être débarqués entre Rochefort et l'Orient, sans aucune autre condition (1).

Les généraux et les autorités constituées du Portugal, protestèrent de la manière la plus solennelle et la plus énergique contre cette convention, comme ayant négligé les intérêts de leurs concitoyens, ainsi que plusieurs articles du traité en fournissaient la preuve. L'indignation de la populace de Lisbonne fut au comble en voyant les Français s'embarquer chargés des dépouilles des églises, et emportant en sureté les fruits de leurs rapines et de leurs extorsions; de la fermentation, le peuple aurait passé aux excès, s'il n'eût été réprimé

(1) Par une modification de la convention originale faite à l'instigation de l'amiral sir G. Cotton, les Anglais s'emparèrent de huit vaisseaux de ligne russes, pour les retenir pendant toute la durée de la guerre. Les équipages jouirent de tous les avantages de la convention, et furent renvoyés en Russie. Voyez la convention en entier, aux pièces justificatives. (*Note de l'Auteur.*)

par l'intervention d'une force anglaise. En Angleterre, aussi bien qu'en Portugal, la convention fut généralement blâmée, et le mécontentement qu'en eut le gouvernement lui fit ordonner une enquête par une cour d'officiers généraux. D'après les actions de ceux-ci, et l'expérience des campagnes qui suivirent, on en doit conclure que les intérêts de la péninsule furent consultés, en signant un traité qui assurait la délivrance du Portugal; et nul doute que la convention de Cintra n'eût été avantageuse à la cause nationale, si les vainqueurs, tirant parti de leurs succès, eussent imposé les conditions qui leur étaient dictées par la nature même des événemens (1).

(1) Ce fut le lieutenant-général Kellerman qui négocia la capitulation de Cintra, blâmée avec raison en Angleterre et en Portugal, et vantée avec tant d'emphase dans les journaux français, quoique l'évacuation du Portugal en ait été la conséquence immédiate. Cette convention fut honorable pour l'armée française, d'autant plus que, déjà pressée par des insurrections au nord et au midi de Lisbonne, il ne lui fût resté d'autre alternative que d'être anéantie les armes à la main sur le champ de ba-

Retournons aux affaires d'Espagne. Les élans d'enthousiasme du peuple ne furent point constamment suivis de ces grands résultats qui avaient déjà coûté tant de sang. D'innombrables volontaires continuaient partout de s'enrôler, et chaque province complétait une armée considérable; mais comme les différentes juntes nommaient les officiers, et retenaient opiniâtrément le commandement de leurs levées respectives, aucun système général n'était suivi. Ainsi les intérêts d'un peuple brave et dévoué étaient sacrifiés à de petites jalousies et à l'incapacité de ceux qui le gouvernaient. Les efforts du peuple méritaient pourtant un meilleur sort. Les calculs les plus modérés démontrent que dans le court espace de quatre mois, cent soixante-dix mille combattans marchèrent contre l'ennemi; et si l'on prend note du nombre des recrues qui accouraient des différentes pro-

---

taille, ou de mettre bas les armes à l'imitation du corps d'armée d'Andalousie, si elle eût eu à combattre un ennemi plus entreprenant. (*Note de l'Editeur.*)

vinces, on trouvera que plus de deux cent mille Espagnols s'enrôlèrent volontairement à cette époque; force amplement suffisante pour assurer l'indépendance de l'Espagne, si par une bonne organisation on avait su la rendre efficace. Il en fut bien autrement; car à nulle époque de la guerre il n'y eut plus de cinquante mille hommes complétement habillés et équipés; et encore quand ils furent formés en armée, ils manquèrent de tout ce qui était nécessaire; n'ayant ni généraux, ni autorités expérimentées, ni commissariat pour les vivres, ni munitions, ni chirurgiens, ni médecins; ce n'était qu'un simple corps d'infanterie, avec une artillerie d'une extrême faiblesse, et peu de cavalerie; ou plutôt ce n'était qu'un assemblage d'individus animés des sentimens les plus patriotiques, mais entièrement incapables d'agir ensemble ni de concert.

Cette déplorable organisation des forces espagnoles provenait surtout de ce que la nation avait été obligée de faire un effort prodigieux dans un temps où ses établissemens

militaires étaient, par une négligence trop prolongée, et par la politique prévoyante et adroite de la France, réduits au dernier degré d'abaissement et de nullité. Elle provenait aussi de la trop grande ardeur et de la trop grande précipitation des Espagnols eux-mêmes. Au commencement de la guerre, les différentes levées des provinces, quand elles étaient seulement moitié habillées et à peine disciplinées, étaient poussées en avant par leurs généraux respectifs, qui craignaient d'arriver trop tard pour participer à l'honneur de chasser l'ennemi; mais en approchant du lieu de la scène, chacun séparément ne se trouvait pas assez fort pour engager l'action, et refusait de se joindre à cet effet à un officier supérieur d'une autre province. Ainsi le tout était paralysé; les officiers étaient trop confians et trop inexpérimentés pour apercevoir l'avantage de temporiser, afin de perfectionner la discipline de leurs soldats; ils laissaient échapper l'inestimable occasion de devenir plus habiles. Les différens corps des armées espagnoles restèrent dans une inaction com-

plète pendant deux mois, exposés au froid et à la pluie sur le sommet des montagnes qui bordent l'Arragon et la Biscaye, où, faute de cavalerie, ils furent obligés de se retirer pour y trouver un sûr asyle. Comme on n'avait pas d'argent pour acheter des vivres, et qu'il n'existait point d'autorité pour forcer à des réquisitions, on ne pouvait former ni magasins ni hôpitaux. Les recrues tombaient bientôt épuisées de maladie et de faim, et leur constance et leur ardeur subissaient une bien dure épreuve, avant que le moment d'agir se présentât. Ainsi se passa la fin d'août et tout septembre. A cette époque le gouvernement suprême fut installé, et prit la principale direction des affaires. La plupart des députés étaient des hommes d'une intégrité reconnue, et dont quelques-uns se distinguaient par de grands talens et un patriotisme éprouvé; ils choisirent pour leur président le vieux comte Floride Blanca, dont les principes rigides et inflexibles l'avaient fait exiler dans ses terres pendant plusieurs années, par le favori Godoi, dont il était l'ennemi. On attendait

donc beaucoup de la sagesse de leurs mesures, ainsi que de l'influence de leur autorité. Cependant on découvrit bientôt qu'une assemblée de trente-quatre personnes était un pouvoir délibératif plutôt qu'exécutif, et que la junte centrale héritait de tous les défauts des assemblées des provinces, sans avoir leur influence locale. Son autorité étant indéfinie, et sa suprématie regardée avec jalousie par les autres juntes, son administration fut trop faible pour une telle crise. Assurément ce n'était point une tâche facile que de créer un gouvernement qui unît et dirigeât les efforts du pays, de manière à terminer promptement la guerre ; et le plus grand obstacle que l'on eût à surmonter pour atteindre à ce but désiré, se trouvait dans la différence des sentimens et des opinions politiques des hommes mêmes qui menaient la nation braver le pouvoir de la France.

Tout Espagnol, même le plus éclairé, d'après l'opinion trop exaltée qu'il a de sa propre importance individuelle, et de la valeur prééminente de ses compatriotes, regarde

avec le plus grand mépris tous les étrangers, et particulièrement ses ennemis. Cette suffisance est aggravée par une confiance aveugle du succès, provenant de son exagération habituelle, soit qu'il écrive, soit qu'il parle sur les intérêts nationaux; ce faible, ils l'ont tous. Des récits pleins d'enflure ne sont chez eux que l'accent de la vérité; et par une incroyable facilité de tout croire, qui est répandue dans toutes les classes, ils trompent non-seulement les autres par leurs hyperboles, mais jusqu'à eux-mêmes. Ainsi, comme ils n'apprécient jamais juste le danger qui les menace, en vain essayerait-on de leur inspirer quelque prudence; ils sont également sourds à la voix de la persuasion ou du commandement. Le gouvernement central, au lieu de réprimer cette présomption générale, et d'essayer d'abaisser la trompeuse confiance du peuple, ne faisait qu'encourager l'un et l'autre. Lui-même, participant aux mêmes défauts, trompait ses propres généraux et ses alliés par des états exagérés de ses forces et de ses moyens; ainsi, soit par son inexpérience,

soit par ses préjugés nationaux, il ne remplit point l'attente qu'avait fait naître son administration.

Incapable d'annuler les nominations des officiers faites par les juntes des provinces, il s'efforçait de pallier le mal que faisait naître cette variété de chefs inexpérimentés, au lieu de les réunir sous les ordres d'un chef suprême. Ainsi, cette incurie dans l'organisation militaire et dans la discipline, ajoutait, pour ainsi dire, à la confiance générale; les nouvelles levées ainsi mêlées ensemble, étaient appelées de puissantes armées, et probablement on le croyait ainsi. Sous cette dénomination elles étaient, avec un degré de témérité presque incroyable, mises en contact avec les troupes françaises en-deça de l'Ebre, sans se prêter un mutuel secours, et sans que leurs mouvemens eussent le moindre objet commun, à l'exception de l'idée assez mal digérée que chaque chef possédait assez de talent et de forces pour entourer et faire prisonnier un ennemi dont il ne pouvait pas même repousser les avant-postes. Ces hautes

espérances ne furent point du tout déçues et ces illusions ne se dissipèrent pas même lorsque, dans les premiers jours d'octobre, on intercepta une dépêche du gouverneur de Bayonne, où étaient relatés les différens bataillons, leurs forces respectives, et les jours fixés pour leur passage par cette place. Ainsi on sut d'avance qu'un renfort de soixante-douze mille ennemis allait traverser les Pyrénées au milieu de novembre. Ce fut un motif de plus pour les généraux espagnols de se porter en avant(1). Au lieu de rétrograder et de concentrer leurs armées respectives, ils les étendaient plus avant, séparées l'une de l'autre, et formaient encore un plus grand arc, pour envelopper plus sûrement les forces supérieures qu'on leur opposait. Les levées

(1) Depuis la capitulation de Baylen, les patriotes espagnols étaient dans une sorte d'exaltation et de ravissement qui ne pouvait manquer de les aveugler sur la nature de la lutte; nul doute que leurs généraux ne partageassent ce délire et cet aveuglement qui devaient les conduire dans un labyrinthe de désastres et d'infortunes. ( *Note de l'Editeur.* )

de Galice et des Asturies, etc., sous les ordres du général Blake, formant quarante mille hommes, avancèrent en face de Bilbao, et formèrent une armée séparée à l'extrême gauche. Celles d'Andalousie, de Castille, etc., formant quarante-cinq mille hommes, sous les ordres du général Castanos, traversèrent l'Ebre près de Tudela, et occupèrent une position vers le centre, à trois jours de marche de distance du général Blake, tandis que vingt mille Arragonais, commandés par Palafox, placés encore plus bas en descendant l'Ebre, formaient l'extrême droite. En seconde ligne, pour couvrir Madrid, mais beaucoup trop éloignés pour soutenir les armées du nord, étaient d'autres corps de troupes séparés, se montant à plus de trente mille hommes, sous la dénomination d'armées de réserve et d'Estramadure. Toutes les forces de la Catalogne, s'élevant à dix-huit ou vingt mille hommes, étaient occupées à bloquer Barcelone et Figuières. Le marquis de la Romana n'étant pas encore arrivé, son armée était laissée sur les derrières à Sant-Ander. Telles furent les dis-

positions que firent les Espagnols pour conjurer l'orage qui menaçait la péninsule.

Le gouvernement anglais voulant aider et donner de la consistance à ces efforts patriotiques, quoique mal réglés des Espagnols, ordonna, immédiatement après la délivrance du Portugal, à un autre corps de troupes de s'assembler à Valladolid, sous les ordres du lieutenant-général John Moore. Cette armée devait se composer de vingt mille hommes de l'armée de Lisbonne, et de treize mille hommes venant d'Angleterre, qui devaient débarquer à la Corogne, sous les ordres de sir David Baird. Ce dernier arriva en Espagne au milieu d'octobre; mais les troupes de Lisbonne ne furent prêtes à se mettre en marche que vers la fin du même mois. L'infanterie se porta sur Salamanque, par la route directe à travers le Portugal. Mais, sur l'opinion erronée que cette route était impraticable pour l'artillerie, tous les canons, avec la cavalerie et une escorte de trois mille hommes d'infanterie, firent un long circuit par Badajoz et l'Escurial. Cette disposition ajouta plus

de cent cinquante milles à leur marche, et créa une troisième division de forces, ce qui retarda considérablement l'époque où l'armée pourrait prendre part à la lutte qui se préparait.

On se méprit encore sur le caractère de la guerre : les Espagnols rehaussant l'importance de leurs efforts militaires, et les Français dépréciant, de leur côté, l'esprit national des Espagnols. Avant même d'entrer dans cette guerre, la France était parvenue rapidement à la suprématie militaire sur le continent. Les Etats voisins avaient été incorporés à son territoire, ou la servaient comme des vassaux sous un faux air d'indépendance. Tous ceux qui étaient situés au-delà du Rhin avaient été réunis en une confédération qui servait également aux progrès de sa grandeur. Le pouvoir de la Prusse avait été brisé et enchaîné; celui de l'Autriche affaibli, mais non pas subjugué; enfin la Russie était dans une étroite amitié avec la France. Ainsi Bonaparte, en apparence tout-puissant, méprisait ce qu'il regardait comme une sédition purement mo-

mentanée. Furieux de la perte et de la disgrâce de ses armées, et de l'apparition des Anglais sur le continent, il se prépara à faire un grand effort pour rétablir Joseph. Après avoir pris à sa solde quatre-vingt mille hommes de troupes de la confédération du Rhin, et fait une levée de cent soixante mille conscrits, il obtint, dans une entrevue en personne avec l'empereur de Russie, à Erfurt, la promesse d'une entière neutralité dans le cas où l'Autriche interviendrait pour faire une diversion en faveur de l'Espagne. Il mit ensuite ses colonnes en mouvement vers les Pyrénées de tous les points de son empire; et, le 30 octobre, il quitta Paris pour se mettre lui-même à leur tête, ne doutant pas qu'en exterminant les Anglais, et en mettant rapidement fin à la guerre, il n'ajoutât à sa réputation personnelle, et ne rétablît l'honneur de ses armes. La campagne s'ouvrit au moment où les premiers renforts entraient en Espagne. Le centre de l'armée de Blake, qui s'était avancé au-delà de Zernoza, avec l'intention de pénétrer jusque derrière Vittoria, fut vigoureusement attaqué le 31 oc-

tobre, et il fut chassé, après quelque résistance, par la route de Bilbao. Les divisions sur les flancs étant trop éloignées pour lui prêter secours, ne prirent aucune part au combat, et se retirèrent séparément. Les Français poursuivirent vivement leurs succès, et dans une suite de légers combats, à Guenas, à Valmaseda et à Espinosa, ils les mirent dans une déroute si complète, que le 14 novembre, lorsque le marquis de la Romana eut traversé le district de *las Montanas* pour prendre le commandement en chef, il ne rencontra plus qu'une multitude confuse, mourant de faim, ne se fiant, pour sa sûreté, qu'à ses efforts individuels, et n'ayant plus que l'apparence d'une arrière-garde incapable d'arrêter la poursuite de l'ennemi. En atteignant les vallées presque inaccessibles de Renedo, où l'on espérait obtenir quelques secours en vivres, le marquis fit faire halte pendant quelques jours à la masse des fuyards qu'il réorganisa; il en forma un corps de quinze à vingt mille hommes, qu'il conduisit en sûreté à travers les montagnes des Asturies, dans un pays plus

abondant, autour de Léon, situation plus favorable pour rétablir la discipline des troupes, et pour agir de concert avec les Anglais.

Dans ces différentes actions, les troupes espagnoles revenues de la Baltique déployèrent seules une grande fermeté : conduites mal-à-propos au combat après les premières défaites, elles essuyèrent, dans plusieurs rencontres et par bataillons séparés, le choc de l'ennemi, et ce fut dans ces combats partiels qu'une grande partie de ces vétérans fut sacrifiée. Les nouvelles levées se dispersaient généralement avant d'être attaquées, et il n'y avait nulle proportion entre ceux qui soutenaient le choc et le nombre des fuyards. La désorganisation était des plus complètes. Sans magasins, sans habillemens, et sans argent pour recomposer l'armée, on ne pouvait espérer que bien peu de sa coopération pendant plusieurs mois encore. Une seule action à Tudela, le 22 novembre, mit les armées de la droite et du centre dans une situation semblable ou pire. Dans leur déroute, les fuyards de la première armée se jetèrent dans

Sarragosse, pour prouver là, par une des plus belles défenses dont l'histoire fasse mention, que le manque de discipline et d'expérience, et non le défaut de courage, avait causé leur défaite. Les fuyards de l'autre armée, moins heureux dans le choix de leur réfuge, se retirèrent dans Valence, loin de la scène de l'action. Les Catalans étaient dans ce moment même chassés de devant Figuières, et l'armée d'Estramadure, imprudemment engagée près Burgos, était anéantie sans effort. Le fameux passage de Somosierra ne fournit pas un champ plus heureux à l'armée de réserve. Il fut forcé aussitôt qu'attaqué, et ses défenseurs s'enfuirent aux bords du Tage. A Talavera, ils se rallièrent et firent un effort pour retourner à la défense de la capitale; mais à leur approche, un peu de cavalerie suffit pour les disperser une seconde fois. Pour se laver de l'odieux de leur peu de résistance et de leur double fuite, ils accusèrent de trahison leur chef, San-Juan, le sacrifièrent sans forme de procès, et suspendirent son corps à un arbre, pour effrayer les autres généraux.

Bonaparte ne perdit pas un moment pour profiter de l'état de surprise et de défiance dans lequel cette succession rapide de désastres avait jeté les Espagnols. Détachant le maréchal Moncey pour bloquer Sarragosse, et laissant un corps sous les ordres du maréchal Soult sur les frontières de Léon, pour observer les Anglais, il s'avança rapidement en personne avec cinquante mille hommes, afin de compléter ses triomphes par la réduction de Madrid; le 2 de décembre, ses troupes bivouaquèrent à la vue des murailles de cette ville.

Quinze jours avant cet événement, sir John Moore arriva de Portugal à Salamanque avec toute son infanterie. Là, d'après la disposition de ses forces, que j'ai donnée plus haut, il se trouvait placé comme un centre entre deux forces ennemies; et il ne pouvait s'approcher de l'une sans être menacé par l'autre. Il resta donc, malgré lui, spectateur oisif des opérations (1). Informé du résultat

(1) Il y eut de l'incertitude et de l'hésitation dans la

des mouvemens de l'ennemi, il envoya à sir David Baird, dont le corps d'armée n'avait pas encore dépassé Astorga, l'ordre de se retirer sur la Corogne: lui-même tint sa propre infanterie prête à rétrograder sur Lisbonne, dès que la jonction de la cavalerie et de l'artillerie serait effectuée.

Toute son attention se tournait alors sur Madrid comme la dernière espérance qui lui restât; et quoique le siége du gouvernement eût été transporté de bonne heure à Badajos, on s'attendait à une longue et vigoureuse résistance, les plus chauds partisans de la cause se hâtant de publier que le peuple avait fait d'immenses préparatifs pour défendre la capitale. Dans le langage de l'enthousiasme, il prédisait avec confiance que les efforts des citoyens surpasseraient même ceux des Arra-

---

conduite du général Moore, habile d'ailleurs, mais qui n'était pas doué de ce caractère de ferme décision si nécessaire pour lutter avec quelqu'avantage contre les troupes françaises, incontestablement les meilleures du monde, quand elles sont bien commandées. ( *Note de l'Editeur.* )

gonais, sans faire assez d'attention aux sentimens différens qui agissent sur l'habitant d'une ville capitale de province, et sur l'habitant de la capitale d'un empire. Le premier, connu individuellement, a une importance personnelle à conserver et des intérêts locaux qui lui sont chers à défendre; tandis que l'autre, confondu dans la foule, se considère simplement comme citoyen de l'Etat. Il sent bien que ni son caractère ni sa réputation personnelle ne seront pas plus compromis, que le caractère et la réputation des autres sujets du royaume. En outre, la moitié de la population de Madrid est composée de riches et d'oisifs; et parmi ceux qui en dépendent, il n'y en a guère qu'un très-petit nombre qui puisse supporter la fatigue, ou voir le danger de sang-froid. Ces réflexions paraissent n'avoir point échappé à ceux qui tenaient les rênes du gouvernement. Indépendamment de six mille hommes de troupes de ligne, ils avaient introduit dix à quinze mille paysans des villages voisins; de sorte que les citoyens incorporés formaient un peu plus de moitié de

cinquante mille hommes armés réunis dans leurs murailles.

Bonaparte, instruit par l'expérience, se forma une juste idée de ses antagonistes, et ne les força point par un étroit investissement à une résistance opiniâtre : au contraire, laissant parfaitement libre la communication avec la campagne, il rassembla la plus grande partie de ses forces sur les hauteurs, d'un côté de la ville, où il dressa des batteries formidables, et d'où il conduisit contre le *Rétiro* une attaque qui participa trop d'une combinaison scientifique et d'une attaque régulière, pour que la populace s'y opposât avec succès. L'enceinte du *Rétiro* n'étant guère plus qu'un simple mur de jardin, présenta bientôt une brèche, et ce poste étant emporté d'assaut, ses défenseurs furent passés au fil de l'épée; la ville alors resta de ce côté sans défense extérieure. Un grand nombre de paysans cherchèrent leur sûreté en retournant immédiatement dans leurs foyers, et les plus timides citoyens découragés et craignant une répétition de la terrible scène du 2 mai;

s'opposèrent aux désirs des plus courageux qui voulaient prolonger la résistance. La trahison était partout soupçonnée ; une insubordination effrayante s'ensuivit; et, pour empêcher un massacre général, on conclut une capitulation qui, le 4 décembre, mit les Français en possession paisible de la capitale (1).

Le général Morla, dernier gouverneur de Cadix, qui avait présidé quelque temps les conseils militaires de l'Espagne, négocia lui-même la capitulation. Comme il préféra ensuite son rang et sa sûreté sous le gouvernement de Joseph Buonaparte, à un sort semblable à celui de *S. Juan* et à d'autres malheureux officiers-généraux, sort qu'il avait tout lieu de craindre d'une soldatesque dont l'espoir était trompé, mais dont le courage n'était point

(1) Si Madrid eût imité Sarragosse seulement pendant quinze jours, la campagne de Bonaparte était manquée ; aussi quels ressorts cachés ne fit-il pas jouer pour corrompre les chefs des Espagnols? Mais la masse de la nation n'étant point infectée du virus philosophique, se montra aussi inflexible qu'incorruptible. (*Note de l'Editeur.*)

abattu, on lui imputa un long tissu de trahisons actives, sans avoir égard à sa conduite précédente et au peu de possibilité de prolonger la défense d'une ville, après les premiers succès de l'ennemi. A la vérité ses actions ne répondirent point à cette inflexible fermeté qu'on devait attendre de celui en qui reposait la confiance publique ; il n'y a ni palliatif ni excuse pour le crime dont il se rendit coupable en acceptant du service sous l'usurpateur ; et pour une telle conduite, le nom de Morla, même sans y ajouter aucun fait de trahison, doit passer à la postérité comme celui d'un vil et indigne espagnol (1).

---

(1) Morla ne saurait échapper à l'animadversion de l'Histoire. Sa félonie n'est pas prouvée, il est vrai ; mais depuis quand les généraux subornés et corrompus en laissent-ils des traces ? Dans un siècle où tout ce qui est corruption se perfectionne, la perfidie a aussi sa théorie et sa tactique. Nos modernes Coriolan sont trop philosophes pour se montrer franchement transfuges ; ils ont soin de se couvrir des voiles du mystère, et avant tout d'*assurer* leur trahison. Il ne reste donc plus à l'Histoire, pour les juger, que des présomptions ; que dis-je ?

La nouvelle de la perte de Madrid était trop humiliante et trop désastreuse pour que les Espagnols voulussent y ajouter foi, et une erreur très-extraordinaire se répandit à ce sujet dans toute la Péninsule. On crut universellement que la ville continuait de résister, même après la chute du *Rétiro;* et depuis les membres de la junte jusqu'au moindre paysan, chacun l'annonçait et en était intimement persuadé. Cette impression fut telle, que quoiqu'un renfort de trente-cinq mille hommes venant de France s'avançât par la Navarre, cependant sir John Moore, animé par les récits qu'on lui faisait de l'enthousiasme qui éclatait dans toute l'Espagne, n'eut plus d'autre desir que de le seconder; en conséquence il contremanda la retraite

---

bien plus encore: les résultats, qui peuvent la conduire du connu à l'inconnu. Ici, d'ailleurs, la défection de Morla est incontestable; il passa dans les rangs de Bonaparte, trop habile en machinations secrètes pour ne pas tout employer à-propos, afin de vaincre plus aisément les Espagnols par la subornation de leurs chefs. (*Note de l'Editeur.*)

des forces de sir D. Baird; et après la jonction de son artillerie et de sa cavalerie, il se mit en mouvement sur Valladolid, pour menacer les communications des Français, et pour faire une diversion en faveur des héroïques défenseurs de la capitale. Mais le 14 décembre, une dépêche interceptée du quartier-général français, lui apprit que Madrid s'était rendu; qu'un corps de troupes françaises s'avançait à Talavera-de-la-Reyna pour menacer Lisbonne; et que Bonaparte, croyant les anglais en pleine retraite, venait d'ordonner au maréchal Soult de s'avancer de Saldanha avec 16,000 hommes, pour chasser les Espagnols de la Galice. Par ces dispositions les forces de Soult se trouvant sans soutien immédiat, l'occasion parut favorable pour les anéantir par une manœuvre rapide et inattendue. Sir John Moore, pressé de tenter une diversion que provoquait à la fois la clameur publique, les remontrances de l'envoyé anglais et l'esprit impatient de son armée, décida, en opposition à son propre jugement, d'en faire la tentative. Dans cette vue il se mit en mou-

vement vers sa gauche, et forma sa jonction avec sir D. Baird, le 21 décembre, à Toro, où il rassembla vingt-neuf mille baïonnettes sous ses ordres. S'étant d'abord concerté avec le marquis de la Romana, pour faire un mouvement simultané sur la droite de l'ennemi avec dix mille hommes des meilleures troupes espagnoles, en traversant la Céa au-dessus de Saldanha, sir John s'avança le 23 avec toutes ses forces. Déja sa cavalerie avait rencontré celle des Français, et le gros de son armée marchait de Villada et Sahagun sur Carrion, pour attaquer l'infanterie ennemie, quand on reçut la nouvelle certaine que Bonaparte avait changé toute la disposition de ses forces; que le corps venant de Talavera était en marche sur Salamanque; que 35,000 hommes, qu'il commandait en personne, s'étaient portés le 22 de l'Escurial sur Bénévent, et que le corps de Soult, après avoir été renforcé, se dirigeait sur Astorga à travers Léon, ce qui indiquait une opération combinée pour tourner et cerner l'armée anglaise. Les mesures les plus judicieuses devenaient nécessaires

pour faire échouer un plan d'une exécution si menaçante, et il fut sur-le-champ décidé de se retirer sur la Galice. Les différentes divisions passèrent l'Elsa avec beaucoup d'ordre et de régularité, et se réunirent à Bénévent le 26. Après une halte d'un jour, le gros de l'armée continua sa retraite sur Astorga, détachant un corps de 3,000 hommes, sans artillerie, par la route d'Orense. Au moment d'évacuer Bénévent, la cavalerie, sous les ordres de lord Paget et du général Stewart, eut l'avantage dans une action brillante avec quelques escadrons de la garde impériale, qui passaient à gué l'Elsa après la destruction du pont; on fut assuré alors par les prisonniers que le quartier-général du corps d'armée parti de l'Escurial avait été fixé le soir précédent à un village éloigné seulement de seize milles de l'armée anglaise. Le danger d'être écrasé était imminent, et afin de le prévenir, les marches les plus rapides devenaient indispensables pour atteindre Villa-Franca à cinquante milles de distance. Là, la route entre dans un défilé effroyable, y fait

plusieurs détours pendant plusieurs milles, et en rendant la supériorité de la cavalerie inutile à l'ennemi, protége les flancs d'une armée en retraite.

Ces marches s'exécutèrent par le temps le plus rigoureux, avec une telle constance et une telle célérité, qu'abandonnant les malades et détruisant une quantité de bagages et de munitions, l'arrière-garde de l'armée entra le 3 janvier, dans le défilé, sans avoir éprouvé aucune perte par le fer de l'ennemi. L'approche de plusieurs fortes divisions de cavalerie, qui le même jour arrivèrent avec la réserve à Cacabalos, et escarmouchèrent à l'entrée du défilé, donnèrent une preuve évidente que les grands efforts qu'on avait exigés des soldats, n'avaient été que suffisans pour garantir leur sûreté.

Déjà même à cette époque où la retraite commençait, la rapidité des mouvemens et le manque de vivres réguliers avait ébranlé la discipline des troupes : les traineurs étaient nombreux, et Villa-França devint le théâtre de scènes honteuses d'ivrognerie et de pillage :

la ville fut littéralement saccagée par les soldats qui enlevaient partout des vivres. Ces excès, cependant, auraient pu être réprimés promptement, si on avait fait un arrangement préalable pour se procurer des vivres, l'armée ayant encore conservé beaucoup de discipline. Mais quand il lui fallut passer des défilés, traverser des montagnes couvertes de neiges, presqu'inaccessibles à cause de leur roideur naturelle et favorables pour arrêter l'ennemi, les troupes perdirent tout courage, surtout lorsqu'elles virent que leurs marches étaient plutôt accélérées que ralenties, et que, pressées jusqu'au dernier degré de leurs forces, sans avoir aucune ration fixe, elles n'avaient plus d'autres ressources pour se soutenir que dans le pillage; il devint alors général. Mais le peu qu'elles obtenaient ainsi étant insuffisant, leur indignation éclata en mauvais traitemens envers les habitans, qui, alarmés pour leur sûreté personnelle, et tout-à-fait incapables de satisfaire aux demandes qui leur étaient adressées, barricadèrent leurs portes, et s'enfuirent dans les montagnes. Ainsi, pour

obtenir un asyle, la violence était nécessairement permise, et toute subordination cessa. Un effroyable désordre suivit, et se répandit avec une telle rapidité, que l'armée fut menacée d'une prompte dissolution. La réserve, qui composait l'arrière-garde, et dont le général en chef en personne dirigea constamment les mouvemens, était le corps le mieux formé; il fit cinquante-six milles en quarante-huit heures, depuis Villa-Franca jusqu'à Lugo, où il arriva le soir du 5. Mais pour faire un tel effort, il fallut abandonner une grande partie du trésor, et plusieurs munitions précieuses qui ne pouvaient avancer avec assez de célérité; même avec ces sacrifices, on vit qu'il était impossible de se retirer au-delà de Lugo sans prendre quelque repos. On fit une halte générale le 6, comme pour essayer de rétablir une espèce d'organisation dans l'armée, et les troupes prirent leur position en face de la ville, afin d'offrir la bataille aux Français qui les poursuivaient; jamais aucune mesure ne produisit un plus rapide changement dans l'apparence et dans

la conduite de l'armée anglaise. Tout s'anima, tout se régularisa; l'armée postée avec habileté et jugement, ayant la droite appuyée au Minho, présenta un si formidable aspect à l'ennemi qu'il hésita à commencer l'attaque.

Bonaparte n'était plus suivi d'une force écrasante. A son arrivée à Astorga, voyant que les Anglais avaient échappé à sa poursuite, il revint sur ses pas avec la moitié de son armée (1). Le maréchal Ney fut laissé avec

(1) Bonaparte s'était flatté de tourner rapidement l'armée anglaise, et de forcer au moins une des ailes de cette armée à mettre bas les armes; il l'avait annoncé positivement à Fouché. Dans son dépit, n'ayant pu obtenir ce résultat, il revint si brusquement à Paris, que les uns attribuèrent son retour inopiné à la nécessité de faire face aux préparatifs hostiles de l'Autriche, et d'autres à la crainte de tomber sous le fer de quelque Espagnol *fanatique ;* car on prétendait alors qu'il s'était formé en Espagne une association de *tyrannicides.* Quant à l'Autriche, nous ne voyons pas que le retour de Bonaparte fût si nécessaire à cette époque, l'ouverture de la campagne de 1809 n'ayant eu lieu que quatre mois après. (*Note de l'Editeur.*)

18,000 hommes pour tenir Léon en bride; et la tâche de poursuivre l'armée anglaise dans sa retraite, fut confiée au maréchal Soult, avec 23,000 hommes seulement. Ce général, après une légère escarmouche, dans laquelle la valeur naturelle des Anglais brilla avec son éclat accoutumé, ne s'aventura pas à les harceler par aucun mouvement ultérieur. Les deux armées restèrent tranquilles dans leurs positions respectives jusqu'au 8 au soir. Une plus longue halte ne pouvant conduire à aucun bon résultat, Sir John Moore décida de quitter la Galice, et l'armée se retira pour s'embarquer à la Corogne. Il y avait cependant encore quarante-cinq milles de distance jusqu'à cette place; il fut mis à l'ordre du jour que, « Les soldats devaient faire un effort » pour effectuer cette marche; que l'arrière- » garde ne pourrait s'arrêter, et que ceux qui » resteraient derrière devaient subir leur sort. » Une scène de misère et de détresse suivit, trop pénible pour la raconter. Les soldats, déjà fatigués, la plupart d'entr'eux nu-pieds, à demi morts de faim, avaient une longue marche à

faire par des routes où la boue leur venait jusqu'aux genoux, et ayant en face des torrens de pluie chassés par un vent impétueux. Les colonnes mises d'abord en retraite avec beaucoup d'ordre, commencèrent promptement à se développer, et avant que la moitié de la distance fût parcourue, elles formèrent un cordon de soldats qui s'étendaient tout le long de la route. Les ponts ne pouvaient être détruits faute de moyens, et aucun obstacle partiel n'arrêtait un moment le passage des ennemis: la poursuite était aussi active que la retraite. On ne fit qu'une courte halte pendant la pluie, ce qui permit aux traîneurs d'arriver, et tous ceux qui alors n'avaient pas rejoint furent dépassés par l'arrière-garde. A Betanzos, l'impossibilité physique de pousser plus avant un corps quelconque, termina la marche, de manière à ce qu'il était impossible de distinguer l'organisation d'une armée; sa destruction semblait avoir été effectuée. En dernier lieu, néanmoins, il en fut bien autrement, car les Français, trompés par les feux qu'on avait laissés à dessein, ne commencèrent à partir

de Lugo que dix heures après que l'armée eût poussé en avant, et ne purent atteindre l'arrière-garde avec une force suffisante pour s'emparer des traîneurs qui leur étaient abandonnés. Plusieurs centaines d'hommes trouvèrent moyen de se réfugier dans les villages situés des deux côtés de la route, d'où, par les soins pleins d'humanité des habitans, ils purent gagner soit le Ferrol, soit le Portugal. Quand les traîneurs étaient serrés de trop près, confians dans leur force, et réduits au désespoir, ils se formaient en corps, et arrêtaient ceux qui les poursuivaient. A la fin, la cavalerie française, vu la difficulté de se procurer des vivres, ne put mettre dans sa poursuite une constance égale à celle que les Anglais mettaient à se retirer; elle fit de longues haltes pour se rafraîchir, ce qui mit un grand nombre de soldats abandonnés à leur destinée, dans le cas de joindre leurs divisions respectives. Aussi quand on réorganisa l'armée après son arrivée à Corogne le 11, elle se trouva monter à environ 15,000 combattans. La division légère détachée par Orense

atteignit Vigo sans perte, n'ayant pas été suivie par l'ennemi; ainsi donc, le nombre total d'hommes qui succomba aux fatigues de la retraite n'excéda pas 6 ou 7,000. Toutefois la cavalerie fut complètement démontée, 5,000 chevaux environ, soit de la cavalerie, soit du train, ayant été détruits; les magasins et les équipemens de toutes sortes furent perdus, et pour recomposer l'armée et la préparer à de nouveaux combats, il devenait urgent de retourner en Angleterre.

La Corogne, par sa situation sur un étroit promontoire qui s'étend au loin dans l'Océan, et qui est défendue par une forte citadelle, présentait un point d'embarquement sûr; on eût pu l'effectuer sur-le-champ sans avoir à craindre d'être inquiété par l'ennemi, si les vaisseaux de transport eussent été prêts à recevoir les troupes. Par malheur, au commencement de la retraite, quand on ne savait encore où elle serait enfin dirigée, ils avaient été envoyés à Vigo; et comme leur retour pouvait être retardé long-temps par les vents contraires, on donna l'ordre de se préparer à

un siége, et on employa des compagnies de travailleurs à fortifier la défense du front étroit par lequel on pouvait seul approcher la ville. Les habitans, hommes, femmes et enfans, aidaient gaiement à l'ouvrage, sans que les mesures de précaution qui devaient les convaincre de l'intention d'abandonner la place à l'arrivée des vaisseaux, diminuât en rien leur zèle ou leur fidélité : ils continuèrent leurs travaux sans perdre courage, et la ville se trouva bientôt en état de défier des forces dépourvues de grosse artillerie.

Les Français furent long-temps avant d'arriver, retard auquel le passage de la rivière Burgo contribua principalement. Nos ingénieurs, profitant du voisinage de la Corogne, avaient pu se procurer les matériaux nécessaires pour effectuer la destruction du pont. Le 14 seulement les Français furent dans le cas de le réparer, et de faire passer leur artillerie : ce qui donna le temps au général anglais de réorganiser l'armée, et de la mettre en position sur un rang de hauteurs qui couvrent la grande route, environ à un mille et demi en

avant de la ville. La gauche était appuyée sur les bords escarpés de la rivière Burgo, mais la droite n'avait aucun avantage naturel; elle s'appuyait sur le petit village d'Eloinas situé tout-à-fait en bas de l'extrémité du rang de collines sur lequel le front de l'armée était formé. Pour obvier à cet inconvénient du terrain vers la droite, la division du général Frazer fut placée en échelons, sur un point favorable environ à un demi-mille en arrière de la droite; et la réserve sous les ordres du major-général Paget se forma sur-le-champ en arrière du centre de la ligne.

Les vaisseaux de transport étant enfin arrivés, la plus grande partie de l'artillerie et de la cavalerie fut envoyée à bord, et il fut décidé que l'armée se retirerait et s'embarquerait dans la soirée du 16. Mais dans la matinée de ce jour, il arriva des renforts aux ennemis qui en portèrent le nombre à 20,000, et à deux heures après midi environ, toute leur ligne parut tout d'un coup sous les armes, et une forte colonne attaqua sur-le-champ le village de la droite. Le combat fut opiniâtre, le lieu-

tenant-général Sir David Baird, qui commandait une division, perdit un bras; bientôt après le général en chef, sir John Moore, tomba mortellement blessé, et le commandement fut dévolu au lieutenant-général Sir John Hope. Ces pertes ne découragèrent point les troupes: la résistance continuait avec la même vigueur, quand un mouvement opéré à-propos par la réserve, sous les ordres du général Paget, non-seulement repoussa les assaillans, mais les fit reculer à une grande distance. L'ennemi dirigea donc successivement ses efforts contre le centre et la gauche; mais étant repoussé dans les deux attaques, et même chassé au-delà de sa position primitive, il ne s'opiniâtra plus, et avant la nuit tous ses mouvemens cessèrent. Le résultat de cette journée qui ne coûta que huit cents hommes en tués et en blessés, prouva à l'ennemi et au monde, que l'infanterie anglaise, soit qu'elle avance, soit qu'elle batte en retraite, conserve également une inébranlable fermeté. Dans cette action à la suite d'une retraite pleine de fatigues sans exemple, avec toute sorte de

désavantages, à peu-près dépourvue d'artillerie, et sans cavalerie, elle repoussa aisément les forces superieures d'un fier ennemi bien pourvu de l'une et de l'autre. A la nuit tombante, l'armée se retira dans le plus grand ordre, et son embarquement s'effectua comme s'il avait été arrangé avant le combat (1). La fidélité des Espagnols mettant l'arrière-garde dans le cas de continuer la défense de la ville, les malades et les blessés mêmes furent embarqués le jour suivant sans qu'on fût inquiété; et le soir du 17 tous avaient dit adieu

(1) La bataille de la Corogne fut un grand sujet de discussion militaire entre le cabinet des Tuileries et les journaux anglais. Selon Bonaparte, son lieutenant Soult aurait gagné la bataille et forcé l'armée anglaise à se rembarquer; selon les relations anglaises, l'armée du général Moore, qui ne marchait sur la Corogne que pour se rembarquer, remplit complettement son but, après avoir *repoussé* l'armée de Soult. On ne peut guère contester la réalité de ce résultat, d'après le récit de l'auteur. Nous ajoutons aux pièces justificatives les relations contradictoires, pour que le lecteur puisse porter lui-même un jugement indépendant. (*Note de l'Editeur.*)

aux rivages d'Espagne, et voguaient pour l'Angleterre avec un vent favorable. Deux jours après, les habitans de la Corogne, quand leurs alliés furent à une grande distance, et que les canons de la place ne pouvaient plus être tournés contre eux, n'ayant plus aucun moyen de résistance, firent pour eux-mêmes les meilleures conditions possibles. Les autorités du Ferrol à-peu-près dans la même situation, suivirent bientôt leur exemple, en dépit des sentimens plus patriotiques du peuple, que l'on n'amena point sans peine à se soumettre. Les Français trouvèrent dans ces deux places des secours en artillerie, en munitions, et en provisions de toute espèce. Leur domination parut complètement établie en Galice.

Au midi, on opposa de vains efforts au torrent désastreux que rien n'arrêtait : il ne cessa d'entraîner que pour s'être trop étendu. Les fuyards de la plupart des armées espagnoles, dispersés à l'ouverture de la campagne, après avoir traversé quatre cents milles de pays, individuellement, ou par petits corps,

exposés aux fatigues les plus accablantes, se réunirent derrière le Tage. Là, ils furent formés en armée par le général Galluzo, qui fit des dispositions pour disputer le passage de la rivière, en postant des corps de manière à en défendre les différentes communications; mais n'ayant pu réussir à détruire les ponts, Sébastiani, avec dix ou douze mille hommes de troupes françaises, feignant de passer à Arzobispo, fit traverser son principal corps d'armée à Almaraz le 24 décembre, et attaqua les divisions espagnoles en détail. Elles furent promptement dispersées, et poursuivies par Truxillo jusqu'à Mérida. Toute la partie méridionale de l'Espagne, jusqu'aux portes même de Cadix, aurait été inondée de Français, si les colonnes qui les soutenaient ne s'étaient arrêtées dans leur marche, pour se tourner vers le nord à la poursuite des Anglais.

En Catalogne, les forces françaises, au commencement de la campagne d'automne, furent portées à trente mille hommes, sous les ordres du général Saint-Cyr, qui, pour la première opération, investit la ville de Rose, dans les

premiers jours de novembre. Mais, telle fut la résistance opiniâtre de la garnison ( à laquelle un détachement de matelots anglais sous les ordres de lord Cochrane contribua principalement ), qu'il ne put s'en emparer que le 6 décembre, quand ses défenseurs furent chassés derrière leur dernier retranchement. Le général Saint-Cyr leva alors le blocus de Barcelone, et termina l'année par la défaite, sur le Lobregat, de l'armée régulière de la province, sous les ordres du général Reding.

Si à aucune époque de la guerre les affaires de la Péninsule ont pu être considérées comme désespérées, ce fut à la fin de cette première campagne, les Français n'ayant pas seulement triomphé de toutes les armées qu'on leur opposait, mais ayant aussi jetté dans le cœur de leurs adversaires une impression de terreur qui les faisait regarder comme invincibles. Rien ne prouve mieux les dangereux effets de tels sentimens que les événemens survenus dans la Galice : la Corogne et le Ferrol sont les deux seules forteresses qui, pendant

toute la guerre, se soient rendues sans soutenir d'attaque régulière, quoiqu'elles eussent une bonne garnison, qu'elles fussent couvertes par des armées, et qu'elle pussent recevoir, d'après leur situation, d'amples approvisionnemens. C'était en outre les deux places que l'Angleterre pouvait secourir le mieux, et l'une d'elles contenait des objets d'un intérêt particulier aux Anglais, un arsenal naval et une escadre puissante; cependant elles tombèrent toutes deux entre les mains d'une armée de vingt mille hommes, qui ne pouvait commander à une batterie de canons ni à des munitions de siége à quatre cents milles à la ronde, et aucun effort n'eut lieu pour les sauver.

Heureusement, ni le gouvernement anglais, ni le gouvernement espagnol ne partageaient ces sentimens de découragement et de terreur. Le 14 janvier, au moment où tout espoir de succès paraissait évanoui, le premier, dans un traité solennel, s'engageait à ne reconnaître jamais aucun autre roi d'Espagne que Ferdinand VII, ses héritiers, ou ses successeurs

légitimes ; et le second, en retour, s'engageait par le même acte à ne céder à la France aucune portion des territoires ou des possessions d'Espagne ; chaque parti était soutenu dans ces nobles et généreuses résolutions par la presque totalité des deux nations. En Angleterre, un sentiment d'honneur, de compassion et d'admiration fit taire toutes les considérations de la prudence, tandis que chez les Espagnols leurs vertus naturelles vinrent à leur secours, Ni leur constance ni leur confiance n'avaient été ébranlées par leurs revers. Quoique tous leurs chefs eussent montré leur incapacité, et quoique la faible lueur d'un seul événement heureux (1) n'eût encore

---

(1) L'auteur a-t-il donc oublié la capitulation de Baylen, et l'influence que cet événement heureux pour les Espagnols exerça sur le moral d'une nation déjà si exaltée dans le sens véritablement patriotique. Sans la capitulation de Baylen, obtenue par les efforts de l'armée d'Andalousie commandée par le loyal et brave Castanos, Joseph Bonaparte, proclamé roi à Bayonne et à Madrid, n'aurait pas été forcé de fuir honteusement de sa nouvelle capitale, après dix ou douze jours de résidence

brillé à travers une longue suite de désastres, leur orgueil et leur présomption n'en étaient point abattus.

Le marquis de la Romana déploya la plus grande habileté. Succédant au commandement dans le nord, au moment du plus grand désastre, il s'efforça de réunir et de sauver les débris des différentes armées ; ensuite les Français s'avançant en Galice, il se trouva lui-même avec une force très-difficile à conduire en avant de Léon, ayant les montagnes des Asturies sur ses derrières, dont tous les passages ainsi que les sommités étaient, sinon entièrement, du moins presque couverts de neige. Il se tira très adroitement de cette position critique ; abandonnant généreusement le chemin de la Corogne aux Anglais, il risqua, non sans quelque témérité, un mouvement latéral sur Orenze ; et en réussissant, il sauva son armée. Cette troupe, sans organisation et

---

et les Espagnols ne se seraient pas levés si spontanément dans les provinces des Espagnes. ( *Note de l'Éditeur* )

mourant de faim, forma, avec quelques corps fugitifs de la Manche et de l'Estramadure, les seules forces militaires qui restassent à l'Espagne, tandis que le nombre de leurs ennemis ne se montait guère à moins de deux cent mille hommes.

## CHAPITRE II.

De février 1809 en mai 1810.

Affaires du Portugal. — Réduction d'Oporto par le maréchal Soult. — Défaites des Espagnols à Medellin et à Ciudad-Réal. — Les Français chassés du Portugal par sir Arthur Wellesley. — Efforts des Espagnols. — Défense de Sarragosse. — Recouvrement de la Galice. — Guerillas. — Les Anglais s'avancent en Espagne. — Les armées françaises du sud se concentrent pour les repousser. — Sont défaites à Talaveyra. — Appellent les armées du nord à leur secours. — Les Anglais se retirent à Badajos sans être inquiétés. — Les Espagnols sont défaits à Almonacid et à Ocana. — Les Français traversent la Sierra-Morena. — Se répandent dans l'Andalousie. — Prise de Cerena, d'Hostalrick et d'Astorga.

Le récit détaillé des événemens qui s'étaient passés dans le nord de l'Espagne ne parvint à Lisbonne qu'un mois après : il s'y joignit bientôt la nouvelle alarmante que trois armées françaises s'assemblaient pour subjuguer le Portugal ; l'une, sous le maréchal Soult, en Galice ; une seconde, sous le général Lapisse, à Salamanque ; et la troisième sur les bords du Tage, commandée par le maréchal Victor. La seule force qu'on eût à leur opposer, était un assemblage de fugitifs de l'armée de Galluzo,

que le général Cuesta s'était efforcé de réorganiser. La consternation et l'effroi se répandirent dans tout le Portugal. La garnison d'Alméida abandonna cette place, et les magasins furent évacués. Les forts et les batteries sur le Tage furent démantelés, et les troupes anglaises se concentrèrent pour s'embarquer sur-le-champ. Heureusement pour le Portugal, Bonaparte retourna en France pour se préparer à la guerre contre l'Allemagne, emmenant avec lui 15,000 hommes de ses meilleures troupes. Il arrêta ainsi l'élan imprimé aux armées françaises, et donna le temps de se préparer.

Les Portugais sont un peuple éminemment disposé aux combats; les soldats tirés des basses classes sont en général robustes, patiens et dociles, tandis que les militaires qui ont reçu de l'éducation, conservent le souvenir des exploits de leurs ancêtres, et chérissent les émotions violentes que fait éprouver l'orgueil des armes. Cependant, ces qualités ne s'étaient pas develópées depuis longtemps. Le gouvernement convaincu de la fai-

blesse de ses ressources, et comptant sur l'amitié et le pouvoir de l'Angleterre, avait toujours eu recours à elle à l'heure du danger. Dans cette crise, toujours mu par les mêmes sentimens, il lui remit avec confiance et sans restriction le soin de guider ses armées. Le général Béresford, choisi par le ministère anglais, fut, en février, nommé hmarécal et commandant en chef de l'armée portugaise; en même temps, des officiers anglais furent nommés aux grades supérieurs de chaque bataillon. Ces mesures amenèrent promptement un système général de discipline et de subordination, changement si nécessaire pour rendre l'armée formidable. Une légion nationale, antérieurement organisée par sir Robert Wilson, avait fait éclater le courage naturel aux soldats qui la composaient, et prouvé combien ils étaient capables de s'opposer aux Français, quand ils étaient bien commandés. Cet officier, au moment où régnait la plus grande terreur, rassembla deux mille cinq cents nationaux seulement, et un corps de traîneurs séparé de l'armée de sir

J. Moore dans sa retraite, et par une conduite sage et courageuse, il sauva, de concert avec les Espagnols, Rodrigo et Alméida, et arrêta les forces de l'ennemi sur cette frontière. En même temps les Espagnols, par un effort inopiné, obligeaient les Français à repasser le Tage, et détruisaient le pont sur Almaraz; ce qui ajoutait surtout à la sécurité du midi, les routes qui conduisent des autres passages sur la rivière n'étant pas regardées comme praticables pour l'artillerie en hiver. Du siége du gouvernement établi à Séville, la junte fit paraître la proclamation la plus vigoureuse et la plus encourageante; elle annonçait les donations les plus libérales et les efforts incroyables des provinces du sud(1). Bientôt on vit paraître pour la seconde fois une armée imposante sous les ordres du général Cuesta. Une division commandée par le duc d'Albuquerque remporta, au milieu de février, des avantages considérables sur les troupes de Victor à Censuegra et à Mora, sur les frontières de la Manche, et

---

(1) Voyez à la fin du vol. les pièces justificatives.

pour le moment arrêta ses progrès. Les efforts des nationaux ranimèrent le courage de tous; vingt mille Portugais furent pris à la solde de l'Angleterre, et les troupes anglaises à Lisbonne étant portées à dix-sept mille hommes, la confiance revint insensiblement.

Cependant l'orage formé dans le nord de la péninsule menaçait le Portugal Dès que l'entière conquête de la Galice fut effectuée, et que des postes furent établis pour tenir les habitans en bride, le commandement de la province fut déféré au maréchal Ney, ayant dix-sept mille hommes sous ses ordres. Soult, à la tête de vingt-quatre mille hommes, marcha sur Oporto, par Vigo et Tuy, où il laissa des garnisons. Repoussé en essayant de traverser le Minho, près de son embouchure, il remonta la rivière jusqu'à Orenze, mouvement inopiné qui fut sur le point d'être fatal au marquis de la Romana, qui, chassé par l'extrême supériorité de l'ennemi jusqu'aux confins du royaume, et parmi un peuple avec lequel il avait établi peu de communications, fut surpris près de Monterey, et poursuivi avec perte jusqu'à Sanabria,

Soult entra en Portugal par la route de Chaves, ne rencontrant que peu d'oppposition. Le général Freire auquel on avait confié la défense du pays, s'était arrangé pour se retirer avec des forces inférieures et mal disciplinées aux montagnes près d'Oporto; de ce poste il pouvait harasser l'ennemi avec avantage pendant l'attaque de la ville, ou il l'aurait probablement anéanti dans sa retraite, dans le cas où il n'aurait pas de succès. Ces prudentes mesures furent d'abord interrompues par la révolte de la division aux ordres du général Silviera, dont quelques bataillons persistaient à défendre Chaves. Restés dans la ville, ils y furent bloqués, et obligés de se rendre à discrétion le troisième jour. Soult laissa une garnison dans la place pour maintenir ses communications avec la Galice, et continua de marcher en avant. Les jeunes troupes sous les ordres du général Freire, même après un exemple si récent des conséquences fatales de la désobéissance, demandèrent impatiemment à livrer bataille; il s'y opposa difficilement, et les conduisit à

Braga; là, des milliers de paysans armés coururent en foule sous ses étendards, et ajoutèrent aux cris de ceux qui demandaient à combattre sur-le-champ. Freire eut encore la fermeté de résister, et représenta à quelques-uns des plus éclairés les avantages de différer la bataille; mais la multitude furieuse, incapable de distinguer entre la prudence et la trahison, le soupçonna de perfidie, et se précipitant dans son appartement, le massacra avec les officiers de son état-major. Elle ne tarda pas à payer bien cher son injustice et sa barbarie. Persistant dans leur insubordination et leur folle confiance, les mutins pressèrent un officier anglais, le baron Eben, de prendre le commandement et de les conduire à l'ennemi; leur nouveau général se rendit à leurs désirs, et livra la bataille à Carvalho da Este, où, après quelques efforts de bravoure individuelle, les sabres de la cavalerie ennemie vengèrent assez sur eux l'assassinat de leur dernier commandant. Soult ensuite investit Oporto, qui avait été fortifié avec beaucoup de soin; deux cents pièces de

canon avaient été montées sur des ouvrages détachés, et étendus en avant de la ville, et une garnison de vingt mille hommes était rassemblée pour sa défense. Elle aurait pu arrêter l'ennemi pendant quelques semaines, si la même insubordination et le même défaut de confiance qui avaient perdu l'armée, n'eussent aussi existé dans la ville. Elle fut prise d'assaut le 29 de mars, après une défense mal réglée, qui dura trois jours. Les soldats français, en y entrant, massacrèrent indistinctement les habitans, et s'abandonnèrent à toute espèce de pillage et de licence (1); mais le maréchal Soult, soit par le désir de gagner les Portugais et de conserver les ressources de la ville, soit par un sentiment d'humanité, s'employa vigoureusement, au bout de vingt-quatre heures, à rétablir l'ordre et la discipline.

---

(1) Les circonstances du massacre d'Oporto méritent la mention de l'histoire : les causes n'en sont qu'indiquées ici, et l'auteur a omis les détails, parce qu'il a dû exclure tout ce qui ne pouvait entrer dans le cadre abrégé de son ouvrage. Nous observerons seulement que faire cesser un massacre au bout de 24 heures, c'est bien tard. (*Note de l'Ed.*)

Le jour qui précéda la chute d'Oporto, où les Français s'ouvrirent un chemin dans les provinces du nord, l'armée espagnole, sous les ordres de Cuesta, fut complètement défaite près Medellin, par le maréchal Victor, et poussée jusqu'à Almandralejo ; ce qui laissa la frontière du sud sans protection. Ayant jeté un pont sur le Tage, à Almaraz, Victor passa ce fleuve le 19 mars avec dix mille hommes, traversa ensuite la Guadiana à Mérida, et attaqua, le 28, les Espagnols postés à Dom Benito et à Mingabril. La journée fut d'abord bien disputée ; la cavalerie française commença l'attaque en chargeant impétueusement la ligne espagnole, qui tint ferme, et par un feu violent força les assaillans à se retirer avec une grande perte ; alors, poursuivant leurs succès par une attaque vigoureuse et concentrée sur la gauche, les Espagnols firent plier l'ennemi, qui fut poussé avec avantage l'épée dans les reins pendant 2 heures. La cavalerie espagnole se distingua particulièrement dans la vivacité de la poursuite ; mais, quand les Français, arrivés à un point favorable, firent

volte-face, elle tourna bride honteusement, et fuyant au-delà de l'infanterie, lui inspira un effroi semblable au sien. En un moment toute l'armée fut dispersée, jetant ses armes, et cherchant sa sûreté dans une fuite désordonnée. Les Français, furieux de la perte de quatre mille d'entr'eux, et honteux de s'être laissés battre par des gens, la plupart sans uniforme, montrèrent d'abord peu de pitié pour les fuyards; neuf mille d'entr'eux furent sabrés ou tués à coups de bayonnette, avant que la vengeance fût ralentie; et alors seulement on reçut la soumission de quelques milliers de soldats. A quelques lieues de distance, Ciudad-Réal avait été la veille le théâtre d'une scène tout aussi sanglante. L'armée de la Manche y fut dispersée et massacrée. Sébastiani l'attaqua le 27 mars, et se vanta d'avoir sabré 3,000 fuyards, quoiqu'il rapporte qu'il mit les Espagnols en fuite dès la première charge sans éprouver de résistance. Ces événemens jetèrent la terreur jusqu'aux portes même de Séville, et ouvrirent un chemin fa-

cile pour arriver à Lisbonne (1). Sir John Craddock, commandant en Portugal, posta sur-le-champ, comme mesure de précaution, un corps de sept mille hommes à Abrantès, et assembla le principal corps d'Anglais à Leyria, et l'armée portugaise à Thomar.

Telle était la situation des affaires de Portugal, quand sir Arthur Wellesley débarqua à Lisbonne le 22 d'avril, pour prendre le commandement suprême, commandement qui fait époque dans cette guerre, puisqu'il donna aux forces des deux nations alliées de l'unité dans leurs opérations, au moment même où les Français agissaient d'après un

---

(1) Ainsi les Espagnols, quand ils avaient la présomption de se mesurer en bataille rangée avec les troupes françaises, éprouvaient défaites sur défaites, sans que cette cruelle expérience pût les éclairer ni leur faire adopter des combinaisons plus sages et des tentatives moins hasardées. On les vit tomber de fautes en fautes, et imiter en cela les grandes puissances de l'Europe dans leur lutte si prolongée et si inhabile contre les armées envahissantes de la république et de l'empire français. ( *Note de l'Editeur.* )

système opposé. Déjà, dans leurs mouvemens divers, ils s'apercevaient du désavantage d'avoir des chefs indépendans ; les trois armées de Soult, de Victor et de Lapisse, qui, si elles eussent été réunies et dirigées par un chef suprême, seraient entrées depuis long-temps dans Lisbonne, craignaient d'être commises séparément, et perdaient des momens précieux pour l'action, ou ne faisaient que des mouvemens sans objet déterminé. Le maréchal Soult resta environ un mois à Oporto, dans l'inaction (1), attendant tous les

---

(1) Le maréchal Soult était plongé dans une inaction militaire qui faillit causer la perte de toute son armée, sans pour cela qu'il fût dans l'inaction politique. Persuadé que Bonaparte donnerait la couronne de Portugal à celui de ses lieutenans qui ferait la conquête de ce royaume, il aspirait à goûter du pouvoir souverain sous le nom de Nicolas Ier. On intriguait à Oporto pour lui faire des partisans. Nous avons eu connaissance de certaines pièces qui ne laissent plus aucun doute que des manœuvres secrètes n'aient été pratiquées pour faire reconnaître ce nouveau souverain par la nation portugaise subjuguée. On n'a, du reste, que très-peu de lumières sur cette

jours des nouvelles des autres corps d'armée, sans l'appui desquels il ne croyait pas prudent de pousser en avant; enfin, impatient d'attendre, il détacha six mille hommes sous les ordres du général Loison, espérant chasser les Portugais de derrière la Tamega, où le général Silviera, après avoir repris Chaves et bloqué son arrière-garde, s'était posté, pour lui fermer la seule communication qui lui restât avec l'Espagne. Après une résistance opiniâtre de quelques jours, Loison réussit dans son objet, le 29 d'avril, et s'établit à Amarante. Les mouvemens de Lapisse et de Victor étaient également incertains. Sir Arthur, au contraire, libre dans ses desseins, agissait avec décision, et dix jours après son débarquement, les Anglais se mirent en mouvement de Leyria, au nombre de seize

---

intrigue politique, dont on a tant parlé. Nous espérons pouvoir un jour soulever le voile entièrement, et être plus heureux que les autres investigateurs d'anecdotes secrètes sur les événemens contemporains. (*Note de l'Éditeur.*)

mille hommes, pour recouvrer Oporto, passant par Coïmbra et Aveiro; tandis que six mille Portugais, sous les ordres du maréchal Béresford, marchaient par Vizeu pour traverser le Douro à Lamego, et couper le meilleur point de retraite de l'ennemi par Amarante. Un corps restait à Abrantès pour tenir en échec les forces de Victor. Le 10 de mai, les postes avancés français furent rencontrés sur la Vouga; et le jour suivant, 4,000 hommes d'infanterie et un corps de cavalerie furent délogés de la forte position au-dessus de Grijon, et poursuivis avec succès. Le même soir, toutes les forces de l'ennemi se retirèrent de la gauche du Douro; le pont *flottant* fut détruit, et tous les bateaux près d'Oporto furent mis en sûreté sur la rive droite, de sorte que le 12, sir Arthur se trouva séparé de son antagoniste par une rivière large et rapide, n'ayant pas le moyen, avec son armée, d'effectuer le passage. Sans une décision immédiate, Soult aurait pu ou se retirer sur la Galice, sans être inquiété, ou attaquer le maréchal Béresford avec toutes

ses forces, et passer dans la Béira. Pour s'y opposer, sir Arthur forma et exécuta heureusement le plus hardi passage de rivière dont on ait fait mention. Il détacha un corps de troupes sous les ordres du général Murray, à Avintas, cinq milles en remontant la rivière, que les troupes devaient passer à gué, si l'on ne trouvait pas de bateaux. Le général Serbrouk, avec la garde, devait là passer à Villa-Nova, au-dessous de la ville, tandis que du couvent de Lerra, presqu'en face, il dirigerait le passage en personne. La rivière était en cet endroit à-peu-près large de trois cents *verges*, extrêmement rapide, et bordée de hauteurs considérables sur la rive droite. Avec l'aide des habitans, on amena deux bateaux qui étaient du côté de l'ennemi. Protégées par le feu de quelques pièces d'artillerie légère, trois compagnies y furent placées, et traversèrent. Soult, soit qu'il méprisât ces efforts, soit qu'il les regardât comme une feinte pour détourner son attention de l'objet principal, ne s'opposa point au débarquement; il donna ainsi le temps au major-général Paget de

gagner l'autre rive, et de placer ses troupes d'une manière formidable dans un bâtiment ruiné, avant qu'il les attaquât. Il se mit donc à la tête d'une force imposante, à laquelle on résista vigoureusement; ce qui donna le temps de passer à plusieurs autres bataillons. Le général Paget ayant été blessé de bonne heure, le commandement fut remis au général Hill, qui était chaudement engagé à disputer le poste, quand les troupes du général Murray parurent, marchant sur le flanc gauche de l'ennemi. La garde fut aussitôt poussée au travers, et les Français se retirèrent précipitamment dans la ville. Soult découvrit alors qu'on l'avait *trompé par des manœuvres*, et ordonna la retraite immédiate de son armée (1). Mais les Anglais étaient déjà

---

(1) Il y a lieu de s'étonner qu'un général aussi vigilant et aussi rompu au métier des armes que M. le maréchal Soult se soit ainsi laissé surprendre, d'autant plus que si la nature de son talent ne l'appelle pas aux succès d'une guerre d'invasion, il paraît plus propre à la guerre défensive et aux combinaisons qui tendent à

dans la ville, et chargeant dans les rues, la confusion et la précipitation avec lesquelles les Français fuyaient étaient beaucoup plus grandes qu'on ne peut se l'imaginer, et leur terreur semblait s'augmenter à mesure qu'ils gagnaient la campagne. Un seul escadron du quatorzième de dragons, commandé par le major Hervey, chargea et coupa leur passage à travers trois bataillons d'infanterie marchant dans un chemin creux, et s'en retourna triomphant avec la même hardiesse, emmenant des prisonniers. Jamais la déroute d'une armée ne fut plus complète. Quand la nuit

---

préserver toute une frontière. Mais ne perdons pas de vue que M. le maréchal était, *politiquement parlant*, de l'école de Bonaparte, c'est-à-dire, toujours disposé, comme son maître, à mépriser ses ennemis. Lui, qui avait poursuivi les Anglais l'épée dans les reins jusqu'à la Corogne, ne put croire à Oporto que ces mêmes Anglais, deux ou trois mois plus tard, seraient assez *osés* pour venir l'attaquer avec tant de précision et de furie, qu'il se verrait obligé d'abandonner sa conquête en toute hâte : de-là une sécurité qui faillit lui être funeste. ( *Note de l'Editeur.* )

mit un terme à la poursuite, et donna à l'ennemi quelques heures de répit, Soult, après avoir fait quelques milles vers Amarante, et effectué sa jonction avec Loison, apprit de ce général la destruction du pont de cette place par le maréchal Béresford; il quitta aussitôt la grande route pour les sentiers des montagnes par Guimaraenz, où il fit le sacrifice de toute son artillerie et de tous ses bagages. Ainsi débarrassé, l'extrême difficulté et le mauvais état des routes favorisant d'ailleurs sa fuite, il gagna le passage de Ruivaes, près Salamande, avant que les troupes détachées par le maréchal Béresford arrivassent pour s'en emparer. D'après la nature du passage, (pont très-étroit sans aucun parapet, au-dessus d'un précipice profond), il aurait été obligé de se rendre à discrétion. Ainsi, à force de marcher, le corps des fuyards, dans l'état le plus déplorable, réussit à repasser la frontière le dix-huit mai. A Montaleyne, on cesssa la poursuite (1).

---

(1) Si le maréchal Béresford eût fait assez rapidement

Un objet plus important dans le midi demandait le retour de l'armée. Le maréchal Victor ayant été joint par la division Lapisse, venant de Salamanque, avait forcé le passage du Tage à Alcantara, après une résistance qui fait le plus grand honneur aux

---

le circuit au moyen duquel il devait, avec son corps d'armée, couper toute retraite au maréchal Soult, nul doute que ce maréchal bientôt entouré n'eût été forcé de mettre bas les armes ; à la vérité son habileté fut extrême à profiter de la lourde faute de Béresford, sur laquelle je n'ai trouvé nulle part d'explication satisfaisante. On a dit vaguement qu'il avait été trompé par ses guides ; d'autres, qu'il n'avait pas reçu assez tôt les informations qui devaient le décider à prendre une route plus courte et plus directe. Quoiqu'il en soit, la retraite du maréchal Soult est honorable ; car il vaut mieux perdre son artillerie et ses bagages que toute son armée et sa propre réputation ; mais après tout, ce n'est qu'une retraite précipitée : et quand même on voudrait la comparer à la célèbre retraite des dix mille, on ne pourrait la mettre au rang des plus beaux faits d'armes de la guerre d'Espagne, comme on l'a essayé, sans tomber dans l'adulation, ou dans la prévention de l'esprit de parti.

(*Note de l'Editeur.*)

Portugais, sous les ordres du colonel Mayne; il menaçait alors sérieusement Lisbonne. Les troupes anglaises atteignirent les bords du Tage dans les premiers jours de juin, quand Victor se retira; et sir Arthur ayant ainsi délivré une seconde fois le Portugal, s'appliqua à tourner ses armes à la défense de l'Espagne.

Avant que d'entrer plus avant dans le récit des actions des Anglais, je dois consacrer quelques pages à raconter les efforts héroïques, mais sans liaison, qui signalent la résistance des Espagnols, parmi lesquels on distingue surtout le siége de Sarragosse. Immédiatement après avoir repoussé les Français l'été précédent, Palafox dirigea l'exécution de différens ouvrages défensifs, qui, jetés à la hâte, et exécutés avec plus de zèle que de jugement, ajoutaient à la force de la place plus en apparence qu'en réalité. Cependant, par ses efforts, Palafox ajouta beaucoup à la haute réputation qu'il s'était acquise antérieurement, cette seconde défense étant beaucoup plus difficile que la première. Trente-six mille

hommes étaient employés à l'attaque, et une telle quantité d'artillerie et de munitions était amenée devant la ville, que cette fois le succès était certain. Dès le jour qui suivit la malheureuse affaire de Tudela, de constantes escarmouches et de petites affaires de poste eurent lieu, tandis que les Français amenaient successivement des renforts; ensuite le siége commença, le vingt décembre, par l'assaut et la prise des avant-postes du Torrero et de Casa-Blanca, et par une tentative pour se loger dans les faubourgs sur la gauche de l'Ebre, d'où, après plusieurs jours de combat et un effroyable massacre des Espagnols, les Français furent enfin repoussés. Le 10 janvier, commença un violent bombardement, et souvent trois mille bombes étaient jetées en vingt-quatre heures dans la ville. Le 26, cinquante-cinq pièces de grosse artillerie battirent les ouvrages nouvellement élevés dans l'enceinte, et formèrent promptement une brèche praticable. Les Français y montèrent vigoureusement le lendemain matin, et après une résistance terrible, se

rendirent maîtres du sommet, où cependant ils ne purent se maintenir. Les citoyens, comme de derrière un retranchement intérieur, entretenaient un feu continuel, et à chaque instant faisaient des sorties et combattaient corps à corps avec les troupes et les travailleurs, qui s'efforçaient de former un logement. Dans ces sanglantes affaires, on voyait les femmes et les prêtres au premier rang, combattant avec le plus grand courage. Les assiégeans ne pouvaient espérer de combattre ouvertement des gens si déterminés. Ils se restreignirent donc à l'attaque de la sape, moyen lent, mais certain, et par ses perfides progrès pénétrèrent le 6 dans la principale rue, nommée le Corso, où les bâtimens sont de la plus grande solidité ; alors le combat prit le plus haut degré d'opiniâtreté. Chaque maison devenait une citadelle, et il fallait en faire l'attaque séparément; la mine était l'art qu'on employait, et le courage des ignorans Arragonais succombait sous l'habileté de leurs antagonistes. Ils ne laissèrent pas de faire les plus grands efforts. Quand ils

étaient forcés dans un appartement, ils renouvelaient le combat dans le plus proche ; et souvent, quand ils étaient chassés pied à pied d'un bâtiment, Palafox par une attaque hardie et désespérée le recouvrait, et l'ennemi avait une seconde fois la même résistance à vaincre. Mais qu'est-ce que le courage seul contre le courage et la science réunis! Tous les jours, à toute heure, les Français faisaient quelques progrès; et quand on eut surtout besoin de nouveaux efforts, une maladie pestilentielle, causée par le grand nombre de cadavres sans sépulture, éclata parmi les défenseurs, et leur fut plus funeste que l'épée. Enfin, l'intrépide Palafox lui-même tomba malade, et les affaires devinrent désespérées. La constance de ces fiers Espagnols ne fut point encore abattue; et un prêtre, nommé Ric, par son exemple personnel et par l'enthousiasme qu'il inspira, dirigea la défense de quelques rues qui restaient, avec une bravoure qui ne se démentait point; enfin, le 20 février, après que 30,000 citoyens se furent ensevelis sous les ruines de leurs maisons, il força le maré-

chal Lannes, par la fermeté de sa conduite, à promettre un bon traitement à ceux qui survivaient encore.

La garnison, au nombre de 15,000 hommes, sortit de la ville et mit bas les armes, après une résistance de cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-trois furent une guerre de maisons. En entrant dans la ville, un spectacle affreux et déplorable s'offrit à la vue; des quartiers entiers en avaient été démolis par des explosions répétées, et ne présentaient qu'une masse de ruines couvertes de membres mutilés et de cadavres; le peu de maisons que le feu et la mine avaient épargnées, étaient criblées de balles et d'éclats de bombe; leur intérieur était coupé en travers par des communications; des trous avaient été pratiqués dans les murailles; les fenêtres et les portes avaient été barricadées, et les rues bloquées par des *traverses* sans nombre. La mal-propreté, la corruption et la misère que devait engendrer une foule de plus de cent mille ames dans une ville qui n'en contient ordinairement que quarante mille, et les

fatigues inséparables d'un long siége, avaient engendré une épidémie, plus impitoyable que le fer. Au milieu des ruines et des cadavres dont les rues étaient remplies, on voyait çà et là un petit nombre d'habitans, pâles, maigres et abattus, qui semblaient sur le point de suivre leurs camarades qu'ils n'avaient pu enlever. D'après l'énumération faite au commencement et à la fin de ce siége extraordinaire et terrible, on a assuré que dans cinquante-deux jours, cinquante-quatre mille individus périrent, les deux tiers militaires, et la moitié habitans ou réfugiés. La perte des habitans n'excéda pas trois mille hommes (1).

---

(1) Ce précis très-exact du siége de Sarragosse, que nous donne l'auteur anglais, ne nous paraît point à sa place dans l'ordre de la narration; il aurait dû terminer le récit de la première campagne : il ne satisfait pas, d'ailleurs, assez l'esprit ni la curiosité du lecteur, qui sent le besoin d'une relation plus circonstanciée et plus historique d'un siége comparable à tout ce que l'antiquité offre de plus remarquable en ce genre. Nous en avons plusieurs relations particulières, mais qui toutes ont besoin d'être fondues ensemble, pour former un tableau

Pendant le siége, les efforts des Arragonais pour l'interrompre avaient été continuels; ils perdaient leurs forces et épuisaient leurs ressources dans des tentatives répétées pour pénétrer à travers les quartiers de l'armée formidable qui investissait la ville. En général, au moment de leurs opérations, des détachemens manœuvraient sur leurs flancs, et souvent les enveloppaient; et comme, dans de telles occasions, on leur faisait peu de quartier, leur perte était excessive. A la reddition de la place, ils furent si découragés, que l'Arragon avait toute l'apparence d'être parfaitement tranquille. Quatorze mille hommes seulement furent laissés dans cette province, sous les ordres du général Suchet; et le reste de l'armée assiégeante, sous les ordres de Mortier, se mit en marche pour

---

complet. En attendant qu'une plume exercée prenne soin de tracer ce grand tableau, nous ajouterons, sur l'épisode le plus dramatique et le plus déchirant de toute la guerre d'Espagne, quelques documens nouveaux aux pièces justificatives. (*Note de l'Editeur.*)

la Castille, afin de soutenir les opérations contre le Portugal.

Joseph Bonaparte retourna à Madrid à la fin de janvier, en conséquence du succès des armées françaises; et sous la protection de leurs baïonnettes, il fut bientôt après sacré roi d'Espagne.

Un petit nombre d'Espagnols de marque, les parens ou les alliés du dernier ministre Godoi, prêtèrent à cette usurpation la sanction de leurs noms, et furent nommés aux premiers emplois de l'État. Mais la détermination de résister à l'établissement de la nouvelle dynastie n'en fût, s'il est possible, que plus fortement enracinée dans le cœur de tous les Espagnols en général, malgré leurs infortunes.

L'Angleterre continua avec une munificence illimitée à fournir à leurs besoins, et servit probablement mieux l'Espagne qu'elle ne l'aurait fait, si elle eût été une partie de son territoire intégral. Dans l'espace de douze mois depuis le commencement de la guerre, elle avait fait passer aux armées espagnoles

(outre deux millions de livres sterling) cent cinquante pièces d'artillerie de campagne, avec leurs munitions; deux cent mille fusils; soixante-un mille sabres; soixante-dix-neuf mille piques; vingt-trois millions et demi de cartouches; six millions de balles de plomb; quinze mille barils de poudre à canon; soixante-douze mille habillemens complets; trois cent cinquante-six mille équipemens de guerre; trois cent dix mille paires de souliers; trente-sept mille paires de bottes; quarante mille tentes; deux cent cinquante mille aunes de drap; cent dix-huit mille aunes de toile; cinquante-quatre mille havresacs, avec une variété d'autres fournitures beaucoup trop nombreuses pour en faire l'énumération.

Le gouvernement espagnol agit aussi avec la plus grande noblesse, et déploya autant de sagesse que de fermeté au milieu des malheurs de la nation. Loin de désespérer de son pays par la perte de la bataille de Medellin, il imita le sénat de Rome, que les victoires d'Annibal avaient placé dans la même position, et ne citant que la bonne conduite

des troupes au commencement de la journée, il vota les remercîmens de la nation à la brave armée d'Estramadure, et la désigna aux autres corps comme un exemple digne d'être imité. Cuesta fut promu par un décret au rang de capitaine général(1). On accorda de l'avancement à tous les officiers dont la conduite avait mérité son approbation, et une marque

---

(1) On verra bientôt l'auteur en contradiction avec lui-même dans le jugement qu'il porte de la conduite des hommes qui ont gouverné l'Espagne pendant sa guerre de l'indépendance ; on le verra signaler souvent leur imprévoyance, leur impéritie et leur faiblesse, tandis qu'ici il les compare à ces imperturbables sénateurs de Rome, qui, après la défaite de Cannes, allèrent féliciter Varron de ne pas avoir désespéré de la république. Oui ; mais le sénat de Rome ne remit pas les débris de l'armée à la disposition de Varron, qui lui-même, au lieu d'aspirer à reprendre le commandement, se condamna à d'éternels regrets. Au contraire, les gouvernans espagnols s'obstinent à confier la destinée militaire des Espagnes aux Cuesta, et aux Blake, qui, tombant de fautes en fautes et de défaites en défaites, auraient tout perdu, si la Providence n'avait pris soin elle-même de sauver l'Espagne en dépit de la perte de cinquante batailles. (*Note de l'Editeur.*)

de distinction avec une gratification d'un mois de paie à tous les bataillons qui avaient combattu ; enfin une pension fut assignée aux veuves et aux orphelins de tous ceux qui avaient succombé. Ces sages mesures furent suivies des plus heureux effets. Les débris des armées vaincues furent rassemblés promptement en Estramadure, et formèrent une nouvelle armée de quarante-cinq mille hommes d'infanterie et de huit mille hommes de cavalerie. Le commandement de ces forces fut remis au général Cuesta, qui, avee une sévérité juste et nécessaire, punit de mort plusieurs fuyards de Medellin; ce qui produisit un degré de discipline et de subordination, qui promettait de rendre les Espagnols formidables sur le champ de bataille.

Pour contribuer à un changement si désirable, une nombreuse et puissante force auxiliaire s'était levée spontanément de toutes les parties de la péninsule. Quand les Français, après leurs premiers succès, furent obligés de se séparer et de se répandre dans le pays par petits corps, afin de subsister, et de tenir les

habitans en bride, différens actes d'oppression et d'injustice en furent les conséquences : on y résista individuellement et partiellement, et une lutte mortelle s'ensuivit des deux côtés. Ceux des Espagnols qui s'étaient le plus distingués dans cette opposition, ou qui avaient tué quelque Français, étaient obligés de fuir vers les montagnes, pour échapper aux dragons ennemis qui étaient sur-le-champ détachés du poste le plus prochain pour les châtier. Plusieurs de ces fugitifs étaient proscrits; mais forcés souvent par la faim ou par la nécessité de descendre des montagnes pour rentrer chez eux, ou dans l'habitation de leurs amis, ils rencontraient des partis français qui, s'ils étaient plus faibles, étaient toujours sacrifiés à leur juste vengeance. S'ils étaient plus forts, les Espagnols fuyaient, et ceux qui étaient atteints par l'ennemi étaient impitoyablement mis à mort. Ainsi se formèrent par degrés des bandes d'hommes déterminés, donnant l'exemple d'une résistance provoquée par une suite continuelle d'exécutions et d'oppression de

la part des envahisseurs ; et qui tendait à former un système général d'opposition de la même nature. Des centaines de jeunes gens, les plus courageux de chaque canton, se rassemblaient par bandes, servant sans paie, sous des chefs qu'ils choisissaient parmi eux. Ils avaient une connaissance parfaite du pays, ne se distinguaient point par l'uniforme, s'assemblaient ou se dispersaient à volonté, s'opposant partout aux petits corps français, enlevant leurs convois et interceptant leurs communications ; mais disparaissant à la vue d'une force supérieure, envoyée pour les anéantir. Tous ceux qui prirent une part active à cette petite guerre reçurent le nom de *Guerillas*, faiseurs de petite guerre, le mot *Guerilla* étant le diminutif de *guerra*, guerre (1).

---

(1) L'auteur anticipe ici sur l'ordre des événemens : il parait certain que les *Guerillas* ne furent systématiquement établis en Espagne que vers la troisième année de la guerre. L'origine et la formation successive de ces différens corps de *Chouans* espagnols ne formeront pas le chapitre le moins curieux et le moins intéres-

Cependant la Galice était le theâtre sur lequel la persévérance et la constance merveilleuse du caractère espagnol se déployaient avec le plus d'éclat. La bande désorganisée, presque sans vêtemens, sauvée par le marquis de la Romana, à l'époque de la retraite des Anglais, attendait le moment favorable, non-seulement pour se venger des envahisseurs; mais encore, étant bien secondée par le courage et le zèle des habitans, pour les chasser honteusement de la province. Dès que le corps de Soult fut entré en Portugal, et que celui de Ney fut resté seul, les Espagnols commencèrent à agir. Un corps, sous les ordres de Murillo, joint par des troupes portugaises qui traversaient le Minho, investit Vigo à la fin de mars; et aidé par une frégate anglaise, força promptement à se rendre la garnison composée de treize cents hommes. Le lendemain, il anéantit presque entièrement, sous ces murailles, un bataillon français qui, dans l'ignorance de

---

sant de l'histoire complète de cette guerre mémorable. ( *Note de l'éditeur.* )

l'événement de la veille, s'approchait en toute sécurité. La Romana lui-même quitta Sanabria au moment où Soult se trouva trop avancé dans le Portugal pour revenir inopinément sur ses pas. A l'aide d'une seule pièce de campagne, il obligea de se rendre prisonniers, le 17 avril, deux bataillons qui essayèrent de résister dans le palais du duc d'Alva, à Villa-Franca. Il passa ensuite dans les Asturies, province qui, victime de l'impéritie de sa Junte locale, restait dans un état d'inaction; et, le 22 avril, en vertu de son autorité militaire, il cassa cette Junte, comme indigne de commander, et en nomma une autre, composée de membres plus zélés et plus actifs.

En apprenant ce mouvement de la Romana, le maréchal Ney et les généraux français qui occupaient la ville de Léon, regardèrent l'occasion comme favorable pour l'envelopper, et pour écraser toute son armée. Dans cette espérance, ils se concertèrent pour s'avancer en même temps, sur tous les points de la principauté; et le même jour, dix-

huit mai, trois détachemens entrèrent dans Oviédo, par différentes routes. Le marquis, à leur approche, se retira à Gijon, et s'embarqua : les Français eurent ainsi la mortification d'apprendre qu'il avait sauvé ses troupes de leur poursuite. Jugeant que dans les Asturies, bornées de tous côtés par la mer ou par les corps de l'ennemi, son armée serait inutile à la cause générale, et que si elle était attaquée par des forces supérieures, elle se trouverait sans retraite, la Romana, instruit des mouvemens de Ney, revint sur ses pas, par les sentiers des montagnes, en Galice, avec ordre de bloquer Lugo. Les Français s'attendaient si peu à cette mesure, et la place était si mal pourvue, qu'elle était à la veille de capituler, faute de provisions, quand, le 22 mai, les troupes sous les ordres du maréchal Soult parurent de la manière la plus inopinée, et obligèrent les Espagnols à lever le blocus.

Cette armée, au commencement de sa retraite du Portugal, s'abandonna à un esprit diabolique de vengeance, brûlant les villages,

et attachant plusieurs paysans au gibet. Informés de ces excès, tous les habitans devançaient sa marche, et fuyaient à son approche. Cette désertion générale augmenta considérablement les difficultés et les privations qu'elle devait rencontrer; et à son arrivée devant Lugo, elle était si désorganisée, si dénuée d'armes, de vêtemens et de munitions; réduite, en un mot, à une si grande détresse, que la garnison française la prit d'abord pour un rassemblement d'Espagnols. Enfin quelques-uns des officiers s'étant fait connaître individuellement, la ville fut entièrement délivrée. Soult y mit ses troupes en quartier d'hiver pour y prendre du repos, et lorsque Ney revint des Asturies, les deux maréchaux concertèrent un mouvement général de leurs armées, pour balayer toutes les forces qu'ils trouveraient en Galice, et pour réprimer toute opposition dans cette province.

Le 2 juin, Soult se mit à la poursuite des forces de la Romana par Menforte, Ponteferrada et Viana, voyant constament son arrière-garde partir comme il entrait dans chaque

place, et s'attendant toujours à le devancer le lendemain; mais l'activité supérieure de son antagoniste, et sa plus grande connaissance du pays, le mettaient toujours en défaut. Les habitans contribuèrent principalement à l'évasion de la Romana, agissant de la manière la plus hostile contre les Français, et rendant toute sorte de secours aux fugitifs: enfin Soult, après avoir été pendant trois semaines déjoué dans toutes ses tentatives, abandonna l'entreprise, et retourna le 24 juin à Sanabria, d'où il s'avança jusqu'à Zamora pour faire reposer ses troupes, et pour se trouver en position d'agir de concert avec les autres armées.

Le maréchal Ney fut encore plus malheureux que Soult: il marcha avec la partie principale de ses forces dans la direction opposée sur Vigo. Mais en essayant de passer le Soto-Mayor, au pont de Pago, il fut repoussé par les Espagnols qui étaient sous le commandement de Murillo, et obligé de revenir sur ses pas avec une perte considérable. Les chefs espagnols et les paysans redoublèrent alors,

d'efforts ; et Ney, trouvant ses troupes totalement découragées par la nature même de cette guerre, évacua la Corogne et le Ferrol le 22 juin, et se retira de la province (1).

L'éclat de ces succès fut obscurci par un cruel échec du côté de Valence, où s'était assemblée une belle armée. Le commandement en fut confié au général Blake, qui s'avança avec confiance pour recouvrer Sarragosse.

---

(1) Ainsi les deux plus habiles maréchaux de Bonaparte, chargés par lui de subjuguer la Péninsule, furent, pour ainsi dire, expulsés de la Galice par des *Guerillas* et quelques débris de troupes régulières. Les Français qui ont toujours été tenus dans l'ignorance de ces événemens, que Bonaparte avait soin de ne pas laisser transpirer, ne voudront pas croire aujourd'hui que Soult et surtout Ney aient éprouvé des revers : ils le contesteront et transformeront ces revers en victoires. Cependant ils auraient cru à la vérité des faits quand ils étaient maîtres de l'Europe et fatigués autant de leurs triomphes que de la folle présomption de leur Empereur ; mais aujourd'hui que la fortune a changé, ils nieront l'évidence : les vieilles nations, comme les femmes surannées, ne laissent pas que d'avoir aussi leur coquetterie.

( *Note de l'Editeur.* )

Repoussé dans son attaque le 15 juin, et harassé dans sa retraite par le général Suchet, il fit halte, après deux jours de marche, sur les hauteurs de Santa-Maria, et risqua l'issue d'une action générale. Les jeunes Valenciens, peu expérimentés et sans confiance en eux-mêmes, plièrent dès l'approche de la cavalerie française, et se dispersèrent à la première charge; mais, avec un patriotisme qu'aucun revers ne pouvait abattre, ils rentrèrent individuellement dans leurs foyers, et s'enrôlèrent de nouveau (1).

Les Catalans, après la défaite de leur armée à la fin de l'année précédente, n'ayant rien à opposer aux Français que leur courage individuel, déployaient partout tant d'audace et de résolution, que le général Saint-Cyr borna ses opérations au siége de Girone. Ses

---

(1) Tel fut le début de ces belles campagnes du maréchal Suchet dans les provinces orientales de l'Espagne. Elles sont presque les seules qui lèguent aux Français, pour leur guerre dans la Péninsule, des titres à une gloire incontestable. (*Note de l'Editeur.*)

braves défenseurs, quoique privés de tout espoir de secours, par la défaite de l'armée de Valence que nous venons de raconter, continuèrent de résister avec une opiniâtreté proportionnée aux efforts redoublés des Français, qui, instruits par le peu de succès qu'ils avaient déjà eu contre cette place, poussaient l'attaque avec plus de vigueur.

Ainsi, la nature de cette guerre semblait avoir changé en faveur des Espagnols, et le moment de mesurer leurs forces avec celles des Français n'avait jamais été plus opportun, Bonaparte dans sa lutte avec l'Autriche venant d'éprouver un cruel échec à Essling sur le Danube, qui l'empêchait d'envoyer aucun secours à ses armées d'Espagne (1).

---

(1) Si à Essling, si à Walcheren Napoléon avait eu à combattre des ennemis plus habiles et plus entreprenans, c'en était fait de sa haute fortune dès cette époque, et peut-être même n'eût-il pas entraîné, comme en 1814, toute la nation dans sa chûte. Supposons, d'un côté, que l'archiduc Charles, au lieu de rester dans une immobilité inconcevable après sa victoire d'Essling, eût eu assez

Le total des forces françaises, à cette époque, du côté des Pyrénées, était de cent cinquante-cinq mille hommes, dont quarante mille étaient en Arragon et en Catalogne, et dix mille en différens postes ou garnisons, pour maintenir les communications à travers le pays; ce qui ne laissait qu'environ cent cinq mille hommes entièrement en campagne. De ceux-ci, cinquante mille hommes furent divisés en trois corps, couvrant Madrid du côté du midi; et le reste, sous les ordres des ma-

---

d'énergie pour pousser Bonaparte l'épée dans les reins, et, de l'autre, que lord Chatam, au lieu de prendre des bouillons de tortue en Zélande pour rétablir sa santé languissante, eût pris Anvers d'un coup de main, comme il le pouvait, qu'aurait-on vu alors? Une armée de quarante mille Anglais au sein de la Belgique; la Prusse et les Pays-Bas se soulever de concert; le Tyrol triompher dans son insurrection; l'Allemagne s'affranchir elle-même; l'Espagne accomplir sa délivrance cinq années plutôt, et Bonaparte dû tomber seul; car l'aveuglement de la nation n'était pas encore incurable. Mais la guerre n'était point alors dirigée par des hommes capables de renverser Bonaparte. (*Note de l'Editeur.*)

réchaux Soult et Ney et autres généraux, était dans la vieille Castille, et dans le royaume de Léon.

Sir Arthur Wellesley et le général Cuesta, après avoir formé plusieurs plans, s'arrêtèrent à celui qui devait opérer le recouvrement de Madrid. Voici quelles furent leurs dispositions: l'armée de Cuesta, composée de trente mille hommes d'infanterie et de sept mille de cavalerie, réunie aux Anglais, forts de dix-neuf mille hommes, devait s'avancer par la droite du Tage, renversant tout ce qui essayerait de s'opposer à sa marche; tandis que le général Vanegas, avec quatorze mille Espagnols, menacerait Aranjuez, et s'efforcerait de se rendre maître de Tolède. Des détachemens de troupes espagnoles devaient être postés à Perales et à Banos, pour couper la communication par ces passages entre les troupes françaises du nord et celles qu'on devait attaquer; enfin l'armée portugaise sous les ordres du général Béresford devait concourir à garder ces points importans. De plus, la légion lusitanienne, sous les ordres de sir Robert Wilson, portée

à cinq mille hommes par quelques bataillons de troupes légères espagnoles, fut destinée à agir indépendamment sur les flancs ou sur les derrières de l'ennemi, en cas qu'il s'assemblât en masse et fît de la résistance au sud de Madrid.

En conséquence de ce plan, les Anglais se mirent en mouvement par Salvatiera, Placencia et Oropesa, et effectuèrent, le 20 juillet, leur jonction avec l'armée de Cuesta, qui avait traversé la rivière à Almaras et à Arsobispo. Le 22, les armées réunies s'avancèrent, chassant devant elles les troupes françaises au nombre de vingt-cinq à trente mille hommes sous les ordres du maréchal Victor, qui prit position sur l'Alberche, et donna l'occasion de réaliser toutes les espérances qui avaient dicté le plan de campagne. Sir Arthur était prêt à commencer l'attaque le 23 au matin, lorsque le général Cuesta, sous les prétextes les plus frivoles, refusa d'agir jusqu'au jour suivant (1) : l'attaque fut en conséquence dif-

(1) On verra tout-à-l'heure, après le récit des évé-

férée, et Victor, apprenant que sir Robert Wilson était à Escalona sur ses derrières, se retira pendant la nuit, et effectua sa jonction avec dix mille hommes sous les ordres de Sébastiani, à Torrijas.

Le manque de provisions commença à se faire vivement sentir dans l'armée anglaise, et une halte d'un jour ou de deux devint absolument nécessaire pour la mettre dans le cas de subsister. Cependant le général Cuesta, pensant que ses propres forces étaient suffisantes pour poursuivre le corps qu'il avait refusé d'attaquer, mit ses troupes en mouvement; mais à Torrijas il trouva Victor qui s'avançait de nouveau, et il n'évita la destruction de son armée que par une retraite derrière l'Alberche, où les Anglais lui prêtèrent

---

nemens qui précédèrent et qui suivirent la bataille de Talaveyra, quelles furent les tristes conséquences, pour toute la campagne, de ce défaut de concert de la part du général Cuesta, très-digne assurément d'être placé sur la même ligne militaire que l'immobile archiduc et que le valétudinaire Chatam. Encore une fois il fallait d'autres hommes pour délivrer l'Europe. (*Note de l'Éditeur.*)

du secours. Le 27, les Français continuèrent de s'avancer, et l'armée de Cuesta, renforcée par un corps d'infanterie anglaise, et par de la cavalerie, se retira en bon ordre sur un champ de bataille que sir Arthur avait choisi lui-même pour les deux armées.

La position avait environ deux milles de longueur; elle s'étendait perpendiculairement depuis le Tage, sur lequel s'appuyait la droite, jusque dans la ville même de Talaveyra, en partie retranchée, et ayant en face un pays coupé et de très-difficile abord. Le centre était plus découvert; mais la gauche se terminait heureusement par une hauteur imposante, qui commandait à une vallée considérable; elle séparait la gauche de la position d'un rang de montagnes escarpées. La droite, regardée presque comme inattaquable, fut confiée aux Espagnols, et la gauche, d'un accès plus facile, fut occupée par les Anglais. Sir Arthur disposa ses troupes en deux lignes, portant l'extrémité gauche de la seconde ligne, commandée par le général Hill, sur la hauteur dont nous avons déjà parlé, et qui avait une

influence décidée sur toute la position. Pour assurer le point de jonction entre les deux armées, on le masqua par huit ou dix pièces de canon placées sur un mamelon élevé, et une division d'infanterie anglaise, avec un corps considérable de cavalerie des deux nations, furent postés pour le soutenir. De bonne heure, dans l'après midi du 27, l'ennemi traversa l'Alberche, repoussant avec perte les troupes commandées par le général M'Kenzié, et dans le courant de la soirée, quarante-sept mille hommes se réunirent en face de la position des alliés. Joseph Bonaparte commandait en personne, ayant sous ses ordres les maréchaux Jourdan, Victor, Mortier, et le général Sébastiani. Une reconnaissance se fit au milieu d'une forte canonade, et une attaque partielle fut dirigée sur la droite, pour s'assurer comment elle était occupée. On peut présumer que la hauteur de la gauche des Anglais fut regardée comme le point le plus important de la position. Deux fois, pendant la nuit, des corps d'infanterie avaient été poussés le long de la vallée pour s'en

emparer. A la première attaque, quoiqu'elle ne fût faite qu'avec trois régimens, comme elle était inopinée, et que les troupes s'avançaient avec autant de hardiesse que de rapidité, les Français réussirent à atteindre le sommet de la montagne, et ils s'y formaient déjà, quand une charge générale à la baïonnette les en précipita. La seconde attaque, répétée au bout de quelques heures, se fit avec des forces plus considérables; mais les troupes y étant préparées, les assaillans furent repoussés plus aisément encore.

Le 28, à six heures du matin, une forte canonade commença sur toute la ligne anglaise, et deux divisions d'infanterie ennemie s'avancèrent intrépidement le long de la vallée pour déloger les troupes du général Hill; mais à peine eurent-elles gravi la hauteur, qu'elles furent chargées à la baïonnette, et renversées avec un grand carnage. Pour empêcher que de semblables tentatives ne se renouvelassent, des corps considérables de cavalerie espagnole et anglaise furent placés dans la vallée, et une division de trois mille

hommes de troupes espagnoles reçut l'ordre de s'emparer des collines en delà de cette position. Le temps s'écoula pendant ces dispositions défensives, jusqu'à onze heures du matin, heure à laquelle les Français apprêtèrent et prirent régulièrement leur repas, tandis que les Anglais et les Espagnols, moins abondamment pourvus, s'efforcèrent de se reposer sur la terre des fatigues de la journée.

A deux heures après midi, le combat recommença, et au milieu d'une forte canonade l'infanterie ennemie, formée en masses solides, se prépara à faire une attaque générale sur la ligne anglaise, tandis qu'une nombreuse cavalerie manœuvrait sur les derrières, pour compléter la victoire par une charge accablante sur quelque point accessible. Dans une heure environ tout fut en mouvement. Le général français, convaincu de l'insuffisance de ses précédentes attaques sur les hauteurs de la gauche, dirigea maintenant contre elle plusieurs épaisses colonnes d'infanterie avec de la cavalerie, qui marchèrent le long de la vallée, flanquées par de nombreuses

son secours, et par la cavalerie commandée par le général Cotton; ce qui la mit dans le cas de reprendre sa place dans la ligne. Ainsi battu sur tous les points, ayant environ dix mille hommes de tués ou de blessés, l'ennemi repassa l'Alberche, laissant vingt pièces de canon au pouvoir des vainqueurs. Le jour suivant, on ne vit que deux divisions sur la gauche de la rivière; et dans la nuit du 31, elles se retirèrent également. Dans ce sanglant combat, les Anglais perdirent plus de cinq mille hommes, dont sept à huit cents furent tués. Les Espagnols perdirent douze cents hommes. Deux officiers généraux, M'Kenzie et Langworth, y périrent; trois autres furent blessés.

Le jour qui suivit l'action, le général Craufurd joignit avec un corps d'artillerie à cheval, et trois mille hommes d'infanterie; ayant fait dans son zèle pour contribuer à la déroute de l'ennemi, une marche extraordinaire de quarante-huit milles en vingt-quatre heures; mais le manque de vivres était si extrême, que les armées alliées furent incapables de poursuivre

leur victoire éclatante, et restèrent immobiles à Talaveyra (1).

Joseph Bonaparte, immédiatement après

---

(1) On ne s'occupe guère à faire bombance quand il faut poursuivre une armée vaincue, et constater ainsi la victoire pour mieux l'établir moralement dans l'opinion de toute l'Europe qui certes alors en avait besoin.

Réduisons les choses à leur juste valeur: l'armée française fut certainement repoussée ayant échoué dans toutes ses attaques; mais elle ne fut ni défaite, ni mise en déroute, ni dispersée; or la victoire de Talaveyra ne fut pas éclatante comme le dit l'auteur. Lord Wellington, général attentif et avisé, ne se serait point alors aventuré hors de la position qu'il devait s'estimer très heureux d'avoir su conserver avec des alliés si peu exercés et un co-général en chef si peu bienveillant. On l'avait bien vu attaquer avec une sorte de hardiesse une avant-garde de quatre mille Français à Rolixa, ce qui avait commencé sa réputation militaire; mais à Vimiero il s'était contenté de prendre position et de repousser Junot. A Talaveyra, il prend également une forte position, s'y crampone, et repousse les assaillans; voilà tout: c'était bien assez contre les troupes les plus valeureuses du monde, qui n'éprouvaient de revers que par l'aveuglement ou l'orgueilleuse présomption de leurs chefs. (*Note de l'Editeur.*)

la bataille, envoya l'ordre pressant au maréchal Soult, (qui voyant les progrès des armées combinées, avait rassemblé trente-cinq mille hommes dans Léon), de faire un mouvement pour le secourir, sur le flanc des alliés, par le passage de Banos (1). Soult avait anticipé ces ordres, et était déjà en marche. Les troupes qu'on avait postées pour défendre le passage ne purent pour un moment s'opposer à ses forces, et son entrée dans Placencia fut annoncée à Talaveyra, le 2 août. Il fut à l'instant convenu entre les deux généraux alliés que l'armée anglaise irait au-devant de l'ennemi et l'attaquerait, tandis que les

(2) Pendant toute la guerre de la Péninsule, telle fut la manœuvre favorite des lieutenans de Bonaparte, à l'exception du Maréchal Suchet qui se suffit constamment à lui même. Le midi de l'Espagne était-il menacé, vite les armées cantonnées dans le nord accouraient au secours de l'armée du midi; le nord était-il menacé à son tour, les armées du midi venaient au secours de l'armée du nord. Ici trois maréchaux se réunissent pour accabler Wellington et le forcer à quitter la partie. (*Note de l'Editeur.*)

Espagnols resteraient pour garder la ligne du Tage, et protéger le transport des blessés. La tâche de l'armée espagnole était ainsi de beaucoup plus facile. Elle n'avait presque rien à craindre de l'armée vaincue de Joseph qui, redoutant un mouvement en avant de la part des alliés, s'efforçait d'opérer par la route d'Escalona sa jonction avec les forces qui venaient du nord. Les Anglais poussèrent le matin du 3 jusqu'à Oropesa, et le même soir, sir Arthur reçut deux courriers; l'un, qui l'informait que Soult s'était avancé jusqu'à Naval-Meral, coupant la communication entre Oropeza et le pont d'Almaraz; l'autre, du général Cuesta, annonçant que l'ennemi paraissait se mouvoir en force sur les flancs; ce qui l'avait décidé lui-même à se retirer de Talaveyra, et à réunir les deux armées. Ce mouvement qu'il exécuta la même nuit, laissant quinze cents blessés anglais dans la ville, rendit la situation des deux armées singulièrement critique (1), un corps de trente-cinq

(1) Ne dirait-on pas que tout avait été préparé et

à quarante mille hommes (celui de Soult), étant interposé entr'eux et leur meilleur point de retraite, tandis qu'une autre armée d'égal nombre, marchait de Talaveyra sur leurs flancs. Si l'un ou l'autre corps de l'ennemi temporisait, une jonction pouvait s'effectuer entr'eux, et alors les alliés auraient eu à combattre avec une force de beaucoup supérieure, ayant une seule route ouverte sur leurs derrières, et sans la possibilité de faire avancer des renforts pour en profiter selon l'occurrence. La seule ressource qui restât, était de traverser le Tage par le pont d'Arsobispo; ce qui fut effectué par les deux armées, avec toute leur artillerie, sur une route à peine praticable pour des voitures. Les Anglais marchèrent jusqu'à Deleytosa et Jamenejo, où sir Arthur se proposait de rester. Dans cette position, son armée aurait couvert tout le pays sur la gauche du

---

combiné pour faire cerner le général anglais ou pour qu'il tombât dans un piége ? Certes il lui fallut une certaine force d'ame pour sortir, sans perte, d'une position aussi critique. ( *Note de l'Editeur.* )

Tage; mais trouvant des difficultés insurmontables à se procurer des secours, et voyant même ses justes remontrances accueillies par des récriminations, ou traitées avec peu d'égards il rétrograda delà sur Badajoz au commencement de septembre. Le général Cuesta se mit en mouvement d'Arsobispo le sept août, laissant une forte arrière-garde pour protéger le pont, et couvrir sa retraite qui fut le lendemain complètement coupée par une division de cavalerie française, qui passait la rivière à gué sans être observée. A l'arrivée de l'armée à Deleytosa, le général Cuesta se démit du commandement. Cet officier avait donné dans un âge moins avancé des preuves de talent, de bravoure et même de hardiesse; mais cinquante-cinq ans de services honorables l'ayant rendu incapable de cette activité *physique et mentale*, qu'exige le commandement d'une grande armée avaient en outre augmenté l'âpreté de son humeur naturellement peu traitable. Avec les intentions les plus droites prenant de l'obstination pour de la fermeté, des emportemens pour de la

dignité, des délais pour de la prudence, il perdit tout et ne sut profiter de rien; aussi, doit-on attribuer à son défaut de capacité pour le poste qu'il occupait le peu de succès qui résulta de cette campagne (1).

Sir Robert Wilson, conformément aux ordres qu'il avait reçus avant l'affaire de Talaveyra, poussa jusqu'à Naval-Carnera, à douze milles de Madrid. Là il reçut l'ordre de rejoindre le corps principal; mais trouvant sa jonction empêchée par l'interposition des Français, il entra dans un bois sur leurs derrières, où il resta pendant le combat. Le mouvement inopiné de Cuesta en quittant Tala-

---

(1) En un mot, Cuesta n'était plus alors qu'une *ganache* : il se laissait mener par son état-major, dont les intentions et les dispositions étaient fort équivoques. Comment excuser ce général de n'avoir pas d'abord attaqué l'armée de Joseph Bonaparte au jour convenu et quand il en était temps; puis, après la bataille, d'avoir abandonné la position qu'il s'était chargé de défendre? Etait-ce malveillance envers un allié qui venait verser son sang pour la même cause? (*Note de l'Editeur.*)

veyra, le plaça ensuite lui-même dans une position semblable. Séparé de la ligne du Tage, il se dirigea rapidement vers la droite, traversa le Rietar, et escaladant la Sierra de Llana, gagna le passage de Banos. A peine y était-il arrivé le 12 août, que l'on découvrit tout le corps du maréchal Ney venant par la même route de Placencia, et retournant à Léon. Continuer sa marche en face d'un ennemi si supérieur, c'était risquer la destruction totale de ses troupes; sir Robert préféra donc de défendre le passage. Après un combat de neuf heures, le nombre l'emporta. Les Français délogèrent ses troupes, tuant ou faisant prisonniers de sept cents à huit cents hommes, et le reste s'échappa avec peine à Castello-Branco.

Le général Vanegas eut aussi une part très-active dans toutes ces opérations. Pendant l'action de Talaveyra, il jeta quelques obus dans Tolède, causant beaucoup d'inquiétude aux Français sur la sûreté de la garnison. Le jour suivant, à l'approche de Joseph, il marcha vers sa droite, et remporta un avantage

décidé sur un corps français à Aranjuez. Ensuite, agissant d'après des ordres souvent en opposition les uns avec les autres, soit de la Junte-Suprême, soit du général Cuesta, et vraisemblablement n'étant pas bien instruit des événemens qui suivirent la victoire de Talaveyra, il tenta des opérations au-dessus de ses forces. Mais toujours noblement persévérans, les vaincus se réunirent et firent leur jonction avec l'armée dont le général Cuesta venait de quitter le commandement. Toutes ces troupes étant réunies, organisées et équippées de nouveau, formèrent bientôt un corps respectable de cinquante mille hommes, y compris six mille hommes de cavalerie, dont le commandement en chef fut déféré au général Ariezaga. Avec une présomption aveugle et extravagante, bien au-dessus de celle d'aucun de ses prédécesseurs, Ariezaga conduisit son armée à la conquête de Madrid. Trouvant à Tolède un corps français de trente mille hommes qui attendaient son approche, la prudence vint à son secours, mais trop tard. En essayant de se retirer par les plaines, près

Ocana, il fut attaqué, le 19 novembre, par le corps principal de Joseph Bonaparte, et défait avec une perte et une dispersion de ses troupes beaucoup plus grande que dans aucune autre affaire précédente, quinze mille hommes ayant été tués, blessés, ou faits prisonniers (1).

A l'époque de ce désastreux événement, on apprit que Bonaparte, ayant terminé la guerre d'Autriche à son avantage, avait fait partir de France quarante mille hommes, pour renforcer ses armées d'Espagne. Alarmé de cette nouvelle, le gouvernement espagnol, qui voyait le misérable état auquel étaient réduits ses propres établissemens militaires,

(1) Tel fut le résultat de la mésintelligence qui avait éclaté entre Lord Wellington et le Général Cuesta. L'armée anglaise s'étant retirée en Portugal, les Espagnols furent livrés à eux-mêmes et leurs généraux firent des fautes qui dépassent la mesure de l'ineptie; leur armée principale éprouva des revers auxquels ne pouvait jamais échapper une armée espagnole, dès qu'elle avait la présomption de combattre en ligne contre les Français.

( *Note de l'Éditeur.* )

employa tous les argumens possibles pour engager lord Wellington (titre conféré à sir Arthur Wellesley, en raison de sa belle conduite à Talaveyra) à s'avancer de nouveau, pour venir défendre l'Espagne. Ses représentations furent accueillies, et des offres de coopération furent faites aux conditions les plus désintéréssées, qui étaient de confier le commandement suprême à lord Wellington, ou d'entrer dans des arrangemens qui fissent servir plus efficacement les deux armées réunies. Cependant, toute tentative pour amener le gouvernement espagnol à accorder le premier point, fut vigoureusement repoussée comme une dégradation du caractère national. Le rang ni les talens du marquis de Wellesley, envoyé exprès comme ambassadeur, n'eurent pas plus de succès. Il ne réussit pas davantage à opérer dans le système militaire aucun changement avantageux qui inspirât plus de confiance (1). On

(1) Les Espagnols sollicitèrent avec instance le secours des troupes anglaises; mais ils ne les voulaient que comme

pensait que la principale attention de la junte était dirigée à se conserver sa propre puissance, et les membres qui la composaient étaient accusés de pousser les choses sur ce point à un si coupable excès, que même dans la distribution de leurs forces, ils étaient plutôt gouvernés par des intérêts locaux et par

---

auxiliaires, et à condition qu'elles seraient subordonnées à leurs plans et à leurs chefs. Les Anglais, n'ayant aucune confiance dans le gouvernement ni dans les généraux espagnols, n'entendaient agir en Espagne que comme partie principale; c'est-à-dire qu'ils voulaient tout mener et tout conduire comme en Portugal. Ils exigeaient, pour servir de garantie à leur coopération, l'occupation de Cadix, et le commundement suprême. Non-seulement ces prétentions blessèrent l'orgueil espagnol, mais elles contrarièrent vivement le parti français qui, pendant toute cette période, a exercé plus ou moins d'influence sur les délibérations secrètes de la Junte principale. On regrette que, dans cet ouvrage d'ailleurs estimable, tout ce qui concerne la partie politique de la guerre d'Espagne soit à peine indiqué; c'est dans les nombreux documens communiqués au parlement d'Angleterre en 1810 qu'il faut l'étudier. (*Note de l'Éditeur.*)

la jalousie des différens chefs, que par le désir du bien général et le besoin du service. De telles dispositions ne pouvaient qu'exciter le mécontentement de tout Espagnol désintéressé. Le marquis de la Romana, longtemps absent de l'Espagne, était entièrement étranger à tout esprit de parti; et toutefois, ce fut lui qui le fit éclater plus particulièrement. Appelé de son armée de Galice pour assister aux conseils de l'État dans ce moment de crise, et nommé membre de la commission qui devait prendre en considération la conduite future des affaires, il profita de l'occasion, (4 octobre), pour publier un manifeste contre la Junte. Dans cet écrit, il révoquait en doute la légalité de ses pouvoirs, lui reprochait son incapacité et sa faiblesse, et demandait la formation d'un conseil de régence ou une députation du royaume, jusqu'à ce que les Cortès fussent assemblés; leur prompte réunion était, selon lui, de la plus haute importance. Un tel manifeste, répandu par un chef militaire, n'était rien moins qu'un acte de rébellion; et dire que le gouverne-

ment le souffrit, c'est assez prouver son extrême faiblesse, à moins qu'on ne fasse honneur à son patriotisme d'avoir dédaigné une censure personnelle, plutôt que de s'engager dans une lutte qui aurait pu produire une anarchie générale.

La Romana n'était certainement animé que des motifs les plus louables. On le pressa d'appuyer ses argumens de la force des baïonnettes; mais il s'y refusa, laissant la Junte former ses propres décisions (1). Le résultat fut un décret pour assembler les Cortez, qui différèrent jusqu'au premier mars suivant à entrer dans l'exercice de leurs fonctions.

Lord Wellington avait tous les motifs per-

---

(1) Le marquis de la Romana l'un des hommes les plus éclairés et les plus fermes que la guerre d'Espagne ait mis en évidence, sentait bien qu'un changement dans le gouvernement devenait indispensable pour sauver la patrie : il le provoqua sans vouloir l'opérer par la force des armes. Sachons-lui gré de cette retenue si honorable; regrettons que l'Espagne n'ait pas confié la direction de ses affaires, pendant cette terrible crise, à un tel homme; il lui aurait épargné bien des revers. ( *Note de l'Éditeur.* )

sonnels pour désirer de se porter en avant, mais des considérations politiques l'en empêchaient; il ne voulait pas agir sans avoir les garants les plus certains d'une coopération puissante, le petit corps de troupes qu'il avait sous ses ordres étant tout ce que l'Angleterre pouvait fournir. L'impossibilité d'obtenir assez d'argent pour continuer la guerre sur un plus grand plan dans la péninsule, où tout était à un prix excessif, et l'obligation qu'avaient contractée les alliés de payer tout en espèces sonnantes, tels avaient été les motifs qui avaient fait désirer de transférer le principal effort de la guerre dans un pays ennemi où les vivres seraient abondantes et à bon marché, et où les troupes pourraient être en partie fournies du produit de l'Angleterre. Une entreprise en faveur de l'Autriche, alors en guerre avec Bonaparte, fut donc préparée sur un plan digne de son objet et de la nation; A la fin de juillet, une armée superbe de plus de quarante mille hommes fut inopinément mise en état de pénétrer dans les plus belles provinces de l'empire français, dont

les habitans étaient mécontens, et totalement dépourvus de force régulière. Trois semaines cependant ayant été employées à la réduction de Flessingue et en arrangemens subséquens, on décida dans un conseil militaire que le moment favorable pour débarquer sur le continent était passé, et qu'on ne pouvait entreprendre rien autre chose. Antérieurement à cette résolution, la saison avait exercé les ravages accoutumés. Plusieurs centaines de soldats ressentaient tous les jours sa fatale influence; et enfin, plus de la moitié des troupes ou périt, ou fut rendue inutile, étant attaquée de maladies de langueur, qu'enfantaient les marais pestilentiels de la Zélande (1).

---

(1) Depuis Quibéron, l'Angleterre n'avait rien tenté de plus désastreux que cette *mortelle* expédition de Flessingue. Son cabinet s'était montré bien plus énergique et plus tranchant dans son attaque de Copenhague! Ici pourtant il ne pouvait réussir que par un coup de main rapide sur Anvers, sans tâtonnement ni hésitation. Comment le ministère anglais, qui passe pour être fort et éclairé, n'a-t-il pas été dominé alors par cette seule et unique vue? Il aurait confié la direction de l'expédition à un

Il était donc essentiel d'éviter la répétition des mêmes circonstances, et surtout d'empêcher que le défaut de vivres ne rendît l'armée anglaise inutile, ou ne l'exposât à être sacrifiée dans un combat inégal avec l'ennemi : la péninsule alors perdait son appui et tout secours. D'un autre côté, l'ennemi annonçait hautement le projet de conquérir le Portugal, qui, comptant sur la protection du général anglais, se soumettait avec empressement à ses moindres désirs. Il parut donc plus conforme aux lois de la justice et de la bonne politique de tenter sa délivrance en conservant prudemment les moyens de l'opérer, plutôt qu'en risquant tout avec des forces inégales par des hostilités actives dans le midi. Animé

---

tout autre général que lord Chatam ; il fallait un homme à la fois vigilant, hardi, actif. On conçoit que l'exemple du triste résultat de cet armement ait dû rendre lord Wellington encore plus circonspect dans la Péninsule, et plus soigneux pour la conservation de son armée. L'Angleterre n'aurait pas supporté aisément de nouvelles pertes aussi graves dans ses armées qu'elle rassemble avec tant de peine. (*Note de l'Editeur.*)

par ces motifs, lord Wellington retira son armée des bords mal sains de la Guadiana, où la mortalité et les maladies causaient de grands ravages, et la conduisit dans le climat plus pur du Béira, pour protéger le nord du Portugal, qu'une défaite récente essuyée par les Espagnols avait ouvert aux incursions de l'ennemi, dont les forces, de ce côté, augmentaient de jour en jour.

L'armée de la Romana, sous les ordres du duc del Parque, profitant de la marche de Soult et de Ney sur Placencia, s'empara de Salamanque; au retour des Français, elle les attaqua à Romances, le 18 octobre, sachant qu'ils étaient en petit nombre, et remporta un succès si complet, qu'elle les força à se retirer derrière le Douro.

Mais vers la fin de l'année, les renforts qui arrivèrent de France mirent le général Kellermann dans le cas de réunir quinze mille hommes, avec lesquels il attaqua le duc del Parque, près Alba de Tormes. Ses troupes, qui dans toutes les occasions précédentes s'étaient conduites avec fermeté, se rompirent

à la première charge de cavalerie, et se dispersèrent individuellement, ne laissant pas même l'apparence d'un corps réuni qui exigeât un second effort. Les suites funestes que devait faire appréhender un tel désastre furent heureusement prévenues par l'arrivée des Anglais, qui, à la fin de décembre, entrèrent en cantonnement derrière la Coa, et ce fut sous leur protection que les fuyards se réunirent de nouveau.

Joseph, prenant avantage de ses succès à Ocana, et de ce que les Anglais étaient occupés en Portugal, voulut étendre son autorité sur les provinces du midi; l'exécution de ce plan fut confiée au maréchal Soult avec une armée de cinquante-cinq mille hommes. Les Espagnols avaient fortifié avec beauconp de soin et de travail toute la chaîne des montagnes de la Sierra-Morena, qui couvrent l'entrée de l'Andalousie au nord; ils avaient mis trente mille hommes sous les ordres d'Ariezaga, pour les défendre, et n'éprouvaient pas la moindre inquiétude sur l'issue de l'événement. Ils eurent bientôt lieu de se re-

pentir de leur confiance. Soult commença son attaque le 20 janvier, en plusieurs colonnes, et délogea les troupes espagnoles avec peu de perte des siens. Le centre de l'armée française pénétra par Andujar et Cordoue, et parut le 29 devant Séville. Cette ville, plongée dans l'apathie d'une orgueilleuse ignorance, n'était point préparée à la défense; et après deux jours de négociation, elle ouvrit ses portes, sur l'assurance qu'elle serait traitée avec ménagement. Les vainqueurs s'emparèrent de magasins d'une valeur incalculable, d'une immense quantité de munitions, d'une fonderie et d'une fabrique de poudre dans le meilleur état, aucun préparatif n'ayant été fait pour prevenir un tel revers (1). Il est vrai que le passage de la

(1) Une fois l'armée anglaise rentrée en Portugal et les Espagnols livrés à eux-mêmes, il était clair que le midi de l'Espagne n'était plus à l'abri d'une invasion, et tomberait au pouvoir des Français. Ne pas le prévoir, ne pas s'y attendre suppose un aveuglement stupide, ou des intentions perfides voilées par une présomption orgueilleuse. Quant au passage de la Sierra-Morena par

Sierra-Morena s'effectua avec une rapidité tellement au-dessus de l'idée qu'on s'en était formé, qu'on l'attribua à la trahison et à l'extrême lâcheté des troupes qui défendaient ces défilés. On croyait généralement que les précipices inaccessibles et les forts retranchemens derriére lesquels elles étaient postées, comme derrière les murailles d'une ville, feraient plus que compenser l'infériorité de leur discipline, et les mettraient à même de rivaliser en fermeté avec les défenseurs de Sarragosse et de Girone; une petite considération cependant montrera que leur situation n'était pas à beaucoup près aussi favorable. Le long d'un pays étendu et montagneux, il y a des hauteurs innombrables où

---

l'armée du maréchal Soult, nous pourrions nous en étonner si nous n'avions vu, dans la guerre de la révolution, tant d'armées françaises forcer presque toujours si heureusement les barrières des Alpes, des Pyrénées, et des Montagnes-Noires. Il n'y a rien d'ailleurs à ajouter aux réflexions judicieuses de l'auteur sur l'impossibilité de defendre un pays étendu et montagneux contre les manœuvres d'une armée attaquante. (*Note de l'Éditeur.*)

l'infanterie peut se loger; et tandis qu'on fait paraître des corps imposans sur les routes fortifiées, les flancs sont tournés par d'autres troupes, le combat s'engage là où l'on s'y attend le moins, et l'avantage du poste reste généralement aux assaillans. Si l'exemple présent peut s'appuyer des preuves qu'en rapporte le récit instructif de Xénophon, tel fut toujours le sort des troupes inférieures ou mal disciplinées, essayant de défendre un poste montagneux contre une armée qui manœuvre; or un jugement désintéressé acquittera les Espagnols de s'être plus mal conduits dans la Sierra-Morena, que dans toute autre occasion. Néanmoins, le gouvernement, comme s'il avait cru le passage des montagnes impraticable, avait laissé Cadix si totalement dépourvu de moyens de défense, qu'il serait tombé au pouvoir des Français avec Cordoue et Séville, si le duc d'Albuquerque, à la nouvelle de l'investissement de cette dernière place, n'eût agi d'après son propre jugement. Il fit partir sur-le-champ sa division de huit mille hommes de Pedrosa

de la Sierra, pour se porter sur la rive droite du Guadalquivir, par Carmona et Lebrija, distance de 250. milles qu'il parcourut en neuf jours; il se jeta dans la ville, le 4 février, à temps pour fermer les portes contre les Français, qui, le matin suivant, se présentèrent pour y entrer. Le duc, par une conduite ferme et judicieuse, s'opposa même à leur entrée dans l'île de Léon, sur une extrémité de laquelle est bâti Cadix; prévenant ainsi tout danger d'un bombardement, excepté d'un seul point hors de l'île du côté oriental du port, occupé par le fort Matagorda

(1) Tant que Cadix restait aux Espagnols alliés des Anglais, la conquête de l'Espagne n'était point consommée. Lorsque les Romains s'acharnèrent à enlever l'Espagne aux Carthaginois, ils n'y réussirent totalement qu'après s'être emparés de Cadix. Le duc d'Albuquerque a donc sauvé l'Espagne en sauvant Cadix. Pour prix de ce service éclatant, ses compatriotes, ou plutôt ceux qui les gouvernaient alors, l'ont abreuvé de dégoûts; un exil déguisé, avec le titre fastueux d'ambassadeur extraordinaire à Londres, fut sa récompense. Là, trop sensible à l'ingratitude de ses concitoyens, il mourut de chagrin dans la force de l'âge (*Note de l'Editeur.*)

Après le passage de la Morena, tous les autres événemens furent favorables aux Français. Le général Sébastiani, avec des forces très-supérieures, atteignit le principal corps de l'armée d'Ariezaga, battant en retraite sur Grenade, le 28 janvier, la dispersa de nouveau, et entra le même jour dans la ville. Une faible résistance en avant de Malaga, le cinq février, fut suivie de résultats semblables. La cavalerie française chargea dans les rues les fuyards, et fut un moment arrêtée par le feu des maisons; mais la résistance cessa à l'arrivée de l'infanterie, et la ville, avec ses immenses magasins, une artillerie abondante et des munitions de toute espèce, tomba au pouvoir des vainqueurs, sans qu'il y eût aucune stipulation faite en faveur des habitans.

Girone se rendit, le 10 décembre, après une défense mémorable de six mois, qui place le nom du gouverneur Don Marian Alvarez au même rang que celui de Palafox. Quelques détails de sa conduite héroïque méritent d'être racontés. La ville est située

dans un fond, au confluent de l'Ona et du Ter, qui couvrent et protègent le côté du nord; et du côté opposé, les approches en sont commandées par un petit fort quarré de quatre-vingt-dix toises du côté extérieur, situé sur une hauteur à cinq cents cinquante *verges* du lieu nommé Montjuie. Dans ce petit ouvrage, Alvarez, n'ayant que cinq mille hommes sous ses ordres, défia tous les efforts du général Saint-Cyr, à la tête de vingt mille hommes. Soixante pièces de grosse artillerie tonnèrent sans cesse contre le fort pendant deux jours; et, après avoir fait une brèche énorme, atteignirent tous les ouvrages supérieurs; l'ennemi offrit alors des conditions. Les Français les rejetèrent, donnèrent l'assaut, et furent repoussés avec perte. Pendant les trois jours suivans, les batteries des assiégeans tonnèrent sans relâche; et le quatrième, au matin, ils tentèrent de nouveau la fortune des armes. Plusieurs colonnes épaisses s'avancèrent à la brèche, et persistèrent dans leurs efforts de l'emporter avec tant de courage et d'opiniâ-

treté, que le succès fut long-temps balancé; mais enfin étant repoussées, 1600 hommes tués ou blessés restèrent dans le fossé. Après cet effort, les Français voyant que toutes leurs attaques étaient infructueuses, eurent recours à la sape et à la mine, et un mois entier se passa à se disputer un ravelin qui, après plusieurs efforts inutiles pour y former un logement, resta, comme par un engagement tacite, sans être occupé par l'un ou l'autre parti, et tout combat personnel cessa. Le feu de l'artillerie et la mine ne laissèrent pas néanmoins de détruire les murailles, et de faire sauter même l'intérieur de la place; ne s'y trouvant plus rien qui valût la peine d'être disputé, la garnison se retira le onze d'août.

On continua de déployer le même héroïsme dans la défense de la ville. Le feu continuel de l'artillerie fit bientôt crouler à une effroyable distance sa faible enceinte. La garnison épuisée par les grands efforts qu'elle avait faits, et étant presque dépourvue de provisions, fut réduite à la dernière extré-

mité. Dans ce moment, une démonstration que fit le général Blake d'attaquer les assiégeans d'un côté de la ville, les ayant porté à concentrer leurs forces pour s'opposer à sa tentative, trois mille hommes, après avoir traversé la rivière, entrèrent d'un autre côté avec un convoi de vivres : là les postes de l'ennemi se trouvèrent trop faibles pour opposer aucune résistance. Cette heureuse manœuvre des Catalans, et le peu de progrès que l'on faisait dans l'attaque, décidèrent Bonaparte à rappeler le général Saint-Cyr, et à conférer le commandement en Catalogne au maréchal Augereau. Ce général, voyant, sitôt après son arrivée, la garnison sans les plus légers moyens de défense apparente, ordonna un assaut général, qu'il prolongea pendant quelques heures avec beaucoup de fermeté, jusqu'à ce qu'il vît ses troupes entièrement rebutées. La perte qu'il essuya dans cette occasion fut si grande, qu'il craignit de renouveler une attaque. Se restreignant au feu de ses batteries, il attendit l'effet du temps et d'une maladie épidé-

mique qui se répandait parmi les assiégés. Pendant ce temps-là, des corps de travailleurs étaient sans cesse occupés à couper les routes, et à créer des obstacles pour empêcher l'approche de tout secours; malgré ces précautions, le général O'Donnel, du côté de Bispal, trompa la vigilance de la garde, et y jeta un secours partiel, qui mit la garnison dans le cas de subsister jusqu'au 10 décembre, époque où les provisions et les munitions étant épuisées, les misérables restes des défenseurs de la place furent, aux yeux des Français, assez redoutables pour qu'on leur accordât une capitulation, même après que les brèches eurent été ouvertes pendant six semaines.

Les murailles d'Hostalrich tombèrent bientôt après, conquête bien peu glorieuse pour le même général. Le siége commença le 20 janvier, et la place se défendit avec la plus grande opiniâtreté jusqu'au 12 de mai suivant, où sa brave garnison, ayant épuisé tous ses vivres, fit une sortie pour s'ouvrir un chemin à travers le corps qui la bloquait.

Une grande partie succomba noblement dans cette tentative, entre autres le gouverneur, l'intrépide don Juan de Estrada; toutefois, plusieurs centaines d'hommes se firent jour l'épée à la main (1). Environ un mois avant cet événement, O'Donnel fit faire un mouvement général aux soldats et aux paysans catalans, pour jeter du secours dans la place, attaquant à la fois quatre ou cinq postes de l'ennemi. Les Miquelets réussirent très-bien, ayant coupé des détachemens entiers; mais l'armée régulière étant repoussée, l'objet de l'entreprise fut manqué: néanmoins, les Français perdirent deux ou trois mille hommes dans ces différentes rencontres; ce qui

(1) Nobles défenseurs de Sarragosse, de Girone et Hostalrich: ô vous, Palafox, don Marian Alvarez et don Juan de Estrada, vous vous êtes immortalisés! Aussi, quelle différence entre vos noms et ceux des Morla, des Blake, des Cuesta, des Arièzaga, qui ne seront transmis à la postérité qu'humiliés ou flétris... Telle est l'histoire: sa voix inflexible signale sans retour les actions de tout homme public. ! (*Note de l'Éditeur*).

irrita tellement Bonaparte, qu'Augereau partagea le sort de Saint-Cyr, et fut remplacé par le maréchal Macdonald.

Dans le royaume de Léon, les forces de l'ennemi augmentèrent d'une manière sensible, et lui permirent de mettre le siége devant Astorga. Après une vigoureuse défense, qui coûta beaucoup de monde aux assaillans, cette ville capitula vers le milieu d'avril. Ainsi, depuis que l'Angleterre avait tourné ses forces vers un autre théâtre de la guerre, (la Zélande), les Français avaient été constamment heureux dans toutes les parties de l'Espagne (1).

Le printems de 1810 peut être considéré comme ayant opéré la seconde crise dans les affaires de la Péninsule. Comme par une suite d'entreprises mal concertées de la part des

(1) En effet, si quarante mille hommes de plus eussent débarqué en Portugal, ou à Cadix, ou à la Corogne, au-lieu d'aller croupir dans les marais de Walcheren, l'Angleterre aurait pu dès-lors triompher avec ses alliés dans la Péninsule. (*Note de l'Éditeur.*)

Espagnols, toutes leurs armées avaient été anéanties, presque toutes leurs forteresses réduites ou bloquées, et les trois quarts du royaume subjugués, les plus présomptueux ne pouvaient espérer de voir l'Espagne seule résister aux Français avec avantage; et Bonaparte, en alliance avec l'Autriche, garantissait à son peuple et au monde, qu'il conquerrait le Portugal, et chasserait l'armée anglaise dans la mer. Ses moyens pour remplir ses promesses paraissaient illimités; tandis que la nation anglaise, découragée du mauvais succès général de la guerre, et mécontente de la perte de ses forces militaires dans l'île de Zélande, penchait à se retirer de la lutte. L'opinion publique fut ainsi flottante pendant quelques temps, et la saison se passa en suspens. Heureusement, à la fin de mars, une décision du grand conseil de la nation maintint en pouvoir les ministres partisans des hostilités actives, et il s'ensuivit la courageuse résolution de partager la destinée de notre ancien et brave allié, si l'on ne pouvait

parer le coup qui le menaçait. (1). En conséquence, la force auxiliaire des Portugais fut portée à trente mille hommes, et on mit au complet autant de bataillons que l'influence pernicieuse du climat de Valcheren put le permettre. L'honneur, la future renommée de l'Angleterre, l'indépendance du Portugal et la dernière espérance de la Péninsule furent confiés à la prudence et au jugement de lord Wellington.

---

(1) Il fallut vraiment beaucoup d'énergie pour oser venir braver encore la prépondérance de Bonaparte qui, après l'heureuse issue de la guerre d'Autriche, et son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, se trouvait à l'apogée de sa gloire et de sa puissance. C'est à compter de cette époque remarquable qu'il faut suivre avec plus d'attention encore les principaux événemens de la guerre d'Espagne. ( *Note de l'Éditeur.* )

## CHAPITRE III.

De juin 1810 jusqu'en mai 1811.

**Bonaparte se décide à faire la conquête du Portugal. — Une armée française, sous les ordres du maréchal Masséna, s'empare de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida. — Elle combat sans succès à Busaco. — S'avance vers Lisbonne. — Est arrêtée par lord Wellington. — Demeure dans l'inaction pendant cinq mois. — Se retire du Portugal. — S'avance de nouveau pour secourir Alméida. — Est repoussée dans cette tentative à Fuentès de Honor. — La garnison française évacue la place.**

Bonaparte faisait des préparatifs considérables pour la conquête du Portugal et pour chasser les Anglais. Trois corps commandés par le maréchal Ney et par les généraux Junot, et Reynier, composant une armée de 66 mille hommes d'infanterie et de six mille de cavalerie, furent rassemblés pour cet effet près de Salamanque; et le maréchal Masséna, considéré jusqu'ici comme le plus hardi et le plus heureux des lieutenans de Bonaparte, fut envoyé de France pour diriger l'entreprise. Afin de donner encore plus d'importance aux opérations, un corps considérable de la garde

impériale traversa les Pyrénées, et le reste se tenait prêt pour la même destination ; ce qui faisait fortement présumer que l'Empereur lui-même se proposait de s'y rendre en personne (1).

---

(1) C'est ici que le génie de Bonaparte se trouve en défaut, comme dans beaucoup d'autres circonstances essentielles de sa vie politique, où la fougue et la violence auraient dû céder à la profondeur des vues et à la prévision. Comment lui a-t-il échappé alors qu'en laissant s'élever dans la Péninsule une réputation militaire européenne, il compromettait non seulement la conquête de l'Espagne, mais sa propre fortune. L'Europe avait assez de soldats à lui opposer : elle cherchait un général. Il était clair que celui qui saurait résister aux armées françaises, finirait par être l'homme de la Providence chargé d'abaisser l'orgueil du moderne Attila. Quelque habile que fût Masséna, il était douteux qu'avec quatre-vingt mille hommes il pût chasser les Anglais, disposant en maîtres de toutes les resources du Portugal. Bonaparte, au contraire, avec 30 mille hommes de plus, qu'il aurait pu sacrifier dans une bataille décisive, terminait la guerre d'un seul coup, d'une manière tellement éclatante, qu'il y eût trouvé le complément de sa gloire, et la sécurité pour l'avenir : aucun autre ne pouvait le suppléer. Tout

L'armée qui devait s'opposer à cette terrible invasion n'excédait pas quarante-huit mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie, dont la moitié composée de jeunes levées portugaises, ne s'étaient pas encore essayées dans une action générale, et continuaient d'avoir d'elles-mêmes une opinion très-défavorable, malgré les nombreuses preuves de courage qu'elles avaient dernièrement données dans différentes affaires. Pour leur donner plus d'à-plomb et plus de confiance, on entremêla les troupes des deux nations dans la proportion d'un bataillon portugais sur deux bataillons anglais; et outre ce soutien, la prévoyance de lord Wellington leur avait préparé un nouvel auxiliaire pour obvier à leur peu d'expérience. Ayant bien prévu la crise terrible qui éclatait maintenant,

---

allait dépendre de l'issue de cette campagne, et pour Bonaparte, et pour l'Europe. Encore une fois, ne pas apercevoir la corelation intime des événemens de la Péninsule avec la destinée du reste de l'univers, c'était manquer de génie. (*Note de l'Editeur.*)

et résolu de ne point exposer son armée, à moins que ce ne fût dans une occasion très-favorable, il avait, dès le mois d'octobre précédent, fait retrancher de la manière la plus formidable une position qui couvre Lisbonne, dans l'intention de s'y retirer à l'approche de l'ennemi, et là de décider du sort de la péninsule. Il avait ordonné en même temps de fortifier Abrantès et Peniche, et différens autres points, pour soutenir son système de défense. Il est digne de remarque, pour montrer combien les opérations furent secrètes, que malgré la grandeur de l'ouvrage, aucun récit de ses progrès ne devint jamais public, et que les Français ne connurent la formidable barrière qu'on avait élevée contre eux, qu'au moment où ils virent l'armèe alliée rangée en bataille au-dessus, pour s'opposer à leurs progrès.

Les opérations commencèrent le 26 avril. Deux corps d'armée investirent Ciudad-Rodrigo, le général Reynier étant détaché sur la gauche du Tage pour faciliter l'arrivage des subsistances. Le 11 juin, les tranchées s'ouvrirent

sur la colline au nord de la ville, appelée le grand Teson. Le gouverneur, général Hurrasti, fit une belle défense jusqu'au 10 de juillet, qu'une brèche praticable ayant été formée dans la fausse-braie et dans le corps de la place, la contrescarpe ayant sauté, et les troupes ennemies étant assemblées dans la tranchée pour donner l'assaut; se voyant d'ailleurs sans espoir d'être secouru, fit une capitulation honorable, avant laquelle, toutefois, la cavalerie espagnole, sous les ordres du chef de *Guerillas* don Julian, par une sortie brusque, s'ouvrit un chemin à travers les postes français, et s'échappa en Portugal.

L'armée alliée était en ce moment cantonnée en trois corps: le principal, de vingt-deux mille hommes, commandé en personne par lord Wellington, à Mizen, Celorica, Guarda, etc., avec la division légère de quatre mille hommes, en avant d'Alméida, forteresse qui était pourvue pour un siége, mais dont la garnison se composait principalement de milice; le second corps, de treize mille hommes, sous les ordres du lieutenant-géné-

ral Hill, se tenait sur la droite de la frontière, pour observer le corps commandé par Reynier; et le troisième, de dix mille hommes de réserve, sous le major-général Leith, était posté à Thomar.

Le 24 juillet, l'ennemi traversa la frontière pour investir Alméida. La division légère sous les ordres du brigadier-général Craufurd, essayant de retarder l'opération, se trouva engagée avec un corps cinq ou six fois plus nombreux; et comme il n'y avait qu'un seul pont par lequel on pût repasser la Coa, sa retraite devenait périlleuse; mais la bonne discipline des troupes triompha des plus grands efforts de l'ennemi pour les rompre, et la division effectua enfin son passage, avec une perte de trente hommes tués et deux cent soixante-dix blessés ou prisonniers.

On ouvrit la tranchée devant Alméida le 15 août: les premières batteries jouèrent le 25; et bientôt après un grand magasin qui contenait à-peu-près toute la poudre de la place, sauta avec une explosion épouvantable, tuant plusieurs hommes, et endommageant

les fortifications. Un officier d'artillerie portugais fut assez lâche pour communiquer aux assiégeans l'état épuisé des munitions de la ville. On demanda en conséquence que la garnison se rendît immédiatement. Le gouverneur, général Cox, voyant que les Français étaient informés de la perte qu'il venait de faire, capitula le jour suivant. Les troupes de ligne restèrent prisonnières, et la milice retourna dans ses foyers.

A la mi-septembre, le général Masséna s'avança d'Alméida contre Lisbonne, ayant été joint par le deuxième corps, qui, après avoir repassé le Tage à la Barca de Alcomète, au commencement de juillet, avait depuis occupé Zarzamayor, Penamacor, Monsanto, etc. Lord Wellington avec le principal corps des alliés se retira le long de la rive gauche du Mondego. Pour se former une idée juste de la marche de l'ennemi et des manœuvres qu'on lui opposa, il est nécessaire d'avoir quelques notions sur la nature du pays. Qu'on se représente une étendue de terrein quadrangulaire de cent milles de long et de cinquante

milles de large, borné à l'ouest par la mer, au nord et au sud par les rivières presque parallèles du Mondego et du Tage; et la partie orientale de ce même pays, occupée par une énorme masse de montagnes qu'on appelle la Serra de Estrella, impénétrable à une armée ennemie, quand elles sont défendues avec résolution. Ces montagnes joignent le Tage au midi, mais laissent un espace avec une bonne route le long du fleuve entr'elles et le Mondego au nord. L'ennemi qui se proposerait d'arriver au point S. O. vers Lisbonne, en débouchant de ces montagnes, devrait par conséquent ou descendre entre la Estrella et le Mondego, ou traverser l'une ou l'autre des deux rivières, et la repasser à un point au-dessous de la Serra.

Masséna, en obligeant chaque soldat de porter du pain pour quinze jours, s'était mis dans le cas de faire marcher toutes ses forces de Célorico sur une autre route, au nord de Mondego, et d'éviter ainsi toutes les difficultés des fortes ravines de la Serra de Estrella, si nombreuses sur l'autre bord. La route de Coimbra

qu'il choisit, passe à trois lieues de distance de la ville, sur une montagne haute et escarpée, située perpendiculairement à la ligne de sa marche, appelée la Serra de Busaco, qui est une branche de la grande chaîne des montagnes au nord, appelée la Serra de Caramula. La Serra de Busaco se termine presque perpendiculairement sur le Mondego; et du côté opposé de cette rivière, une branche des montagnes de la Serra de Estrella, appelée la Serra de Murcella, forme presqu'une continuation de la ligne de Busaco, créant un obstacle sur la rive du sud, aussi grand que celui que présente la rive du nord. Pour pénétrer en Estramadure par quelque route praticable sur la route choisie, il fallait absolument que les Français passassent sur l'une ou l'autre de ces Serra. Lord Wellington qui avait placé des officiers dans les montagnes pour s'assurer des forces de l'ennemi et de la direction de son mouvement, fut informé à temps de sa marche; il traversa le Mondego, et occupa Busaco avec à-peu-près toute son armée, ne laissant sur la rive gauche qu'une force

suffisante pour repousser toute reconnaissance qui pourrait se faire en passant la rivière. Mais, avant que l'ennemi s'avançât, et que l'on pût savoir positivement par quelles routes il se proposait d'entrer en Portugal, il fallait faire garder la ligne du Tage par le corps sous les ordres du lieutenant-général Hill, que soutenait la division de réserve du major-genéral Leith. Par un mouvement bien réglé, le premier de ces corps se détachant de Sobriera-Formosa, le 17, passant par Villa de Rey, traversant à gué la Zezère à la Barca de Codes, et ensuite suivant la route militaire par Espinhal, joignit avec sa réserve le principal corps de l'armée en position à Busaco, le 26 septembre, jour de l'arrivée de l'armée française en face des alliés. Ainsi, au moment requis, toutes leurs forces furent concentrées sur le premier point favorable qui s'offrit, pour opposer les levées inexpérimentées des Portugais aux vétérans de la France.

La Serra de Busaco a 250 pieds d'élévation de plus que le terrein qui est en face d'elle, avec une montée trop rapide pour que la ca-

valerie puisse agir; et comme sa hauteur interdit à-peu-près l'usage de l'artillerie aux assaillans, elle forme une position presque inattaquable, quand elle est tout-à-fait occupée; mais on a besoin d'une armée considérable pour cet objet, le sommet de la montagne ayant huit milles d'étendue. Masséna ignorant la jonction des corps des généraux Hill et Leith, calcula que la position était faiblement garnie d'hommes, et d'après cette idée, il fit avancer de bonne heure dans la matinée du 27, à l'abri d'une nuée de troupes légères, deux fortes colonnes d'attaque sans aucun secours immédiat. Après avoir atteint le sommet, à peine eurent-elles le temps de se déployer, qu'elles furent chargées et renversées de la colline par les divisions des généraux Picton, Leith et Craufurd. Dans l'espace de trois quarts-d'heure, à compter du commencement de l'attaque, les assaillans avaient déjà rejoint le gros de l'armée française dans la plaine au-dessous. Un feu continuel de troupes légères se maintint pendant toute la journée, en bas et le long de la position. De grands

mouvemens furent aperçus parmi les troupes de l'ennemi; mais aucune autre attaque sérieuse ne fut essayée, la tentative du matin ayant coûté aux Français deux mille hommes tués sur le champ de bataille, trois cents prisonniers, dont un officier-général, et de cinq à six mille blessés, tandis que les alliés n'eurent que deux cents hommes tués, et mille blessés (1). Les troupes portugaises qui prirent part à l'action se conduisirent avec courage, et dès-lors on put compter sur l'appui de leurs ar-

---

(1) Ainsi, la première opération du maréchal Masséna fut marquée par une lourde faute que lui fit vraisemblablement commettre l'idée que sa réputation seule suffirait pour frapper de terreur l'armée anglaise; cette idée l'induisit à attaquer une position inattaquable pour peu qu'elle fût défendue. Puisqu'on pouvait la tourner, pourquoi vouloir l'emporter de vive force? C'était plus qu'inutile; car, en ne réussissant pas, on relevait la confiance des Anglais, on donnait aux troupes portugaises une sorte de présomption, et on détruisait dans nos propres troupes ce sentiment de supériorité, présage presque toujours infaillible de la victoire. Tel fut le résultat de la malheureuse affaire de Busaco. (*Note de l'Editeur.*)

mes, et que chaque événement les rendrait plus redoutables. En effet, après quelques autres épreuves, elles purent marcher à-peu-près de pair avec leurs frères d'armes d'Outre-Mer. L'échec de Busaco fut sur le point d'être fatal aux Français; car, après l'avoir essuyé, il ne pouvait leur rester l'espoir de forcer la position sans la tourner. Traverser le Mondego, et tenter de forcer la Serra de Murcella était également difficile; les alliés s'en trouvant plus près, l'auraient occupée les premiers: rester était impossible par le manque de provisions. Dans cet embarras, Masséna, après divers mouvemens pour cacher ses intentions, entreprit témérairement de tourner la position, par une route difficile sur la Serra de Caramula, environ à six milles de sa gauche. Il effectua son dessein sans opposition, marchant en une colonne. Une division de milice portugaise, destinée à disputer le passage des montagnes de Sardao, s'étant trompée sur les mouvemens de l'ennemi, fit un détour considérable, et arriva trop tard.

La chaîne de Busaco étant ainsi tournée,

lord Wellington s'attacha fortement à ses premières intentions, en reculant par Coïmbra, et comme l'ennemi s'avançait, il se retira tranquillement devant lui.

Lisbonne étant située à l'extrémité d'une péninsule formée par la mer et par le Tage, il est évident que, si une armée est postée de manière à s'étendre à travers la partie la plus reculée de la péninsule, aucun ennemi ne peut pénétrer jusqu'à la ville, sans attaquer directement le front de l'armée ainsi établie. Ce fut sur ce principe que lord Wellington avait formé les lignes qui couvraient Lisbonne. La nature avait tracé elle-même l'esquisse grossière d'une forte position défensive, et l'art l'avait rendue parfaite. Un terrein de trente milles, qui s'étend de l'embouchure de la Zizandra sur l'Océan, jusqu'à l'Albandra sur le Tage, avait été préparé pour le champ de bataille. Les montagnes escarpées étaient rendues perpendiculaires; les rivières étaient renfermées dans des écluses, des inondations étaient formées, et toutes les routes favorables à l'ennemi étaient détruites ; d'autres facilitaient les commu-

nications des alliés ; des ouvrages formidables s'élevaient pour fortifier et pour soutenir les points faibles, tandis qu'une nombreuse artillerie braquée sur des points inaccessibles en commandait les différentes approches, et donnait une égalité de défense à toute la position. Ni travaux, ni expédiens ne furent omis pour la rendre également favorable à des mouvemens offensifs. Telles étaient les lignes vers lesquelles l'armée faisait son dernier mouvement rétrograde le 8 octobre, et où elle fut jointe, le matin suivant, par six mille Espagnols, sous les ordres du marquis de la Romana.

Le maréchal Masséna, en entrant à Coïmbra, ne trouvant point de préparatifs faits pour disputer le passage du Mondego, fut persuadé que les Anglais se proposaient de quitter le pays (1), et hâta la marche de son ar-

---

(1) Nul doute que Masséna ne fût aveuglé par les préjugés politiques qu'entretenaient avec tant de soin les journaux et les nombreux stipendiés de Bonaparte, afin de persuader aux soldats et aux généraux français qu'une armée anglaise était incapable de résister à une armée

mée, pour augmenter son triomphe par l'attaque de leur arrière-garde. Pour faciliter ses mouvemens, il laissa ses malades et ses blessés avec leur suite, au nombre de cinq mille, à Coïmbra, ville dans laquelle entra de vive force, quelques jours après, le colonel Trant à la tête des troupes portugaises, en revenant de Sardao; tous les Français furent faits prisonniers. La milice, aidée des paysans du pays qu'on avait organisés, s'empara également avec la même facilité des différentes villes que l'ennemi quittait à mesure qu'il s'avançait. Du moment qu'elle eut passé le Mondego, l'armée française fut privée de toute communication au-delà du circuit que parcouraient ses patrouilles de cavalerie. Masséna ne laissa pas de pousser en avant dans l'intime conviction

impériale dirigée avec énergie et habileté, et qu'il ne lui resterait alors que la honte de se rembarquer précipitamment. Ici le génie de l'homme de guerre était obscurci ou égaré par les nuages, et les préventions d'un faux jugement. A moins de données positives, il ne faut jamais avoir mauvaise opinion de son ennemi. (*Note de l'Editeur.*)

du succès ; sa cavalerie et sa garde avancée, dans l'après-midi, chassa les alliés de Sobrel, d'où il découvrit d'abord les ouvrages formidables qui les mettaient à couvert de sa poursuite. A en juger par la halte qu'il fit au même instant ; et par le mouvement rétrograde qui suivit aussitôt qu'il fut quit, ces ouvrages le frappèrent d'épouvante autant que de surprise, et trois jours se passèrent avant qu'il se hasardât à revenir au même endroit (1). Il fit alors une exacte reconnaissance de la droite

(1) Frappé d'épouvante !..... Le terme est par trop fort. Je doute qu'un brave tel que le maréchal Masséna, qui avait vieilli dans les camps, ait jamais été frappé d'épouvante, même à l'aspect des lignes formidables de Torres Vedras. Qu'elles aient pu exciter son étonnement et son dépit, cela est possible ; qu'ensuite, le vieux guerrier ait manqué de cette résolution énergique qui seule pouvait le porter à attaquer la position, cela est incontestable. Sans doute, il fallait l'emporter de suite, y sacrifier au besoin trente mille hommes, pour en finir d'un seul coup, ou bien s'y morfondre, et manquer la campagne : c'est ce qui arriva ; mais il y a loin de-là à être frappé d'épouvante. ( *Note de l'Editeur.* )

des lignes, et plaça les trois corps de son armée, séparément en bivouac, en face de la position. Sur la route de Lisbonne, par Zibriera, où les ouvrages étaient en moindre quantité que sur les autres parties de la ligne, il poussa ses piquets en contact avec ceux des alliés, cette position lui paraissant propre d'ailleurs à faire manœuvrer le principal corps de son armée. En réglant ses postes, il vit une sanglante escarmouche s'engager; tout annonçait une attaque préméditée. Les troupes alliées étaient tous les jours sous les armes, une heure avant le point du jour, et le général en chef avec elles, prêt à diriger leurs opérations. Le temps était généralement humide, et le service était pénible; cependant tous le supportaient avec gaieté, dans la pleine confiance d'anéantir l'ennemi dans l'attaque à laquelle il semblait se préparer; mais, après qu'une semaine se fût écoulée, on ne conserva plus aucun espoir, et l'idée d'un triomphe immédiat s'évanouit presque tout-à-fait.

Telle fut la situation des deux armées du-

dant un mois, sans qu'elles fissent aucun mouvement. Pendant ce temps-là, l'ennemi employait des officiers avec de fortes escortes à s'assurer de la nature et des ressources du pays sur les derrières, pour former un plan d'opérations futures. Ces dispositions faites, l'armée française, dans la nuit du 14 novembre, leva son bivouac, et se retira en cantonnemens aux environs de Thomar. Pour se mettre à l'abri de toute opération offensive, son avant-garde se retrancha dans la forte position de Santarem, derrière Rio-Mayor, et, pour assurer le derrière de l'armée, un poste fut établi à Punhète, avec un pont sur la Zezère. Sa gauche était naturellement couverte par le Tage; mais sa droite, exposée aux attaques des troupes irrégulières, fut protégée par la cavalerie. Le maréchal Masséna opéra ce mouvement dèt qu'il eut la conviction qu'il lui était impossible d'effectuer aucune opération ultérieure avec ses forces actuelles; d'ailleurs la difficulté de se procurer des vivres, et l'approche de l'hiver rendaient un abri indispensable pour assurer la santé des troupes. En

outre, c'était probablement son projet de gagner du temps, dans une bonne position défensive, en attendant qu'il pût recevoir des renforts assez considérables pour le mettre dans le cas d'attaquer les lignes avec une probabilité de succès.

L'armée alliée suivit les mouvemens de la retraite de l'ennemi; et quand il fit halte à Santarem, elle feignit d'attaquer ce poste, pour s'assurer s'il effectuait une retraite finale, ou si ce n'était qu'un changement de position. L'ennemi tenant ferme, les colonnes d'attaque furent rappelées, et les troupes furent placées en cantonnemens à Cartaxo, (quartier général), à Alcoentre, à Azambuja, prêtes à se replier dans leurs lignes, si les Français recevaient des renforts, ou bien à se tenir tranquilles et à couvert pendant l'hiver, préparées à profiter des mouvemens que le manque de subsistance devait enfin forcer l'ennemi d'opérer. C'était en partie la prévoyance de cette disette qui avait fait adopter le système de défense du Portugal à la manière de Fabius. Pour compléter l'exécution

de ce plan, le corps du lieutenant-général Hill reçut l'ordre de passer au midi du Tage, et de se cantonner à Barcos, à Chamusoa, etc., afin d'empêcher l'ennemi de communiquer avec l'Alentejo, et de tirer des vivres de-là.

Avant que les Français passassent la frontière, le gouvernement portugais avait fait paraître une proclamation, qui enjoignait à tous les Portugais de quitter leurs maisons à l'approche de l'ennemi, et de detruire tous les objets de subsistance qu'ils ne pourraient enlever. La terreur produisit l'obéissance, quant à la première partie de cet ordre; les hommes et les femmes, avec leurs troupeaux, disparaissaient, et le pays n'offrait devant la marche de l'ennemi qu'une affreuse solitude; mais, comme on n'avait fait aucune disposition pour assurer l'exécution de la seconde partie de cet ordre sévère, les sentimens naturels aux hommes la rendirent inutile. La plupart des portugais restaient près de leurs propriétés, jusqu'à ce que leur sûreté personnelle les forçât à fuir, ou bien lorsqu'il était déjà trop tard pour penser à autre chose qu'à éviter d'être

surpris. Mais ceux qui, plus prévoyans, s'étaient enfuis de bonne heure, cachaient trop en général leurs effets dans le vain espoir qu'ils échapperaient aux recherches. Ils étaient inévitablement découverts, et servaient ainsi à faire manquer l'objet qu'on s'était proposé. Les habitans de tous les districts éloignés du lieu de la scène, se croyant en sûreté, restaient tranquilles, et étant inopinément enveloppés dans les excursions étendues de la cavalerie ennemie, se trouvaient dans l'impossibilité de rien emporter. Ce fut principalement ce qui eut lieu dans le pays abondant et fertile à l'Est de Santarem; et on peut assurer que la cinquantième partie du bled n'y avait pas encore été enlevée; ainsi, c'était l'endroit le plus propre à faire subsister une armée. La position présentait aussi l'inappréciable avantage d'être fortifiée sur son front, et garantie sur ses flancs et sur ses derrières pour laisser les soldats se disperser dans le pays, afin de rassembler des provisions; ce qui, d'après l'absence des habitans, et la certitude que l'on avait que les alliés n'étaient pas en mouve-

ment, devenait l'exercice ordinaire, après la parade du matin. Ainsi, les cantonnemens dans lesquels les Français s'étaient retirés, offraient plusieurs grands avantages; ils étaient même favorables sous tous les rapports, tant qu'ils conserveraient sur les alliés la supériorité numérique, ou même une égalité de force.

Le maréchal Masséna envoya sur-le-champ à Paris l'état de la situation de l'armée, en représentant la nécessité de renforts considérables. En conséquence, des ordres furent expédiés pour que toutes les troupes françaises disponibles dans le midi marchassent vers la frontière de l'Alentejo; ce qui opéra une diversion considérable en sa faveur, les troupes espagnoles étant obligées de se séparer de l'armée qui lui était opposée en front. Le 9ᵉ corps d'armée fut aussi placé sous les ordres, de Masséna. Deux divisions de ce corps, d'environ dix ou douze mille hommes, le joignirent à la fin de décembre; le reste, sous le général Claparède, prit poste à Guarda, sur la frontière, pour tenir ouverte la communication avec l'Espagne, en chassant des derrières

de l'armée les partis de troupes irrégulières; de sorte qu'au commencement de l'année 1811, la situation des Français fut considérablement améliorée. Masséna cependant n'entreprit aucun grand mouvement; mais tenant le principal corps de son armée obstinément stationné dans ses cantonnemens, il se borna à envoyer vers le Nord quelques détachemens pour piller, et qui ne se trouvant pas en force furent promptement repoussés par la milice. Ces troupes, peu après le changement de position des Français, étaient devenues très-entreprenantes, interceptant toutes leurs communications, et même défaisant avec perte, à Os Cardigos, dans la Serra de Estrella, le 14 novembre, un fort détachement qui escortait un convoi considérable; elles menaçaient même de former un obstacle sur les derrières, qui rendrait la retraite peu assurée. Mais un combat inégal, dans lequel elles s'engagèrent imprudemment avec le corps du général Claparède, le 30 décembre, à Trancosa, où elles furent défaites et chassées avec perte au-delà du Douro, mit nn terme aux espé-

rances qu'elles avaient fait naître, et leurs efforts ne furent plus ensuite que bien faibles.

Le dernier espoir qu'avait l'ennemi de réussir dans les opérations contre Lisbonne, et qui pouvait seul justifier l'état d'inaction dans lequel Masséna demeurait depuis si longtemps, était fondé sur le calcul que l'armée du midi de l'Espagne pourrait opérer une jonction avec celle du Portugal, avant que le pays fût épuisé. Tous les mouvemens de Masséna tendaient à ce but. Punhète était soigneusement retranchée, afin de protéger un établissement formé à l'embouchure de la Zezère, pour construire des bateaux et faire des cordages. Abrantès étant reconnu, parut susceptible d'être emporté par un coup de main; et toutes les autres entreprises annonçaient également l'intention d'établir une communication à travers le Tage. Les judicieux efforts des alliés, pour déjouer ce projet, empêchèrent cependant l'armée française de l'effectuer sur la rive du nord, et la résistance de Badajoz retarda l'arrivée des troupes du midi, jusqu'au milieu de mars. Avant cette pé-

riode, les ressources du pays avaient été presque épuisées; et les Français étaient réduits en nombre, dans un mauvais état de santé, et découragés. Masséna ne pouvait donc plus temporiser avec sûreté. Dès la fin de février, il avait commencé ses arrangemens pour se retirer du Portugal. Cette décision fut prise très-à-propos, car lord Wellington n'attendait que l'arrivée d'un renfort depuis long-temps annoncé pour commencer ses opérations offensives. Il n'est pas aisé de découvrir comment l'armée française, renfermée entre des rivières et des montagnes, aurait pu échapper à une destruction totale (1).

---

(1) Voilà encore une supposition bien hasardée. La guerre de la révolution, qui a duré vingt-quatre ans, ne présente pas un seul exemple d'une armée française anéantie à la suite d'un revers ou d'une retraite malheureuse. Nous avons éprouvé des déroutes, des dispersions d'armée par l'effet de terreurs paniques, mais aucune armée française n'a été totalement détruite, pas même celle qui fit la conquête de Moscow et la désastreuse retraite de Russie; au lieu que les ennemis de la France ont eu réellement des armées anéanties à la suite de grands désastres. Comment admettre que lord Wellington, aidé

Le 4 mars, une flotte jeta l'ancre dans le Tage, avec sept mille hommes de troupes à bord; et la nuit suivante, les corps avancés de l'armée française se retirèrent de Santarem, où le quartier général des alliés fut immédiatement transféré. Il serait difficile de déterminer au juste la force numérique de l'armée qui battait en retraite; mais, à en juger par l'apparence que présentait sa marche, l'infanterie pouvait se monter à environ quarante-cinq mille hommes. Cette armée seule avait éprouvé une perte de vingt sept mille hommes depuis qu'elle avait quitté Rodrigo. De dégoûtantes accumulations de boue et d'ordures, des restes de nourriture de l'espèce la plus mal-saine trouvés çà et là sur son passage, l'apparence misérable et mal-propre de la plupart des prisonniers, l'état de dénuement

---

par un renfort de sept mille hommes seulement, aurait pu détruire l'armée du maréchal Masséna, qui comptait encore cinquante mille hommes effectifs, et qui avait pour soutien, dans sa retraite, un maréchal Ney? Voilà de ces hyperboles dont une nation de penseurs doit faire justice. ( *Note de l'Editeur.* )

et de négligence des hôpitaux, et une mortalité au-dessus de celle que le fer avait infligée, attestaient assez la déplorable condition à laquelle étaient réduits les envahisseurs. Les souffrances et les pertes des Français n'étaient cependant rien en comparaison de celles dont leur invasion affligeait le Portugal et ses habitans. Environ deux mille milles carrés de pays restèrent pendant cinq mois avec à peine un habitant : tout ce que contenait ce grand espace était dévoré par l'ennemi, ou détruit par la rigueur de la saison. La moisson périssait sur la terre, et le fruit tombait pourri des arbres dans l'espace qui bornait immédiatement les deux armées, et qui n'était occupé ni par l'une ni par l'autre d'une manière permanente. Des troupes d'innombrables petits oiseaux, comme s'ils étaient attirés sur ce terrein par l'instinct, s'engraissaient, sans être inquiétés, des raisins qu'on n'avait pas cueillis; et les loups eux-mêmes, délivrés de toute crainte, ou rendus plus audacieux par l'absence de leur proie accoutumée, hurlaient aux environs comme maîtres du territoire, ne donnant pas

sage qu'avec répugnance aux patrouilles de cavalerie qui traversaient leur terrein.

C'était un spectacle satisfaisant, quoique triste, de voir, à l'approche des Français, la population entière de différentes provinces quittant ses foyers, sacrifiant toutes ses propriétés au bien général et accompagnant les marches de nos armées en retraite. Hommes, femmes, enfans, également effrayés, fuyaient ne sachant ni quand, ni où ils devaient s'arrêter. Cinquante mille de ces fugitifs trouvèrent des secours et des consolations dans l'hospitalité et dans la bienfaisance des citoyens de Lisbonne. Mais, un égal nombre qui s'enfuit vers la rive gauche du Tage, resta long-temps exposé aux intempéries de l'air, et une grande partie périt misérablement de faim et de maladie, avant qu'on pût leur donner aucun secours. Tout dur qu'était leur sort, il était beaucoup plus heureux que ceux des villageois qui se trouvaient sur les derrières de l'ennemi, ou sur les confins de ses cantonnemens: leurs habitations, qui étaient pillées et occupées occasionnellement par des détachemens de Français,

ne fournissaient à leurs nouveaux maîtres d'autre secours qu'un abri précaire. Plusieurs de ces misérables créatures passaient toute la saison de l'hiver exposées à ses rigueurs, dans les bois ou dans les montagnes voisines, ne subsistant simplement que de racines ou d'herbes; et au retour des alliés ils retournaient dans leurs habitations, le corps macéré par l'abstinence et l'esprit dérangé par une longue et continuelle appréhension : parmi elles on remarquait des jeunes filles de seize ans qui, devenues imbécilles, ressemblaient, au physique, à des femmes de cinquante ans. Nombre d'enfans des deux sexes qui avaient survécu à cette cruelle épreuve, s'assemblaient en troupe le long de la route, à mesure que l'armée approchait, demandant du secours, paraissant si maigres, si pâles, les yeux si hagards, que plusieurs fois on vit de farouches vétérans détourner la vue avec dégoût, tandis qu'ils accordaient, touchés de compassion, à ces victimes de la guerre, une portion de biscuit qui devait les soutenir le jour suivant (1).

(1) Partisans intéressés de la guerre éternelle, ô vous

On peut se faire une idée de la perte qu'éprouva le Portugal dans cette invasion : au départ des Français on ne trouva, dans des districts très-étendus, ni animal vivant, ni aucun objet de subsistance. « Les villes et les vil-
» lages abandonnés; les moulins détruits; le
» vin courant dans les gouttières; des mon-
» ceaux de blé brulés; les meubles même bri-
» sés; pas un cheval, pas une mule, pas un
» âne, pas une vache, pas même une chèvre
» que l'on puisse voir »! Telle fut la description que les Français eux-mêmes firent de leur marche quand ils évacuèrent; et à l'exception du *vin courant dans les gouttières*, cette

---

qui semblez ne regretter que vos triomphes, tandis que vous regrettez bien autrement de ne plus exploiter à votre profit le butin de nos invasions, voyez ce que les peuples de la Péninsule eurent à souffrir! Ce sont ces souvenirs amers que nous opposent les nations que nous avons été troubler dans leurs paisibles demeures. Qu'en est-il résulté? une réaction d'invasions dont notre malheureuse patrie a été accablée. Souvenez-vous que la guerre appelle la guerre. ( *Note de l'Editeur.* )

description est applicable à tout le pays qu'ils furent obligés de parcourir pour se retirer.

Masséna traversa l'Estramadure par la même route qu'il avait suivie en y entrant. Comme mesure préliminaire, et pour gagner du temps afin de faciliter la retraite de ses malades et de son bagage, il réunit les différens corps de son armée à Pombal, avec l'intention apparente de défendre son terrein. Le 11 mars, lord Wellington fit avancer l'armée alliée; et ayant, dans le courant du jour, réussi à chasser tous les postes avancés de l'ennemi, il fit ses dispositions pour une attaque générale le matin suivant; mais, pendant la nuit, Masséna mit le feu à la ville, et se retira. Le lendemain, les alliés trouvèrent de la résistance dans un corps français qui, fortement posté à l'extrémité d'un défilé en face de Redinha, obligea la plus grande partie de l'armée à se former pour le déloger; ce qui prit plusieurs heures. Ce corps, laissé comme arrière garde, tint ferme jusqu'à ce qu'il trouva sa sûreté compromise; alors, abandonnant sa position, il se retira très-vîte, ne perdant que quelques hommes,

tandis que les premières divisions des alliés étaient obligées de suivre avec précaution, ne sachant pas le moment où elles auraient à combattre toute l'armée française.

Ce fut ainsi que Masséna, avec un corps de dix mille hommes d'infanterie et sa meilleure cavalerie, sans aucun autre embarras que quelques pièces d'artillerie légère traînées par de bons chevaux, couvrit tous les jours sa retraite sans compromettre le reste de son armée. Cette arrière-garde était invariablement postée sur des positions qu'on ne pouvait attaquer de front sans essuyer une perte considérable, et qui ne pouvaient être tournées que par une marche de plusieurs heures, ce qui rendait les troupes incapables d'une plus longue poursuite (1). En gagnant ainsi du

(1). Pourquoi ne pas dire franchement que notre retraite fut digne de la haute réputation de nos troupes, que Ney se couvrit de gloire, que Masséna lui-même, au lieu de se laisser abattre, retrouva sa fermeté et l'énergie de son talent, que nos soldats enfin, dont le moral n'était point ébranlé encore, se montrèrent capables de triompher d'une pareille épreuve, et que loin de les irriter par

temps, les malades et le bagage, suivis du principal corps se retirèrent, et, excepté dans une ou deux occasions, ils eurent fini la marche de jour, avant que l'arrière-garde fût forcée de se rabattre sur eux.

Lord Wellington toujours actif dans la poursuite, employait toutes les manœuvres les plus habiles pour obliger la force qui couvrait la retraite à se retirer promptement de ces différentes positions La politique et la nécessité l'obligèrent toutefois d'épargner la vie de ses soldats, et de ne pas attaquer de front, n'étant plus d'ailleurs avec l'ennemi à égalité de nombre ; car, outre les Espagnols

---

une poursuite téméraire, Wellington se contenta pour ainsi dire de les accompagner jusqu'à la frontière espagnole. Que l'auteur anglais n'insinue donc pas, comme il l'a déjà fait ouvertement, que sans des circonstances imprévues, alléguées plutôt comme excuses que comme motifs, Wellington eût anéanti notre armée. Il ne l'eût point anéantie; l'armée était même alors dans des dispositions telles, qu'elle eût pu braver les Anglais dans un engagement général, que Wellington eut soin d'éviter. (*Note de l'Editeur*).

envoyés ailleurs, il venait de détacher quinze mille hommes pour protéger la frontière du sud. Il était même probable que Masséna, en arrivant en Espagne, ne manquerait pas d'être joint par des troupes fraîches. Lord Wellington, ayant enfoncé l'arrière-garde de l'ennemi qui entrait dans les défilés de Miranda de Corvo, lorsqu'une attaque directe eût pu causer l'abandon de la plus grande partie de son artillerie et de son bagage, s'exprima, dit-on, en ces termes : « J'ai bien » à présent l'occasion de faire éprouver une » perte considérable à l'ennemi, mais non » pas sans sacrifier plusieurs de mes propres » soldats. Je préfère donc continuer mon sys- » tème de le harasser, de détruire son orga- » nisation, de conserver ma propre armée » intacte, que de livrer une bataille dans la- » quelle le soldat serait si maltraité, qu'il » n'aurait pas l'ascendant sur les troupes » fraîches qu'il rencontrera sur les frontières. » Alméida et Badajoz doivent être repris ». C'est sur ce principe que lord Wellington agit dans toute la campagne. Ne donnant aucun

répit à l'ennemi, il le chassa au-delà des frontières, sans qu'il en coûtât presque rien aux alliés, et dans un état de misère et de maladie, qui finit par en détruire plus qu'aucune action générale n'aurait pu faire (1).

Masséna se proposait de faire passer le Mondego à son armée, par le pont de Coïmbra; mais quand, le 13 mars, il arriva à Condeixa, qui n'en est qu'à deux lieues, il se trouva si vivement pressé par les alliés, sans savoir le montant des forces qui se trouvaient dans la ville, qu'il craignit de tenter le passage de la rivière, et fit halte pour s'assurer du succès d'une reconnaissance qu'il avait poussée en avant. Il était de la dernière importance pour les alliés qu'il ne pût s'emparer du pays qu'on

(1) Il est clair que le plan de Wellington consistait à ne pas risquer d'engagement général dans la persuasion où il était que l'armée française ne pourrait être entamée, et qu'il valait mieux tout attendre du temps que d'en venir à une tentative téméraire; raison de plus pour reconnaître que l'attitude et la disposition de notre armée furent admirables dans cette retraite, et qu'il eût été dangereux de l'amener à une bataille. (*Note de l'Éditeur.*)

avait fortifié au-delà du Mondego; en conséquence, un corps fut dépêché vers les montagnes de l'Est, comme pour occuper les passages et inquiéter le flanc de l'ennemi. Cette manœuvre eut l'effet qu'on en attendait. Masséna craignant d'avoir ses deux communications coupées, fit opérer sur-le-champ un mouvement rapide à toute son armée, en la dirigeant entre la Serra de Estrella et le Mondego. Sur cette ligne la direction des rivières et des ravines, opposant toujours un front étendu et difficile à la poursuite des Anglais, était très-favorable à son mode de couvrir la retraite; il fut néanmoins serré de si près au passage de la Sierra, que, pour sauver son armée, il fut obligé de sacrifier une partie de son arrière-garde; il resta dans une position moins favorable qu'il n'avait coutume d'en occuper, et fut chassé, en traversant la rivière, avec une grande perte. Il détruisit même beaucoup de munitions et de magasins, et on regardait comme probable qu'il serait obligé d'abandonner son artillerie et son bagage; mais le 19, les alliés ayant dévancé leurs renforts, furent obligés

de se relâcher de quelques jours de poursuite; dans l'intervalle, Masséna fit tant de progrès, qu'il réussit enfin à faire passser la Coa à son armée.

Le général Reynier avec son corps n'arriva que le 3 avril près de Sabugal, où la Coa fait un coude considérable; la confiance que lui inspirait cette position fut presque cause de sa perte. Lord Wellington envoya la division légère traverser la Coa à un gué à deux ou trois milles au-dessus de la ville, pour manœuvrer sur les derrières de l'ennemi, tandis que deux divisions l'attaqueraient en front. Le jour était très-pluvieux et très-obscur, et la division légère ne fit pas un mouvement assez large, mais s'engagea avec le flanc de l'ennemi, avant que les divisions en front fussent assez avancées pour la soutenir. Un bataillon d'un corps de pillards fut d'abord engagé. La cavalerie ennemie le chargea, et l'aurait complètement taillé en pièces, si le colonel Beckroith qui le commandait, n'eût profité avec une grande promptitude de la défense que lui présentait une enceinte carrée:

en pierre, dans laquelle il jeta ses troupes, et repoussa les efforts de tout le corps de Reynier jusqu'à ce que le reste de la division vînt à son secours. Le combat devint alors plus égal, et se soutint avec courage des deux côtés, jusqu'à ce que les divisions en front vinssent à paraître; sur quoi, Reynier s'apercevant qu'il était presqu'enveloppé, se retira aussi vîte qu'il fut possible, laissant un obusier et trois cent-quarante hommes de tués sur le champ de bataille; et perdant, avant d'atteindre Alfaiates, environ le même nombre en prisonniers.

Cette affaire termina la poursuite sur cette route; mais deux jours après, la cavalerie, avec deux détachemens d'artillerie à cheval, tomba inopinément sur une brigade d'infanterie française à Junça, dont le commandant déploya autant de sang-froid que de bravoure. Il forma ses soldats en carré; et quoique la cavalerie galopât tout autour, et que le feu de l'artillerie parût les écraser, il continua de se retirer lentement à travers la plaine jusqu'à ce qu'il eût atteint les Duas

Casas, emportant même un officier supérieur qui était grièvement blessé, et dont les souffrances causaient du retard dans sa marche. La retraite de l'armée française fut certainement conduite avec beaucoup d'habileté; et, d'après les motifs qui firent manquer les attaques directes des vainqueurs, sa perte en tués ou blessés n'excéda probablement pas cinq mille hommes; celle des alliés fut de six-cent-cinquante. Après avoir ainsi payé le juste tribut que l'on doit aux Français comme soldats, la vérité exige qu'on fasse connaître leur conduite comme hommes, et que j'affirme, comme témoin oculaire, que les cruautés inutiles et la destruction dont ils se jouaient et qui marquaient chaque pas de leur retraite, étaient telles, qu'elles doivent imprimer à leur renommée une tache qu'aucune gloire militaire ne peut effacer (1).

Le 9 avril, le quartier-général fut fixé à

(1). Enfin, l'auteur convient que l'armée française fit une belle retraite; mais il se dédommage bien de cet aveu forcé. (*Note de l'Éditeur.*)

Villa-Formosa. Alméida fut reconnue le même jour. Défendue par une bonne garnison, cette place était à l'abri d'un coup de main; et comme on n'avait d'ailleurs ni artillerie, ni attirail de siége pour la réduire, elle fut bloquée. Les troupes furent postées en face pour empêcher qu'aucun détachement de l'ennemi ne communiquât avec elle. L'état de désorganisation et de misère où se trouvait l'armée de Masséna rendant improbable qu'on pût faire sur-le-champ quelque grand mouvement pour la secourir, lord Wellington saisit ce moment d'inaction pour visiter cette partie de son armée qui agissait sur la frontière de l'Alentejo. Son retour cependant fut nécessaire avant la fin du mois; l'ennemi, dès son arrivée à Salamanque, fit les plus vigoureux efforts pour former et organiser de nouveau son armée. Le reste de l'infanterie du neuvième corps, avec un corps considérable de cavalerie, et quelques brigades de la garde impériale y étant réunies, Masséna se vit encore à la tête de quarante mille hommes d'infanterie et de cinq mille de cavalerie. Avec cette force il tra-

versa la frontière le 2 mai, escortant un grand convoi de munitions et de vivres, pour ravitailler Alméida. Lord Vellington, dont l'armée, d'environ trente-six mille hommes était cantonnée sur l'Azava, la concentra sur-le-champ, pour livrer bataille et s'opposer à l'entrée de ces secours.

Alméida est située sur la droite de la Coa, rivière considérable, coulant dans la direction du nord. Ses bords sont escarpés et montagneux, et n'ont que peu de communications : les principales sont par le pont d'Alméida, par le pont de Castello-Boim, à sept milles au-dessus d'Alméida, et par le gué de St.-Roque, près de Freneda, trois milles plus haut. On n'en rencontre plus d'autres de quelqu'importance militaire que près de Sabugal, à trente milles au-dessus d'Alméida. A Sabugal, il y a un bon de pierre en pont état, qui communique aux grandes routes de Guarda et de Castello-Branca pour aller en Espagne.

En face de la Coa, dans une direction qui lui est à-peu-près parallèle, coule une petite rivière appelée la Duas Casas; le terrein,

entre les deux riviéres, quoiqu'élevé, est généralement découvert. Le village de Fuentes de Honor, opposé à Freneda sur la Coa, est bâti sur la rive gauche de la Duas Casas, il s'étend vers le côté occidental de la vallée qui forme au-dessous une très-forte position; mais, au-dessus du village, le sommet de la vallée s'abaisse de lui-même par degrés, et ses bords s'élèvent en pentes douces.

Alméida étant du côté de la Coa où l'ennemi était posté, les alliés pour s'opposer à des forces qui venaient à son secours, furent obligés de combattre ayant cette rivière à dos. Pour assurer l'objet pour lequel ils allaient livrer bataille, leur gauche était nécessairement postée si près de la forteresse bloquée, qu'ils empêchaient toute communication avec la garnison sur ce flanc; d'un autre côté, le pont de Sabugal, étant le seul endroit, par lequel, en cas de désastre, l'armée pût repasser commodément la rivière, il était d'un intérêt majeur que la droite s'étendît assez pour tenir libre la communication avec le pont. Ainsi, l'armée en se formant devait s'efforcer de pro-

téger deux points extrêmement éloignés; ce qui exigeait un front beaucoup au-dessus de celui que le nombre des troupes permettait de couvrir.

Lord Wellington choisit pour son champ de bataille le terrein élevé qui se trouve derrière les Duas Casas, plaçant les divisions des généraux Spencer, Picton et Houston derrière Fuentes de Honor, et occupant fortement ce village avec leur infanterie légère. Dans la même ligne, sur la gauche, mais un peu détachées, étaient les divisions des généraux Craufurd et Campbell, vis-à-vis le village d'Alameda, où il y a un pont sur les Duas Casas. La division de sir W. Erskine fut postée sur l'extrême gauche, pour garder la grande route d'Alméida, qui traverse la rivière par un gué sous le fort *Concepcion*; et une brigade portugaise avec un bataillon anglais sous les ordres du général Pack investit étroitement la forteresse. Un corps d'Espagnols, commandé par Don Julian Sanchez, fut placé dans le village de Nava de Aver, à deux milles au-delà de la droite de l'armée,

pour donner encore plus de sécurité à ce flanc.

Le 3 mai, l'ennemi se posta sur le côté opposé de la vallée des Duas Casas, sa gauche en face du village de Fuentes de Honor, et sa droite s'étendant environ deux milles et demi vers Alameda. Il menaça d'abord d'attaquer les troupes postées autour de cette ville; mais dans l'après-midi, il fit une attaque terrible pour emporter le village de Fuentes, dont la possession l'aurait mis dans le cas de percer à travers le front des alliés. Ce poste fut donc défendu avec la plus grande opiniâtreté, et les assaillans, après de vigoureux efforts, profitèrent de la nuit pour cesser de combattre, ayant éprouvé une perte considérable. Après avoir ainsi échoué dans son projet de rompre la ligne qui lui était opposée, Masséna passa tout le jour suivant en reconnaissances, ce qui donna lieu de soupçonner quelque manœuvre sur la droite. La division du général Houston se mit donc en mouvement à Poza-Velha. Sur ce flanc, le point le

plus faible du front de la vallée des Duas Casas était presqu'insensible, et la rivière était guéable. Pendant la nuit du 4, Masséna fit marcher ses troupes en masses vers leur gauche, formant le corps de Junot et toute sa cavalerie en face de la division du général Houston. Cette manœuvre fut suivie d'un mouvement correspondant de la part des alliés; les divisions du général Craufurd et la cavalerie furent envoyées au secours du général Houston, et les divisions des généraux Spencer et Picton se dirigèrent vers leur droite.

Le 5, à la pointe du jour, le corps de Junot attaqua la division du général Houston, et emporta le village de Poza Velha : en poursuivant ce succès, la cavalerie française, par la supériorité du nombre, chassa la cavalerie au-delà de l'infanterie, qui tint ferme et par un feu bien dirigé arrêta la poursuite. L'artillerie à cheval se distingua en secourant l'infanterie. Les troupes espagnoles à Nava de Aver, ainsi séparées de la ligne par la perte de Poza Velha, firent un détour sur les derrières pour atteindre Freneda.

Lord Wellington résolut alors d'abandonner ses communications avec le pont de Sabugal, et de fortifier sa position en concentrant son armée; il fit retirer de la droite les divisions des généraux Craufurd et Houston, et forma une ligne qui s'étendait depuis Duas Casas, vers Freneda sur la Coa, à angles droits jusqu'à leur formation primitive, la cavalerie étant placée en réserve. L'ennemi essaya sans succès de rompre les troupes, tandis qu'elles exécutaient ce changement de position; mais quand elles furent formées sur cette nouvelle ligne, il ne fit qu'entretenir un feu d'artillerie qui ne produisit pas beaucoup d'effet. Il renouvela sur cette première formation ses attaques pour emporter le village de Fuentes, qui fut défendu avec opiniâtreté, et après un long combat les alliés en conservèrent la partie supérieure. Ce fut là le dernier effort du commandement du maréchal Masséna : repoussé dans toutes ses attaques, il craignit d'en hasarder une nouvelle, et resta tranquille jusqu'au 9, en présence de son antagoniste,

qui, plus actif, sut profiter de l'occasion pour retrancher toute l'étendue de son nouveau front, et pour rendre sa position plus formidable dans l'endroit où deux jours auparavant elle était la plus faible. Masséna voyant donc s'évanouir toute apparence de renouveler le combat avec succès, se retira vers Salamanque, abandonnant Alméida à son sort, et bientôt après il résigna le commandement de l'armée. Dans cette affaire, les alliés perdirent 198 hommes de tués, 1028 de blessés, et 294 de faits prisonniers.

Lord Wellington fit sur-le-champ ses arrangemens pour s'assurer de la conquête que sa victoire lui avait obtenue. Etant informé de l'intention du gouverneur d'Alméida d'évacuer la place, il prit de telles mesures pour empêcher que la garnison ne s'échappât, qu'elles semblaient en exclure la possibilité; mais d'après un délai dans l'exécution de ses ordres, elles ne produisirent presqu'aucun effet. Le général Brenier, le 10 au soir, au moment que l'explosion d'une quantité de

fougasses renversait l'entier revêtement des deux fronts, fit une sortie avec toute sa garnison, surprit et tua à coups de bayonnettes les premiers piquets des corps qui investissaient la place, et marchant à travers le pays, évitant les grandes routes, arriva avec peu de perte près de Barba del Puexco, où il passa sans être observé par un corps de troupes posté pour s'opposer à sa sortie; mais en traversant l'Aguedo, son arrière-garde fut attaquée par un autre détachement, et environ deux cents de ses soldats furent tués. Ayant passé le pont, on ne put poursuivre davantage les fuyards, tout un corps de l'armée française s'avançant en toute hâte à leur secours.

La victoire de Fuentes et la prise d'Alméida ayant assuré la tranquillité du nord du Portugal, lord Wellington détacha les divisions des généraux Picton et Houston vers l'Alentejo pour renforcer le maréchal Béresford; et ayant appris le 16, que le maréchal Soult était en mouvement de ce côté, il le suivit, lais-

sant les troupes du nord sous les ordres de sir B. Spencer (1).

---

(1). Le résultat de cette fameuse campagne de Portugal fut donc tout à notre désavantage, quoique notre armée n'y eût éprouvé aucun revers, et que l'ennemi ne nous eût opposé que de froides combinaisons, une force d'inertie et des obstacles puisés dans la localité. Disons-le franchement, le maréchal Masséna s'y montra au-dessous de sa réputation, et il n'y reparut habile et vigilant guerrier que dans sa retraite. Son orgueil blessé de voir l'ennemi, après l'avoir poursuivi jusqu'à la frontière, investir la place d'Alméida et lui enlever sous ses yeux sa propre conquête, le portèrent à livrer pour ainsi dire deux assauts à l'armée anglaise judicieusement postée à Fuentes de Honor : il n'y fut pas plus heureux qu'à Busaco, et abandonnant le Portugal à son adversaire, il tomba dans la disgrâce de Napoléon qui lui donna un successeur moins habile et encore plus malheureux. Qui le croirait pourtant ! Cette invasion du Portugal, tout au moins fâcheuse pour la réputation de Masséna, était regardée par ce vieux guerrier comme son plus beau titre de gloire et comme sa plus belle campagne ; il s'y affectionnait avec une sorte de bonne foi comme ces génies épuisés qui, dans leur vieillesse et leur décadence, affectionnent leur dernière et leur plus faible production. Telle est selon nous l'importance de cette campagne, qu'on ne saurait trop

l'étudier. L'auteur anglais n'en donne qu'une esquisse imparfaite et des aperçus généraux. Nous invitons les lecteurs curieux à comparer son récit avec la relation plus animée, plus détaillée, plus intéressante que nous en a donné M. le chef de bataillon Guingret, sous le titre de *Relation historique et militaire de la campagne de Portugal.* C'est un ouvrage très-estimable qui honore le caractère et le talent de son auteur (*Note de l'Éditeur.*)

---

## CHAPITRE IV.

Opérations militaires sur la frontière de l'Alentejo, — Le maréchal Soult prend Olivença, Badajoz et Campo-Mayor. — Le maréchal Beresford oblige les Français à repasser la Guadiana. — Il reprend Olivença, et assiége Badajoz. — Soult s'avance avec une armée au secours de cette place. — Il est défait à Albuera. — Second siége de Badajoz. — Les armées françaises du Nord et du Midi se réunissent pour venir à son secours. — Les alliés se retirent en Portugal.

Pour faciliter la conquête du Portugal, les Français avaient rassemblé une armée de quatorze mille hommes dans le midi de l'Espagne sous les ordres du maréchal Soult, qui, vers la fin de décembre, s'étaient avancés pour réduire Badajoz, et ouvrir une communication, à travers le Tage, avec le maréchal Masséna (1).

(1) C'est ici qu'éclate le défaut d'harmonie et d'unité dans les operations hostiles de la Péninsule. Il était clair qu'une diversion au Sud de Lisbonne (dans l'Alentejo)

Les généraux Balasteros et Mendizabal, qui commandaient les armées espagnoles dans l'Estramadure, n'étant pas en force pour lui résister, se retirèrent à son approche ; le premier à Salvatierra, et autres points en descendant la Guadiana; le second, en Portugal, laissant dans Olivença sept bataillons et une brigade d'artillerie de campagne, presque sans provisions. Soult bloqua cette dernière place le 11 janvier; et, le 22, la famine força la garnison à se rendre à discrétion.

---

devenait nécessaire aux succès de l'invasion de Masséna. Le maréchal Soult fut chargé de conduire cette diversion. Mais quand commença-t-il à agir ? A la fin de décembre, lorsque la destinée de la campagne était déjà presqu'irrévocable; lorsqu'il fallait reprendre Olivença, assiéger et prendre Badajoz. On aurait pu tourner, il est vrai, ces places avec une armée expéditionnaire de quarante mille hommes; mais Soult en avait à peine le tiers. Quand il eut pris Badajoz, Masséna n'avait déjà plus qu'à battre en retraite. Y eut-il, de la part de Soult, lenteur et négligence, rivalité ou jalousie contre Masséna? Que ceux qui savent aussi scruter le cœur des ambitieux décident. (*Note de l'Editeur.*)

Le maréchal Soult s'étant efforcé de faire d'Olivença une place d'armes pour soutenir ses opérations ultérieures, détacha le maréchal Mortier, le 26 janvier, afin d'investir Badajoz, qui fut le même jour complétement bloqué, sur la gauche de la Guadiana, par l'infanterie, tandis que ses communications avec le Portugal étaient partiellement interrompues par la cavalerie, qui passa la rivière à gué. Deux jours après, le siége commença, et, le 15 février, les batteries ouvrirent leur feu. Le même jour, l'ouvrage à couronne fut attaqué par les troupes qui s'avançaient des tranchées, et emporté presque sans opposition. Mais, d'après la difficulté du terrain, il se passa plusieurs jours avant que l'ennemi pût y assurer son logement.

Vers cette époque, un corps considérable d'Espagnols vint au secours des assiégés. Dès qu'on avait su à Cartaxo que Soult était en mouvement, lord Wellington avait combiné avec la Romana un plan d'opérations pour la défense de la frontière du Sud, et désigné une position derrière la Gevora, ayant sa droite

sur le Fort Christoval, comme la meilleure où les Espagnols pussent tenir ouverte la communication avec Badajoz, si cette forteresse était attaquée. Les troupes espagnoles s'étaient déjà séparées des Anglais, et le marquis de la Romana avait été nommé le jour suivant pour les aller joindre, quand il mourut subitement, le 23 janvier, à Cartaxo, d'une ossification des vaisseaux du cœur, et universellement regretté de ses compatriotes et de leurs alliés. Le commandement fut, en conséquence, remis au général Mendizabal, qui suivit le plan arrêté, et, le 9 février, ouvrant une communication avec la garnison de Badajoz, porta son armée sur les hauteurs de Christoval. Dans cette situation, il tint les assiégeans dans un état d'alarmes continuelles; et ce fut un objet pour eux de la première importance de le déloger. Malheureusement, il en donna l'occasion en faisant mouvoir toute sa force vers sa gauche, hors de la protection du fort Christoval, à cause de quelques obus jetées dans son camp, du côté opposé de la rivière. Le maré-

chal Mortier, ayant observé ce changement, établit un pont volant sur la Guadiana, au-dessus de la ville; et, dans la nuit du 18 février, fit marcher un détachement de 6,000 hommes de l'armée assiégeante, qui passa à gué la Gevora, et au point du jour commença l'attaque. La force qu'on leur opposa consistait en 9,000 hommes d'infanterie espagnole, et en une brigade de cavalerie portugaise. Les troupes des deux nations se conduisirent mal; et, tirant peu d'avantage de leur position, elles furent promptement mises en déroute. La cavalerie trouva son salut dans une prompte fuite, malgré le noble exemple de leur commandant et des autres officiers, qui se firent remarquer en essayant vainement de les retenir. Don Carlos de Espana réussit à faire entrer 500 hommes d'infanterie à Elvas; environ 3,000 hommes se sauvèrent dans Badajoz, et le reste fut ou tué ou fait prisonnier.

Etant ainsi délivré de l'inquiétude d'une armée en campagne, Mortier investit la place, et pressa le siége. Les Français, après s'être

établis dans les ouvrages extérieurs, tirèrent une parallèle à droite et à gauche, et formèrent des batteries contre la ville même. Les approches étaient encore éloignées de vingt *verges* du chemin couvert, quand on découvrit, le 28 février, par la hardiesse d'un officier qui y entra, qu'il n'était point occupé la nuit. En conséquence, la nuit suivante, la crête du glacis fut couronnée par la sappe volante. La nuit du 8, la contrescarpe du fossé du ravelin sauta, et le ravelin lui-même, étant abandonné par la garnison, fut pris sans combat. Le 9, on battit en brèche; et, le 10, le gouverneur capitula, quoiqu'il fût informé auparavant, par une communication télégraphique, que Masséna avait commencé sa retraite, et qu'on allait le secourir sur-le-champ. La garnison, au nombre de 9,000 hommes, sortit le jour suivant, et mit bas les armes devant 13,000 Français.

Mortier investit ensuite Campo-Mayor, grande ville frontière de Portugal, qui, étant en partie démantelée, fut confiée à un seul piquet de 200 hommes pour garder

cinq pièces d'artillerie placées sur les remparts. Mais le major Tallaia, gouverneur, du corps du génie, qui était profondément versé dans l'art de défendre des places, fit une telle apparence de résistance, qu'il força les Français à préparer tout pour un siége régulier. Après cinq jours d'un feu continuel, ils effectuèrent une brêche praticable, et la faible garnison fut à leur merci : mais même encore dans cette extrémité, le gouverneur stipula pour vingt-quatre heures de délai, dans le cas où il serait secouru ; ce qui n'ayant point eu lieu, il sortit le 23 mars. Mortier commença aussitôt ses préparatifs pour évacuer la ville, et pour envoyer son artillerie et ses munitions à Badajoz ; mais il n'eut pas le temps d'effectuer leur transport ; il fut interrompu par l'approche des troupes anglaises sous les ordres du maréchal Beresford.

On avait réglé que le corps au sud du Tage se mettrait en marche pour secourir Badajoz au moment où Masséna quitterait ses cantonnemens. Mais, quand les troupes de l'ennemi se mirent en mouvement, sans que

leurs intentions fussent positivement fixées, un détachement considérable traversa le Tage à Abrantez pour attaquer les retranchemens et détruire le pont de Punhete. Le général Stewart, qui le commandait, trouva à son arrivée que la garnison française s'était retirée; il traversa la Zezere pour hâter la retraite du principal corps de l'ennemi, en menaçant ses flancs. Ces manœuvres prirent quelques jours, et le corps d'armée n'étant pas d'ailleurs assez fort pour avancer en l'absence du détachement; il était nécessaire, d'après la destruction de l'armée espagnole sous les ordres de Mendizabal, qu'on augmentât la force qui devait agir dans l'Alentejo, même au-delà du nombre qui avait d'abord été fixé. La quatrième division reçut donc l'ordre de le joindre. D'après ces délais, et la difficulté d'établir un pont faute de matériaux, ce ne put être avant le 17 que sir Williams Beresford repassant le Tage à Tancos, mit son corps d'armée en mouvement : il consistait dans les divisions de l'honorable Williams Stewart et

de Lowney Cole, et dans la division portugaise du général Hamilton, avec le 13e léger de dragons, quelque grosse cavalerie, et deux brigades d'artillerie. Béresford marcha par Ponte de Sor, Crato et Portalegre, à Campo-Mayor, où il arriva le 27 mars. Un convoi considérable de l'ennemi, formé d'artillerie, de caissons de munitions, de mulets chargés, etc., ne faisait que de se mettre en marche, escorté par 800 à 900 hommes de cavalerie et par trois bataillons d'infanterie. On se mit de suite à sa poursuite, et la cavalerie atteignit promptement les Français. Quelques escadrons firent une charge très-brillante, et percèrent à travers l'escorte; ensuite, galoppant le long de la route, ils obligèrent les troupes du convoi de mettre bas les armes, et s'emparèrent de plusieurs canons et caissons; mais avant que des renforts arrivassent pour assurer la capture que l'on venait de faire, les vaincus se mirent en mouvement, reprirent les armes, et presque tout le convoi effectua sa retraite sur Badajoz. Les alliés, dans cette affaire, souffrirent cruellement,

ayant eu plus de 150 hommes tués, blessés, ou faits prisonniers; ils devaient surtout cette perte à la trop grande ardeur des dragons, qui avaient été à la poursuite de l'ennemi jusque sous les murs même de la ville.

Les Français s'étant ainsi retirés de la droite de la Guadiana, on réfléchit aux moyens de passer cette rivière pour les poursuivre, et pour bloquer Badajoz avant qu'il fût approvisionné, ou mis en état de défense Les deux seuls ponts, ceux de Mérida et de Badajoz étaient au pouvoir de l'ennemi, et l'armée n'était pas accompagnée d'un train de pontons. On découvrit bientôt que le meilleur gué se trouvait en face du fort Turamenha; et qu'il n'était praticable que pour la cavalerie; mais, dans aucun cas, il ne pouvait être regardé comme une communication permanente pour l'armée, la Guadiana étant sujette à des crues subites. Un pont fut donc établi sur des tréteaux; mais à peine était-il fini, que la rivière s'accrut au point qu'elle le rendit inutile; en conséquence, l'armée passa en radeau le 25 avril, ce qui prit les deux jours

suivans. Le quartier-général fut établi dans un petit village sur la rive gauche, dans lequel l'ennemi entra dans la nuit, en surprenant un piquet de cavalerie; mais il en fut presque aussitôt chassé par un corps d'infanterie. Pendant cet intervalle, les Français avaient comblé les tranchées devant Badajoz, rebâti en partie la brèche, et transporté leur train d'artillerie. Ainsi, à l'approche des alliés, laissant une garnison suffisante dans la place, Mortier se retira sur Séville. Il laissa aussi un détachement de 400 hommes dans Olivença, ville considérable, régulièrement fortifiée dans une plaine, à deux lieues de Turamenha, et ne masquant aucune communication. Il serait difficile d'assigner la raison pour laquelle le maréchal Mortier laissa un si petit corps que 400 hommes dans une ville aussi considérable; ce nombre ne permettait pas de prolonger la défense, et cependant il était tel qu'on ne devait pas le sacrifier sans objet. La ville fut sur-le-champ investie; et la trouvant fortifiée de tous les côtés, le général Cole, pour ne pas perdre inutilement

des hommes dans un assaut, avec sa division, reçut l'ordre de la réduire dans les formes. Le maréchal, pendant ce temps-là, avec le principal corps de l'armée, s'avança pour empêcher qu'aucun secours ne fût jeté dans Badajoz; et, après une rencontre de cavalerie où il eut tout l'avantage contre l'ennemi à Los Santos, il se porta à Zafra.

Le 15, le général Cole ayant établi une batterie pour battre en brèche, et placé des obusiers pour prendre à revers la partie qu'il se proposait d'attaquer, envoya un drapeau de trève, offrant des conditions au gouverneur s'il voulait se rendre dans une demi-heure; à quoi le gouverneur n'ayant fait aucune réponse, les batteries recommencèrent à jouer, à l'expiration du temps fixé. Les murailles furent trouvées très-mauvaises, et l'artillerie produisait déjà son effet, quand le gouverneur arbora un drapeau blanc, et exprima son empressement d'accepter les conditions qu'on lui avait offertes. Le général Cole lui refusa alors toute condition, insista pour qu'il se rendît à discrétion, et ordonna à l'artillerie de conti-

nuer son feu. En deux heures, la brèche devint praticable, et le gouverneur, craignant un assaut, rendit la ville.

La garnison, au nombre de 370 officiers et soldats, sortit prisonnière de guerre. La place était en si mauvais état de défense, qu'à l'exception de cinq pièces de campagne espagnoles, tous les autres canons étaient sans affût; le commandant néanmoins, après l'investissement de la place, les avait fait monter avec beaucoup d'industrie sur des charrettes du pays.

Le maréchal, après la prise d'Olivença, dirigea ses armes sur Badajoz, et il faisait les démarches préliminaires pour assurer ses communications à travers la Guadiana, quand lord Wellington arriva de l'armée du Nord. Les deux commandans allèrent reconnaître, avec une forte escorte, la place. Ils trouvèrent toute l'enceinte fortifiée d'ouvrages réguliers si bien couverts, qu'aucun moyen d'attaque en leur pouvoir ne pourrait les réduire, excepté au point de jonction de la Rivillas avec la Guadiana, où une hauteur escarpée,

baignée par ces rivières, donnaient une défense naturelle très-forte; or, les fortifications se bornaient à un simple mur, bâti sur la crête de la colline, restes d'un vieux château qui dominait les ouvrages de la ville.

En observant en outre qu'on pouvait voir tout l'intérieur du château, d'un petit fort situé sur les hauteurs de Christoval, du côté portugais de la Guadiana, et que le derrière de la défense du front du château pouvait être canonné de là, il devint clair que si le fort était réduit, et que si on y élevait des batteries, aucun corps d'assaillans, exposé à leur feu, ne pourrait tenir pour disputer une brèche faite dans la muraille, qui formait la seule défense du château. Cette muraille, d'après sa position découverte, paraissait susceptible d'être renversée à une certaine distance; et comme, lorsque l'on serait maître du château, la résistance de la ville, qui se trouvait commandée par son influence, devait cesser, Badajoz, d'après ce mode d'attaque, pouvait être pris en quinze jours.

La seule crainte que l'on eût, était que la rivière d'une part, et la montée escarpée de l'autre, présentassent des obstacles insurmontables; mais des officiers d'ingénieurs ayant gravi, pendant la nuit, jusqu'au pied même des murailles, et assuré qu'elles ne présentaient réellement aucune difficulté, le plan d'attaque fut définitivement adopté. Lord Wellington étant rappelé au Nord par les mouvemens que faisait Masséna pour secourir Alméida, la conduite du siége fut laissée au maréchal Béresford. Deux différentes espèces de ponts, pour le transport de l'artillerie et des équipages furent jetés sur la Guadiana le 23 avril, et on fixa le jour suivant pour l'investissement de la place. Le temps était en apparence fixé au beau, et tout promettait le succès. Mais telle est l'incertitude des opérations militaires, que tout dépend le plus souvent de causes irrésistibles : par la chute de torrens éloignés, la rivière s'enfla perpendiculairement de sept pieds pendant la nuit; les ponts furent entraînés avant que d'avoir pu servir, et les matériaux qui les composaient flottaient em-

portés par le courant; de sorte que le 24, l'armée, loin de pouvoir agir offensivement, avait perdu toutes ses communications avec le Portugal.

En peu de jours, un autre pont fut préparé avec de grands efforts, et la place fut investie. Le siége commença dans la nuit du 8, et malgré la difficulté du terrein, malgré un feu continuel d'artillerie, et une vigoureuse sortie dans laquelle la garnison obtint quelques succès, une batterie commença le 11 à la pointe du jour, à battre en brèche Christoval. Cependant l'artillerie cessa bientôt de se faire entendre, les jeunes canonniers portugais, qui étaient seuls employés, étant trop peu expérimentés pour un tel service, et leurs canons étant aussi extrêmement mauvais; aussi, au bout de quelques heures, il ne resta qu'une seule pièce d'artillerie dans le cas de faire le service.

Le maréchal Béresford ordonna de faire venir d'autres canons d'Elvas; il se préparait à ouvrir la tranchée devant le château, quand il apprit que le maréchal Soult était arrivé à

Llerena, avec un corps d'armée pour secourir la place; en conséquence, le siége fut levé, et les équipages et l'artillerie partirent la nuit du 14, protégés par la division du général Cole. Au moment où l'arrière-garde se retirait, la garnison fit une sortie en force, dont un bataillon portugais de troupes légères souffrit cruellement. La perte totale pendant les opérations se monta à plus de cent hommes tués, et six cent-cinquante blessés.

L'armée marcha à Valverde et se réunit aux corps espagnols, sous les ordres des généraux Castanos, Blake, et Balasteros, tirés de Cadix, et d'autres places; après quoi le tout prit poste, pour donner bataille à l'ennemi qui s'approchait, et pour empêcher qu'aucun secours ne fût jeté dans Badajoz. Peu de temps auparavant, lord Wellington, afin d'engager les Espagnols à seconder franchement les Anglais et les Portugais, avait proposé que, toutes les fois que les troupes des trois nations agiraient ensemble, l'officier ayant le rang supérieur prendrait le commandement; en conséquence, le général Castanos aurait dû alors

commander en chef l'armée combinée; mais, avec une modestie bien rare, il le refusa, disant, que la véritable force et non point le rang nominal devait obtenir la puissance, et que les Espagnols comme le corps le plus faible se considéraient dans cette occasion simplement comme auxiliaires (1).

La position choisie pour les armées combinées était derrière la petite rivière d'Albuera, où les routes qui conduisent de Séville à Olivença et à Badajoz se séparent après qu'on a passé la rivière sur un pont près du village d'Albuera. L'Albuera se jette dans la Guadiana, et le village du même nom est sur sa rive gauche. Le terrein du côté de l'ouest s'élève en pentes douces et unies. Ce fut sur le sommet de cette élévation, presque parallèle à la rivière, que l'armée se forma,

---

(1) Trait qui ne saurait recevoir trop d'éloges! Il n'y a que le plus pur amour de la patrie, et la modestie la plus noble, qui aient pu ainsi étouffer dans Castanos ce qu'on appelle *l'orgueil castillan*, qui lui-même n'est qu'une élévation d'ame exagérée et exclusive. ( *Note de l'Editeur.*)

sa gauche ayant le village d'Albuera en face; et étant en outre défendue par les bords de la rivière. La droite n'avait point d'appui particulier, les monticules se succédant si rapidement, que toute extension vers un mamelon faisait désirer de prolonger la ligne au mamelon suivant; ainsi, après l'avoir étendue autant que possible, et avoir placé la droite sur un point très-élevé, le terrein resta encore sur ce flanc très-favorable à l'ennemi. Au-dessus du point formant la droite de la ligne, l'Albuera n'est qu'un petit ruisseau. A l'Est de la rivière, en face de la gauche de la position, le pays est parfaitement plat, et ouvert dans une étendue de six ou sept cents verges; à cette distance sont de petites collines couvertes de bois épais, qui, en face de la droite, tournent autour en forme semi-circulaire, jusqu'à ce qu'elles rencontrent la rivière d'Albuera, au-dessus de cette partie de la hauteur qui était occupée par les alliés. Dans la nuit du 15, le maréchal Soult se posta sur les collines boisées dont nous avons parlé, avec vingt mille hommes d'infanterie, trois mille

de cavalerie et quarante pièces de canon. Le maréchal Béresford avait à lui opposer deux divisions d'Anglais et de Portugais; une autre division Portugaise, et quatorze mille Espagnols; le tout composant un corps de vingt-sept mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie et trente-deux pièces de canon.

Les Espagnols se formèrent sur la droite en deux lignes; la division du général Stewart était au centre, et la division portugaise du général Hamilton était à gauche; la division du général Cole, (qui joignit de Badajoz, comme l'action commençait), et une brigade portugaise, formaient une seconde ligne, derrière le centre. Le village d'Albuera était occupé par une brigade d'infanterie légère, sous les ordres du général Alten; et la cavalerie, commandée par le général Lumley, fut postée pour couvrir le flanc droit des Espagnols.

Le 16, à huit heures du matin, une forte colonne française sortit du bois, dirigeant sa marche sur le village d'Albuera, comme pour attaquer la gauche des alliés; mais tandis que

toute l'attention était dirigée sur cette colonne, qui ne faisait qu'une feinte, le principal corps de l'ennemi, couvert par le bois à la droite, traversait l'Albuera au-dessus de la position, et commençait à monter les hauteurs sur la droite des Espagnols, sans trouver d'opposition. Aussitôt que les têtes des colonnes débouchèrent du bois, et que ce mouvement pût être observé, le maréchal Béresford profita du peu de temps qui lui restait encore, pour donner aux troupes espagnoles un nouvel alignement faisant face à leur flanc primitif, et pour les faire soutenir par la droite de sa réserve. Les Français, des hauteurs qu'ils avaient gagnées, se trouvant sur un terrein à-peu-près égal, dirigèrent leur principal effort contre les Espagnols, qui soutinrent le choc avec fermeté, jusqu'à ce qu'accablés par le nombre, ils furent obligés de reculer, et l'ennemi commença à déployer ses colonnes sur l'un des points les plus élevés de la position. En même temps la cavalerie française menaçait les derrières des alliés par un long mouvement autour de leur flanc droit; et la

colonne qui s'avança d'abord fit de nouvelles démonstrations de forcer la gauche. Le succès du combat dépendait donc du recouvrement du terrein dont les Espagnols avaient été chassés. La division du général Stewart se porta en avant pour cet effet; une pluie abondante mêlée de brouillard obscurcit dans ce moment-là les combattans des deux côtés, et quand la brigade de la division qui s'avançait fut sur le point de charger l'ennemi, quelques escadrons de lanciers polonais qui pendant le brouillard avaient tourné ses derrières sans être aperçus, tombèrent inopinément sur son flanc droit, et la firent toute prisonnière à l'exception du bataillon de gauche, s'emparant aussi des canons qui soutenaient sa marche. La journée paraissait alors perdue : mais le major-général, l'honorable William Stewart, avec le reste de sa division, et le major-général l'honorable Lowrey Cole, avec une partie de sa division, s'avançant de suite en bataille, chargèrent l'ennemi avant que sa formation fût complète, le chassèrent de la colline avec un carnage effroyable, et

fixèrent la victoire du côté des alliés. Jamais on ne donna individuellement ou collectivement plus de sanglantes preuves de bravoure. Le major-général Houston et plusieurs officiers distingués succombèrent en conduisant bravement leurs soldats dont on observa les rangs après la bataille étendus sur la terre, dans l'ordre qu'ils avaient combattu; bien en arrière des alliés, les champs furent jonchés des corps des lanciers polonais, qui seuls avaient pénétré au-delà des combattans. Ces enragés galopaient autour dans toutes les directions, perçant à coups de lance plusieurs blessés et leurs soutiens sans défense : l'un d'eux même chargea le maréchal Béresford, qui luttant avec lui, le renversa de son cheval : un coup de sabre d'un dragon d'ordonnance mit un terme à la carrière du Polonais.

Les officiers français s'efforcèrent plusieurs fois, mais envain, de rallier leurs soldats, et de les engager à renouveler l'attaque; ils se retirèrent alors protégés par la supériorité

de leur cavalerie, sur les collines du côté opposé de la rivière, où ils restèrent le jour suivant, gardant une division d'infanterie dans la plaine, et tenant le pont sur l'Albuera. Dans la nuit du 17, Soult commença sa retraite sur Séville, ayant perdu dans l'action, d'après l'énumération des corps laissés sur le champ de bataille, et un état intercepté des blessés que l'on enleva, au moins huit mille hommes. Les anglais et les Portugais souffrirent aussi cruellement dans cette sanglante affaire, ayant mille tués, trois mille blessés, et cinq-cent soixante et dix hommes faits prisonniers. Les Espagnols seuls perdirent plus de deux mille hommes en tués et en blessés. Aussitôt que l'on apprit la retraite de l'ennemi, le 18 au matin, on détacha la cavalerie à sa poursuite, et dans une affaire brillante à Usagna, elle fit quelques prisonniers. Le même jour, l'infanterie reprit son poste devant Badajoz, et le maréchal Béresford eut la satisfaction de voir que Soult n'ayant pu communiquer avec la garnison, il avait pleinement

rempli le but qu'il s'était proposé en livrant bataille aux Français à Albuera (1).

---

(1) Comme il était de l'essence du gouvernement de Bonaparte de ne jamais avouer la perte d'une bataille, le maréchal Soult, à qui ce système de politique impudente convenait fort, ne manqua pas d'affirmer, à la face de toute l'Europe, après s'être laissé battre, qu'il était resté maître de la position où il était venu attaquer l'ennemi. Le fait est (car à présent rien ne peut plus obscurcir la vérité) qu'il fut repoussé avec perte, et que les alliés restèrent en possession de leur position d'Albuera en avant de Badajoz, sans pourtant qu'ils osassent poursuivre l'armée qu'ils venaient de repousser. Aussi, le maréchal Soult, se rappelant alors le conseil qu'il avait donné à Bonaparte à Eylau afin de passer pour victorieux, resta un jour entier derrière l'Albuera, à une demie lieue du champ de bataille, qui était couvert de ses morts; tandis que son armée, repoussée avec tant de perte, s'attendait à être poursuivie, et redoutait de voir tranformer cet échec en une déroute complète. Ayant ainsi manqué son but, qui consistait à secourir Badajoz, le maréchal Soult reprit la route de Séville. Il lui fallut attendre, pour recommencer un mouvement offensif, de pouvoir se combiner avec l'armée du nord de l'Espagne, commandée par le maréchal Marmont; en effet, il n'y eut que la jonction

Lord Wellington à cette époque prit le commandement personnel dans l'Alentejo, et bientôt après les divisions détachées du nord après, la bataille de Fuentes d'Alméida firent leur jonction, et les alliés obtinrent une supériorité décidée. Cependant, il était à craindre que l'armée française du Portugal, au commandement de laquelle le maréchal Marmont venait de succéder, ne passât promptement le Tage, et ne donnât l'avantage du nombre à l'ennemi. L'opération méditée contre Badajoz devait donc s'exécuter rapidement. Les officiers du génie s'étant assurés pendant la nuit, par un examen personnel, qu'on n'avait fait aucun changement aux défenses du château, il fut décidé qu'on renouvellerait l'ancienne attaque avec une grande force d'artille-

---

des deux maréchaux qui pût faire lever le siége de Badajoz, comme on le verra bientôt. Quant aux fautes que fit le maréchal Soult dans la journée d'Albuera, nous nous abstiendrons de les discuter ici, le cadre de cet ouvrage n'étant pas de nature à recevoir toute sorte de développemens historiques. (*Note de l'Editeur.*)

rie, et on en tira d'Elvas autant que cette place put en fournir.

Le 27, la division du général Houston investit Badajoz sur la droite de la rivière, et les divisions des généraux Picton et Hamilton l'investirent sur la gauche. Deux jours après, la tranchée fût ouverte devant Christoval; mais ce fut avec peine que l'on put se mettre à couvert des batteries avancées, la garnison ayant raclé la terre, et laissé le roc nud : de plus étant bien préparée, et dans l'attente de l'événement, elle ouvrit un feu de canon et de mousqueterie au moment même où l'on commençait à travailler, et le feu se soutint sans relâche pendant toute la nuit. Cependant, au moyen de sacs de laine et d'autres expédiens les batteries furent toutes complétées le 2; et le 3 au point du jour, elles commencèrent à jouer des deux côtés de la rivière. Le feu se soutint avec un tel succès, que dans la nuit du 5, la brèche de Christoval ayant éte reconnue, on la jugea praticable, et à minuit on donna l'assaut. Les assaillans les plus avancés entrèrent dans le fossé, et essayèrent de monter à la brèche;

mais bientôt ils découvrirent qu'entre l'intervalle du soir et le temps de leur marche, la terre avait été enlevée et qu'on avait creusé sept pieds au-dessous de la muraille. Au lieu de se retirer, ce qui aurait pu s'effectuer avec peu de perte, le courage de nos soldats les poussa à tenter de franchir la muraille, attaque impraticable dans laquelle ils persévérèrent pendant plus d'une heure, tandis que l'ennemi du haut du parapet faisait pleuvoir sur eux des pierres, des bombes, et des grenades. La moitié des assaillans fut blessée ou tuée; le reste se retira et se mit à couvert. Pendant les deux jours suivans, la brèche fut agrandie, et, étant de nouveau rendue praticable, on y donna sur-le-champ l'assaut à la nuit tombante, pour empêcher qu'elle ne fût *éclaircie*. On s'avança avec résolution; mais la situation des assiégés était tout-à-fait changée. Au dernier assaut il n'y avait que soixante-quinze hommes dans le fort; il était maintenant abondamment pourvu d'hommes et d'amples réserves. Les Français enflés de leurs derniers succès,

invitaient en plaisantant les assaillans à s'approcher. L'officier commandant et l'ingénieur qui conduisaient la colonne, furent blessés de bonne heure; les plus proches en ancienneté leur succédèrent et furent aussi blessés ; le reste s'efforça d'attaquer comme il put. L'ennemi jeta dans le fossé, comme à la première attaque, quantité de sacs remplis de poudre, de bombes, de grenades, de pierres, etc. ; et comme il n'y avait point de feu des tranchées qui l'en empêchât, ses tirailleurs montèrent sur le haut du parapet, et, de là, visant à leur aise, ils tuèrent ou blessèrent les deux tiers des assaillans avant qu'on pût être instruit de leur situation, et qu'on envoyât des ordres pour les rappeler. Les blessés anglais et portugais étendus en grand nombre sur le glacis, empêchèrent les assiégeans de renouveler tout de suite le feu de leurs batteries, ce dont la garnison prit complètement avantage pour *éclaircir* le pied de la brèche.

Rien que le peu de succès de cette attaque pouvait sauver Badajoz ; car la brèche dans le château était tout-à-fait praticable, et

les assiégeans n'attendaient que la chute de Christoval pour donner l'assaut. Cette entreprise dépendait nécessairement de l'expulsion de l'ennemi qui défendait le fort, attendu que l'artillerie balaye delà le long du pied de la muraille du château, et par-dessus le terrein qui est en face.

D'après l'état d'épuisement du pays, on avait regardé comme impraticable de faire venir de l'artillerie de siége de Lisbonne. Les canons dont on se servait étaient portugais, et de cuivre; et ne pouvant supporter le service continuel dont on avait besoin, ils devinrent bientôt inutiles; or les boulets dont on avait fait provision pour le siége furent mal employés. Il fallait d'autres secours et d'autres efforts soit pour mettre la brèche de Christoval en état de de recevoir un nouvel assaut, soit pour entretenir un feu continuel sur celle du château, afin d'empêcher qu'elle ne fût *éclaircie.* Mais, pendant ce délai, on apprit que les armées de Soult et de Marmont s'avançaient à marches forcées pour secourir la place, et qu'elles auraient le temps de se réunir. Lord Wellington ordon-

na de convertir le siége en blocus. Les canons et les équipages se retirèrent la nuit du 12, sans être inquiétés par la garnison. La perte totale des assiégeans n'avait pas excédé cent dix-huit hommes tués et trois cent soixante-sept blessés (1).

Les Espagnols sous les ordres de Blake furent détachés le long de la rive gauche de la Guadiana pour passer dans le pays de Niebla, et essayer d'enlever quelques postes français qui avaient été affaiblis par les détachemens qu'on en avait tiré afin de former l'armée qui s'approchait, tandis que lord Wellington prenait poste en face d'Albuera avec ses propres

---

(1) Il faut avouer que voilà un siége bien mal conduit, et qui donne une bien mince idée de l'arme du génie en Angleterre. Ce siége fait aussi éclater l'extrême prudence de lord Wellington, qui, loin de vouloir imiter le maréchal Beresford, jugea que la possession de Badajoz ne valait ni la perte ni le gain d'une bataille. En se retirant, à son ordinaire, dans l'intérieur du Portugal, il espérait sans doute que tôt ou tard le moment opportun se présenterait pour se rendre maître de cette clé de la Guadiana, ( *Note de l'Éditeur.* )

forces, pour couvrir le blocus. Les alliés, dans cette situation, tenaient le corps de Soult en échec, quand l'approche de Marmont rendant la retraite nécessaire, on repassa la Guadiana, et le 19 les Français secoururent Badajoz. Le jour suivant, le corps du nord sous les ordres de sir B. Spencer ayant fait un mouvement parallèle au front de l'ennemi, se joignit au principal corps de l'armée alliée, et il fut décidé qu'on livrerait bataille aux deux maréchaux, s'ils essayaient de pénétrer en Portugal. Pour combattre avec avantage, on choisit une position favorable sur les hauteurs en arrière de Campo-Mayor, qui fut fortifiée par des ouvrages, et les troupes établirent leurs bivouacs dans les bois sur les bords de la Caya, prêtes à l'occuper au premier mouvement de l'ennemi.

---

## CHAPITRE V.

**Événemens militaires dans le sud de l'Espagne. — Les Français retranchent leurs cantonnemens près de Cadix. —. Une armée anglaise et espagnole manœuvre pour détruire leurs ouvrages. — Elle remporte une victoire à Barrosa, et se retire dans l'île de Léon. — Guerillas. — Activité de Balasteros. — Les Français attaquent inutilement Tarifa. — Affaires des provinces de l'Est. — Le maréchal Suchet prend Tortose, Lerida, Mequinenza et Tarragone. — Il défait l'armée de Valence sous les ordres du général Blacke. — Il prend Murviedro et Valence.**

Il se passa quelques mois après l'occupation de Séville et de Grenade par les Français, avant qu'ils se trouvassent paisibles possesseurs des provinces du Sud. Dans tous les districts montagneux, particulièrement la Siera Morena et les Alpujarras, le système militaire des Guerillas fut long-temps dirigé avec autant d'activité que de succès. Gibraltar qui fournissait aux patriotes des armes et des munitions, était un dépôt pour leurs prisonniers, et, dans l'occasion, un point d'appui

pour leurs opérations offensives. En même temps, une portion considérable de l'armée française était tenue en échec par les forces régulières de Cadix, qu'elle était occupée à observer. Le premier effort du maréchal Soult de ce côté fut de confiner les Espagnols dans l'île de Léon par la réduction du fort Matagoroda, qui, n'étant qu'un petit ouvrage qu'on avait mal-à-propos démantelé à la première alarme, se trouva sans défense presque aussitôt que l'artillerie de l'ennemi eût commencé à jouer. La garnison fut transportée dans des bateaux, le 23 avril, avec peu de perte, sous le feu des batteries des assiégeans.

L'île de Léon est de quelque étendue; et, pour en éclaircir la description, on peut dire qu'elle est d'une forme triangulaire, dont deux côtés sont baignés ou par le port de Cadix, ou par l'Océan; ce qui la met à l'abri des attaques du côté de terre. Le troisième côté, ayant environ huit milles d'étendue, n'est séparé du continent que par un canal de 80 à 150 verges de largeur, appelé le San-Pedro. Sur ce canal, la seule

communication consiste en une chaussee formée artificiellement à travers un marais large et profond, qui borne partout la frontière de l'île du côté de la terre. A l'extrémité de ce triangle, c'est-à-dire au point le plus éloigné du continent, une langue de terre basse, étroite, s'étend de quatre milles dans l'Océan, au bout de laquelle est située la ville de Cadix, avec des fortifications imposantes, et ne présentant à l'attaque de l'ennemi qu'un seul front de fortifications qui occupe toute la largeur de l'île. Les Espagnols avaient rassemblé quinze mille hommes pour la défense de l'île ; et une force auxiliaire de six ou sept mille Anglais et Portugais vint bientôt à leur secours, sous les ordres de sir Thomas Graham. Cet officier-général construisit avec beaucoup d'habileté une ligne d'ouvrages défensifs derrière le San-Pedro, occupant les Caraccas comme poste avancé sur la gauche, et s'étendant jusqu'à l'Océan sur la droite. Les Français, de leur côté, n'épargnaient aucune peine pour protéger leurs cantonnemens ; ils forti-

fièrent avec soin Puerto Réal, Puerto St.-Maria et Chiclana, formant des camps retranchés intermédiaires; ils fortifièrent surtout le point de Trocadero, où ils établirent des batteries, qui, à des intervalles longs et incertains, jetaient des bombes dans la ville.

Ainsi les deux partis se regardaient mutuellement avec défiance. Les Français ne pouvaient pas entreprendre d'opération offensive contre une place si bien fortifiée, et la seule entreprise de leurs antagonistes qui soit digne de remarque fut d'envoyer un détachement de deux mille cinq cents Espagnols et Anglais sous les ordres de lord Blayney, au milieu d'octobre, pour prendre d'un coup de main le château de Frangerola, près Malaga. La possession de ce château aurait ouvert un point de communication avec les montagnards voisins qui résistaient encore aux Français, ce qui eût pu conduire au recouvrement de Malaga. Les troupes débarquèrent à Calle de Mora, à douze milles Est de la place, d'où la route devenant très-mauvaise, la marche prit plusieurs heures. En investissant

le château on le trouva avec une garnison dont le nombre était tellement au dessus de celui qu'on avait supposé, qu'une escalade fut jugée impossible, et vingt-quatre heures se passèrent à mettre en batterie contre la place quelques canons tirés des vaisseaux; ce qui donna le temps au général Sébastiani d'arriver à son secours avec une force supérieure. Quelques minutes avant qu'il parût lui-même sur le flanc du corps qui investissait le château, la garnison fit une sortie en front. Lord Blayney, qui la prit pour des Espagnols, fut, dès le premier choc, fait prisonnier, avec beaucoup de monde; le reste fut chassé du côté de la mer, et dut son salut à quelques bateaux venus à son secours (1).

L'inaction des Espagnols à cette époque provenait en grande partie du besoin d'un

(1) C'est ce même lord Blayney qui a publié son voyage forcé en France après qu'il fut fait prisonnier, et qui, par ses prétentions gastronomiques et par ses sentimens d'aigreur et de haine contre la nation française, s'est exposé aux critiques discourtoises de nos journalistes. (*Note de l'Editeur.*)

gouvernement stable. Une émeute populaire qui éclata à Séville à l'approche des Français mit fin au gouvernement de la Junte Centrale. Les membres s'enfuirent précipitamment à Cadix, où vingt-trois d'entr'eux se réunirent le 29 janvier, et essayèrent de reprendre leur autorité; mais ni la Junte locale, ni l'armée, ni la populace, ne voulurent obéir à leurs décrets; sur quoi, dans une adresse à leurs concitoyens, ils firent une résignation solennelle de leur autorité, nommant un conseil de régence composé de cinq personnes pour conduire le gouvernement jusqu'à ce que les Cortès fussent assemblés. A la dissolution de la Junte, les hommes qui l'avaient composée furent traités en criminels : les plus exposés à l'influence dominante furent emprisonnés, et le reste fut banni, sans distinction de réputation ou de conduite.

Si l'on considère les actes des gouvernemens subséquens, qui ne furent guère plus énergiques que ceux de la Junte Centrale, on peut révoquer en doute la justice d'un traitement si rigoureux. Les hommes qui furent

appelés tout d'un coup à la direction des affaires n'avaient point d'exemple pour les guider, point de routine à suivre; ils n'avaient qu'une machine désorganisée à mettre en mouvement et à conduire au milieu des difficultés les plus compliquées. C'est ce qu'ils firent valoir dans l'apologie de leur conduite en différens appels à la nation, qui, rédigés avec modération et candeur, paraissent dans l'original pleins de force et de noblesse, et ne peuvent être lus sans émotion. J'ai choisi le petit nombre de passages suivans pour montrer la nature de leurs apologies.

« Quand le gouvernement du pays fut con-
» fié à notre charge, nos armées, à demi-or-
» ganisées, manquaient de tout. Nos trésors
» étaient vuides; nos ressources étaient éloi-
» gnées et incertaines: avant que nous eussions
» le temps d'agir, le despote de la France avait
» précipité sur nous, du haut des Pyrénées, la
» force militaire la plus formidable qu'on ait
» jamais connue; ses vieilles légions, mieux
» pourvues, et beaucoup plus nombreuses que
» les nôtres, enveloppèrent nos armées dé-

» sunies, et dans un moment l'Espagne per-
» dit la moitié de ses défenseurs. La réorga-
» nisation de ses forces et la création d'autres
» armées ont absorbé depuis lors toutes les
» ressources qui se trouvaient à notre dispo-
» sition. Partout où notre autorité s'est éten-
» due, là régna toujours une liberté et une
» justice parfaite, et même dans les pro-
» vinces occupées par l'ennemi, nous nous
» sommes efforcés, par beaucoup de moyens
» secrets, d'entretenir le feu du patriotisme.
» Nous avons soutenu l'honneur national
» dans les négociations les plus délicates;
» toujours fermes contre l'adversité, nous
» n'avons jamais douté que notre constance
» ne finît par triompher. Il est vrai que nous
» avons commis bien des fautes, et nous
» voudrions, s'il était possible, les racheter
» de notre sang; mais dans les différentes
» difficultés qui nous environnaient, qui eût
» pu se flatter d'être toujours exempt d'er-
» reur? Peut-on nous imputer avec justice
» qu'un général ait eu peu de prudence;
» qu'un autre ait été trahi par la fortune;

» qu'une armée ait manqué de courage, une
» autre de confiance ? La plupart de nos re-
» vers, ô Espagnols! doivent être attribués
» à votre inexpérience, beaucoup aussi aux
» circonstances du moment! »

On a déjà observé que la Junte Centrale, d'après sa composition, et d'après la manière d'agir des membres qui la composaient, était tout-à-fait incapable de diriger les affaires d'une nation. Cependant c'étaient des Espagnols, et des Espagnols ne se défient jamais de leurs propres talens. Ils tenaient encore à conserver l'autorité, long-tems après que la nation avait découvert leur incapacité pour la soutenir. Cette faiblesse, avec la lenteur naturelle à tous leurs compatriotes, fut leur principal défaut; et à considérer impartialement les actes de leur administration, même à cette courte distance de temps, la plupart paraissent plus dignes de louange que de censure, et il y en a peu que l'on puisse soupçonner d'avoir été criminels (1).

(1) Rien de plus épineux, sans doute, et de plus dif-

L'Espagne ne gagna rien en changeant de gouvernement; la régence parut désirer encore plus que la Junte de prolonger la période

---

ficile, que l'exercice d'une autorité provisoire dans un pays en proie aux révolutions politiques et aux revers d'une guerre désastreuse. Les hommes qui osent se charger d'une pareille tâche, doivent d'abord être doués de beaucoup de talens et d'énergie. La Junte centrale ne montra que de l'impéritie et de la foiblesse; de l'impéritie dans son choix; de la faiblesse dans son système politique et dans ses mesures, au point qu'on la soupçonna d'avoir préféré agir sous l'influence du parti français, plutôt que de céder à l'ascendant de ses alliés, vrais soutiens de l'indépendance de l'Espagne. Quel fut le résultat de sa conduite équivoque? De s'attirer l'animadversion de tous les partis, sans peut-être avoir mérité que l'on fût injuste à son égard. Quoi qu'en dise l'auteur en faveur de l'apologie de la junnte centrale, nous ne pouvons la considérer que comme une de ces justifieations artificieuses, où tout, même cè qui est absurde et perfide est pallié ou coloré par les prétextes les plus insidieux. Certes, les deux régences qui lui succédèrent ne montrèrent ni plus de fermeté, ni plus d'habileté; mais enfin, à force de secousses et d'essais, les gouvernans espagnols finirent par sentir qu'il fallait céder à la force des choses et suivre l'impulsion de leurs alliés. (*Note de l'Editeur.*)

de son autorité. Tant de petites difficultés retardèrent l'élection des députés des Cortès, que l'été se passa sans rien décider; et les saisons suivantes se seraient très-probablement passées de même, si Joseph n'eût stimulé l'activité des patriotes par les démarches qu'il fit pour convoquer une pareille assemblée à Madrid, afin de réaliser la promesse qu'il avait faite le mois d'avril précédent. La crainte d'un contre-gouvernement fit évanouir toutes les petites considérations, et la réunion des Cortès fut définitivement fixée pour le mois de septembre.

Une telle lenteur ne nuisait point à la cause des français qui, nés sous un système de choses où les changemens les plus importans s'opéraient tous les jours n'admettaient jamais de discussion sur des formes de justice qui auraient pu un instant s'opposer à leurs desseins. Joseph Buonaparte, à son retour à Madrid de la conquête des provinces du sud, affecta de considérer la soumission du pays comme complète, et agit comme le souverain reconnu de l'Espagne. Outre le

bienfait de convoquer les Cortès, il publia des promesses fallacieuses d'une prospérité croissante dans toutes les parties de l'État à l'aide de ses soins paternels : la force navale renouvelée, le commerce renaissant, l'agriculture améliorée, et mille autres biens étaient offerts dans une brillante perspective à ses fidèles sujets. Pendant ce temps-là, les généraux français appréciaient à leur juste valeur les vaines déclarations de Joseph : ils firent paraître des proclamations qui intéressaient toute la population, exigeant des réquisitions de toute espèce, et entr'autres, les meilleurs chevaux et mulets du pays, pour le service des armées françaises; ordonnant que ceux qui ne seraient pas requis pour le serviee militaire, fussent estropiés ou mutilés (1). Un des généraux français, Soult, eut même l'impudence de publier :

(1) Le mannequin Joseph n'était Roi que sur le papier, tandis que les lieutenans de Bonaparte gouvernaient l'Espagne militairement et révolutionnairement. Les événemens qui vont suivre mettront cet état de choses encore plus dans tout son jour. ( *Note de l'Editeur.* )

« Qu'il n'y avait d'autre armée espagnole » que celle de sa majesté le roi Joseph Napo- » léon; qu'ainsi donc toute force armée qui » existait dans les provinces, quelqu'en fût le » nombre et quelqu'en fût le commandant, » serait traitée comme une bande de brigands: » et que tout individu de ces bandes qui serait » pris les armes à la main, serait fusillé sur- » le-champ. » Dans la même proclamation, il avait même l'injustice de commander les traitemens les plus rigoureux contre les habitans paisibles et désarmés des districts, partout où des partis armés s'opposeraient aux troupes françaises. Ces mesures ayant été mises à exécution dans différentes provinces, le conseil de régence, pour en contrebalancer les effets, ordonna d'exercer des représailles sur trois Français pour un Espagnol, de fixer un certain nombre pour chaque maison détruite, ou pour tout autre attentat. Les chefs de Guérillas donnèrent de la force à ces ordres; l'un d'eux, entr'autres, pendit plusieurs Français à des arbres le long de la grande route de Madrid, pour venger quelques-uns de ses soldats qui

avaient été pareillement exécutés, jurant de faire subir le même traitement à tous les officiers supérieurs qui tomberaient en son pouvoir. Aussitôt que cette résolution fut connue, la plupart des généraux français, alarmés du danger qui les menaçait individuellement, désavouèrent les ordres de Soult, et les excès cessèrent heureurement.

En septembre, les Cortès s'assemblèrent à Cadix, et commencèrent leurs délibérations. Un des premiers actes de leur autorité fut de dissoudre avec ignominie le conseil de régence, et d'en nommer un autre, à la tête duquel fut mis le général Blake. Ce changement donna un peu d'activité aux opérations militaires espagnoles, et au printemps de 1811, on résolut de faire un mouvement offensif pour détruire les ouvrages des Français en face l'île de Léon. Le succès de l'entreprise paraissait certain, le maréchal Soult ayant risqué témérairement de détacher une portion considérable de ses forces pour assiéger Badajoz, et ayant ainsi réduit le noyau de son armée à dix ou quinze mille hommes, tandis

que l'armée de Cadix comptait près de vingt mille combattans. Pour empêcher qu'aucun obstacle ne s'opposât à un effort bien combiné, le général Graham consentit à agir sous les ordres du général espagnol la Pena. Il fut convenu que les forces respectives seraient conduites dans des bateaux de transport à Tarifa, d'où elles marcheraient sur les flancs des Français, et seraient jointes par le général Zayas, avec le reste de la garnison de Cadix, par un pont que ce général reçut l'ordre de jeter sur le San Pedro. Un vent violent força les bateaux de transport d'entrer dans la baie d'Algésiras, d'où il n'y a point de route praticable pour l'artillerie; mais par les efforts prodigieux des matelots anglais, les canons furent transportés des vaisseaux dans de petits bâtimens, et toués contre le vent et le courant jusqu'à Tarifa, où près de quatre à cinq mille Anglais, et environ douze mille Espagnels s'assemblèrent, et le 4 mars, atteignirent Vejer. Là, dans une conférence entre les deux généraux, il fut décidé que les Espagnols, conduisant l'avant-garde, marcheraient

à Conil; que les Anglais formant l'arrière-garde, se joindraient à eux dans cette ville, pendant la nuit; et qu'après quelque repos, les troupes alliées attaqueraient les Français le jour suivant, quand le général Zayas, avec les forces qui restaient dans la ville, aurait fait sa sortie, et que les matelots et les marins des deux escadres seraient débarqués pour détruire les batteries placées autour du port. Le général en chef, en arrivant au point désigné, s'était assuré que Zayas ayant réussi à jeter un pont sur le San Pedro, le 2, avait repoussé l'ennemi malgré ses vigoureux efforts pour s'en emparer, et ordonné d'avancer à la division espagnole sous les ordres du général Lardizabal pour attaquer les postes français qui surviendraient, et ouvrir la communication avec l'île. Ce premier objet de l'expédition fut exécuté d'une manière brillante. L'ennemi, après quelque résistance, fut forcé de se retirer à sa droite, et la Pena dirigea le principal corps des Espagnols vers les hauteurs de Bermesa, où il prit poste, pour as-

surer l'avantage qu'il avait remporté, et couvrir la jonction des troupes venant de l'île.

La Pena fit part de ces mouvemens à sir Thomas Graham, et le pria de s'avancer sur-le-champ à son secours. La dépêche arriva à Barrosa, à la fin d'une marche de seize heures, quand les troupes étaient presque épuisées de fatigue; sir Thomas, cependant, se hâta d'obéir. Il marcha à peu de distance de la côte, et presque parallèlement avec elle, sur un terrain qui se terminant à l'océan est formé, comme à l'ordinaire, de ravines et de collines. La hauteur de Barrosa est une de ces collines, située à quatre milles du pont que venait de jeter sur le san Pedro le général Zayas; la hauteur de Bermesa en est une autre, éloignée du même point d'un peu plus d'un mille. Les Anglais, conformément aux ordres de la Pena, se mettaient en mouvement de la hauteur de Barrosa vers celle de Bermesa, à travers une plaine chargée de bois, qui sépare les deux hauteurs, quand un corps français, marchant en deux divisions, fut découvert sur leur flanc droit; l'une de ces divisions était sur le point

de monter les hauteurs de Barrosa, d'où les Anglais venaientde descendre, et où une arrière-garde de bataillons espagnols restait encore ; l'autre était éloignée seulement de quelques centaines de verges du bois vers lequel marchaient les Anglais.

Cette force ainsi en mouvement était commandée par le maréchal Victor, qui, laissant quatre mille hommes devant Cadix à la garde de ses ouvrages, lesquels embrassaient plus de trente milles de pays, manœuvrait contre les Anglais et les Espagnols avec le reste de son armée, qui s'élevait à environ sept ou huit mille hommes.

Le général Graham, jugea que l'ennemi l'attaquerait avec le plus grand avantage, s'il continuait sa marche, ou bien que s'il marchait plus rapidement que les troupes anglaises fatiguées, il pourrait de la hauteur de Barrosa descendre au rivage de la mer, et gagner la position de Bermesa avant elles; en conséquence, il se décida à devenir l'assaillant. Sous un feu d'artillerie soutenu et bien dirigé, son corps d'armée revint sur ses pas, fila hors du

bois, et se forma en deux divisions; la droite commandée par le brigadier-général Dilkes; la gauche, par le colonel Wheatley. Une escarmouche de troupes légères s'engagea sur-le-champ, à couvert de laquelle le général Dilkes s'avança pour attaquer la division française qui avait alors gagné le sommet de la hauteur de Barrosa, les troupes espagnoles étant descendues fort à propos, et s'étant mises en marche par un large mouvement, pour se joindre aux Anglais. L'ennemi attendit le choc avec fermeté, mais l'infatigable persévérance des assaillans l'emporta, et il fut chassé de la colline avec perte de deux canons. En même temps, l'aile gauche réussissait également. Les Français s'avancèrent contr'elle protégés par un feu violent de mousqueterie; mais aussitôt que toutes les troupes se furent formées tout-à-fait hors du bois, la division anglaise se mit en mouvement pour les attaquer. Trois compagnies des gardes, et le quatre-vingt-septième régiment exécutèrent la première charge qui fut éminemment brillante, et l'aigle du huitième régiment d'infanterie légère et un obusier res-

tèrent en leur pouvoir. Les fuyards furent poursuivis vivement à travers une vallée, où une réserve s'efforça de résister; elle fut cependant promptement mise en déroute, et tous les efforts du corps principal pour se reformer furent rendus inutiles par le feu destructeur de l'artillerie. Enfin, après un combat d'une heure et demie, dans lequel les Français perdirent un tiers de leur monde, ils se retirèrent complètement battus, laissant six pièces de canon et cinq cents prisonniers au pouvoir des vainqueurs, qui de leur côté souffrirent cruellement, ayant douze cents hommes tués ou blessés (1).

(1) Cet avantage partiel, que les Anglais font sonner bien haut, eut pour eux, sur une moins grande échelle, les mêmes résultats que ceux de la bataille de Talaveyra de la Reyna. Quoique le corps d'armée du maréchal Victor eût réellement éprouvé un échec, l'expédition anglo-espagnole échoua par le défaut d'harmonie entre les généraux des deux nations, ou plutôt par l'inconcevable conduite du général La Pena, qui, loin d'être puni, fut protégé et soutenu par la régence, et même par les Cortès. (*Note de l'Editeur.*)

Le maréchal Victor, après l'action, concentra à Xérès presque toutes les forces qui étaient sous ses ordres, ne laissant qu'une faible garde dans quelques-uns des principaux ouvrages; et il partit lui-même pour Séville, afin de s'efforcer de sauver cette place importante. Mais les solides avantages qui auraient résulté de cette éclatante victoire furent perdus par ces mal-entendus si ordinaires dans les opérations combinées, où ni l'un ni l'autre des généraux ne posséde une autorité absolue. Le principal corps des Espagnols, quoiqu'éloigné de trois milles seulement, n'avait point été ramené pour prendre part au combat, soit que ce fût à cause de son commencement soudain et imprévu et de son peu de durée, soit que l'on craignît de perdre la communication avec Cadix, ou enfin par d'autres motifs. Le général Graham, cependant, sentit qu'il ne devait plus avoir de confiance dans un chef sous les ordres duquel la division anglaise avait été exposée au danger d'être détruite, et auquel il imputait de n'avoir pas déployé l'activité requise

en venant à son secours dans un combat, où sa propre décision et la bravoure seule de ses troupes avaient causé la déroute de l'ennemi. Il cessa donc d'être sous les ordres de la Pena, et se retira avec les Anglais, dans l'île de Léon, quelques heures après la bataille.

La Pena se tint pendant plusieurs jours sur les hauteurs de Bermesa, négociant une autre opération combinée des deux nations, sans quoi il refusait de faire aucun mouvement pour s'emparer des ouvrages de l'ennemi, quoiqu'il eût plus de quinze mille hommes sous ses ordres, et quoique les troupes de mer, en débarquant sur différens points, pussent détruire plusieurs batteries et une quantité de provisions, ce qui prouvait clairement la faiblesse de l'ennemi. Enfin les Français, encouragés par son inaction, et ayant reçu un petit renfort de Séville, firent un mouvement offensif : sur quoi les Espagnols repassèrent dans l'île, et la communication sur le San-Pedro se trouvant détruite, chaque parti reprit sa première attitude.

Cependant, le maréchal Soult, pour effacer

le souvenir de la défaite de Victor, et pour colorer sa propre inactivité devant Cadix, fit fondre des mortiers d'une construction particulière, dont les bombes remplies de plomb abîmèrent une grande partie de la ville. L'armée dans l'île de Léon n'usa point de représailles, car ceux qui en auraient souffert le plus auraient été ses compatriotes ou ses alliés. Néanmoins, par un art heureux que les Français possèdent de donner de l'importance à leurs opérations militaires, leur position défensive en face de l'île de Léon prit le titre imposant de blocus étroit et de vigoureux bombardement de la ville; les Anglais, eux-mêmes, en faisant peu d'attention à la gloire nationale, l'appellent très-souvent le siége de Cadix (1).

(1) La pièce d'artillerie dernièrement montée dans le parc de Saint-James, considérée comme monument de succès, est infiniment flatteuse pour tous les Anglais; mais ceux qui ont composé l'inscription qui se trouve dessus, soit qu'ils n'aient pas compris la force des expressions militaires, soit qu'ils aient voulu rabaisser notre réputation, en ont fait un monument de honte pour nous, en

Tandis que les principales forces des Français étaient occupées en Portugal et en Anda-

---

faisant connaître publiquement que les Français ont assiégé Cadix. Rien ne pourrait faire mieux ressortir, à notre désavantage, la différence qui existe entre les deux nations, que d'assurer qu'une armée française, n'excédant pas dix ou quinze mille hommes, serait entrée dans l'île de Léon, et aurait poursuivi le siége de Cadix, au moment que nous faisions tous nos efforts pour l'empêcher; mais ils n'ont rien fait de semblable; au contraire, ils ont retranché leurs cantonnemens, et ont tenu une position, strictement parlant, plus défensive que celle de l'armée de l'île, qui maintint ses piquets et ses postes avancés sur le continent pendant toute la période de temps en question. Ce n'aurait été que nous rendre justice à nous-mêmes, sans qu'il y eût rien d'offensant pour nos ennemis, que de donner l'inscription conçue en ces termes : — Que les Français, voulant assiéger Cadix, furent, par la puissante intervention des Anglais, empêchés, pendant deux ans, de mettre même un pied dans l'île de Léon; qu'alarmés pour leur propre sûreté, ils avaient élevé des lignes formidables de défense pour protéger leurs cantonnemens; que, n'osant point approcher assez près de la ville pour se servir de l'artillerie ordinaire, ils s'étaient efforcés d'en augmenter les effets en inventant des mortiers différens de ceux dont on se sert communément; et enfin que,

lousie, et qu'il ne restait que de faibles corps d'armées dans l'intérieur de l'Espagne, le système des guérillas prenait de profondes racines, et dans le cours de 1811, il atteignit sa plus grande perfection. Abandonnés à eux-mêmes, les plus hardis et les plus entreprenans de leurs chefs s'élevaient au commandement, et le service militaire le plus propre à leur force et à leurs habitudes était celui qu'ils suivaient. Chaque province se vantait d'un héros, placé à la tête d'une bande formidable. La Vieille-Castille possédait Don Julian Sanchez; l'Arragon, Longa; la Navarre, Espoz y Mina; les Asturies Marquisito; les montagnes de Guadalaxara, Juan Martin l'Empecinado. On comptait encore El Medico, El

---

par la vicioire remportée à Salamanque par le duc de Wellington, les Français ayant été forcés d'abandonner leurs lignes, ces mortiers étaient restés dans les mains des Espagnols, qui, pour marquer leur reconnaissance aux Anglais d'avoir préservé Cadix des dangers et des horreurs d'un siége, présentèrent au Prince-Régent la pièce d'artillerie mentionnée ci-dessus. ( *Note de l'Auteur.* )

Francesquito, El Manco, avec une quantité d'autres connues sous des noms qui les distinguaient, et dont les actions jetèrent de l'éclat sur toutes les parties du royaume. Ces partisans se séparaient et se réunissaient à un rendez-vous fixé, au commandement de leurs chefs respectifs; et assurés de la foi inviolable de leurs compatriotes, ils restaient souvent cachés des jours entiers aux portes mêmes d'une ville occupée par les Français, et enlevaient l'objet de leur recherche au moment même où l'ennemi paraissait. Rien n'était à l'abri de leur activité et de leur adresse (1). Joseph Buonaparte lui-même craignait de coucher hors de Madrid, escorté par la plus forte garde; chaque poste, chaque village occupé par les Français, étaient plus ou moins retranchés; et ces précautions ne garantis-

(1) C'était, sur une plus grande échelle, la même organisation et le même système de petite guerre adoptés, depuis 1794 jusqu'en 1800, par les chefs royalistes de la *chouannerie*, en Bretagne, en Normandie, dans une partie de l'Anjou, dans le Maine et dans le pays nantais. (*Note de l'Editeur*).

saient pas toujours leur sûreté. Outre divers petits postes que détruisit l'adroit Marquisito, il surprit, en août, une garnison à Saint-Ander; et bientôt après l'audacieux Empecinado attaqua ouvertement et fit prisonniers trois bataillons entiers à Calatayud. Les villes fortifiées même ne présentaient point de sûreté au-delà de leurs murailles. Le patient et hardi Don Julian enleva un convoi de bœufs sous les canons de Ciudad Rodrigo, et restant en embuscade, fit prisonnier le gouverneur, qui fit une sortie pour reprendre le convoi. Ainsi, agissant à part et en petits corps, les guérillas furent une source constante d'inquiétude pour les armées françaises, doublant leur service, et donnant un emploi à des brigades entières, qui faisaient de vains efforts pour les anéantir. Quoiqu'une telle guerre ne pût produire de grands résultats, cependant elle aurait dû être entretenue très-soigneusement et très-encouragée, dans l'état peu brillant des forces régulières espagnoles. Malheureusement la réputation de quelques chefs de Guérillas excita une indigne

jalousie de la part du gouvernement qui craignait qu'ils ne devinssent indépendans; et pour conserver son autorité sur eux, il récompensa adroitement leurs efforts par un rang militaire, les soumettant ainsi aux généraux de l'armée régulière. De brillans uniformes, un état-major personnel, et d'autres accessoires inutiles furent ajoutés à leurs titres, le sentiment de leur importance s'accrut, et ils augmentèrent leur force dans un degré correspondant. Leurs bandes furent bientôt composées d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie, et du moment qu'ils eurent échangé leur activité contre de l'importance, ils devinrent une mauvaise espèce de troupes régulières. Les talens de Mina et de Longa seuls s'accrurent : ils commandèrent des armées de six à huit mille hommes avec des talens distingués, et favorisés par les pays fortifiés de l'Arragon et de la Navarre, ils firent quelquefois, pendant des mois entiers, pour tromper la poursuite de plusieurs corps français considérables, des manœuvres qui auraient réfléchi de l'éclat sur les généraux les plus célèbres. A

ces exceptions près, la force des Guérillas s'éteignit par l'intervention du gouvernement, et aurait probablement cessé d'exister au bout de quelques campagnes, si la guerre avait été prolongée plus long-temps.

Dans l'automne de 1811, le général Ballasteros, en adoptant un système de guerre semblable à celui des Guérillas, manœuvra dans le midi de l'Andalousie avec beaucoup de succès contre divers détachemens français. Soutenu par Gibraltar et par le fort pays de Ronda, dont les habitans étaient sous les armes, il parut si formidable, que Soult jugea nécessaire d'envoyer une division de huit à dix mille hommes, sous les ordres du général Godinot, pour l'écraser. Ballasteros évita long-temps une action générale par des marches rapides : enfin, le 14 octobre, étant chassé jusqu'à l'extrémité même de la péninsule, il trouva un sûr asyle sous les canons de la forteresse anglaise.

Cette conduite à la fois sage et courageuse, fit naître l'espérance de succès plus décisifs; un détachement de troupes espagnoles et

anglaises envoyé de Cadix pour s'emparer de Tarifa, et pour aider aux opérations de Ballasteros, débarqua au moment même qu'il atteignait Gibraltar. Godinot fit sur le champ ses dispositions pour déloger ces nouveaux ennemis : mais la seule route par laquelle il pût transporter de l'artillerie contre la ville, bordant l'océan, la flotte, toujours active, anticipa son arrivée au passage de la Pena, qu'elle remplit si complétement de ses bordées, que les Français abandonnèrent l'entreprise et rétrogradèrent. Ballasteros à son tour devint l'assaillant, et remporta deux fois des avantages considérables pendant la retraite de Godinot qui, en rentrant à Séville, craignant qu'on ne lui fît un crime de n'avoir pas réussi, mit un terme à son existence (1).

(1) Le maréchal Soult, dans la dépêche officielle où il rendit compte de cet événement, attribua la fin malheureuse du général Godinot à l'effet d'une aliénation mentale : supposition peu généreuse pour dissimuler une défaite. (*Note de l'Editeur.*)

Les Français savaient trop bien avec quelle difficulté ils avaient échappé au danger à Barrossa, pour risquer de voir la même manœuvre se renouveler, en laissant Tarifa au pouvoir des alliés; ils se préparèrent sur-le-champ à un grand effort pour les en chasser. Cette place ne pouvait être considérée comme un poste fortifié, n'étant simplement entourée que d'une muraille découverte, imparfaitement flanquée par de petites projections. Mais comme dans le cas où l'on serait chassé de la ville une île s'y trouvait jointe par un pont, et présentait un lieu de refuge aux habitans, et un point assuré pour le rembarquement de la garnison, le général Copons et le colonel Skerret, commandans les troupes des deux nations, décidèrent d'attendre l'attaque, et dans l'intervalle, ils améliorérent ses fortifications par un travail long et continuel. Le général Laval, avec dix mille hommes en fit l'investissement le 20 décembre; le 25, il ouvrit les tranchées; le 29, ses batteries commencèrent à jouer, et le 31, la brèche devint praticable. Le lendemain, à huit heures,

une colonne d'attaque s'avança ouvertement à l'assaut d'une distance de 250 verges. Pendant son approche, les assiégés entretinrent un feu nourri et bien dirigé des remparts avec un tel effet, que les Français se rompirent avant d'atteindre le pied de la brèche, et retournèrent dans leurs tranchées. Découragé par la fermeté de la garnison, Laval n'essaya point de renouveler l'assaut, mais reprit le feu de ses batteries qui, au bout de quarante-huit heures, rendit l'ouverture de la brèche d'une grandeur effroyable. Le colonel Skerret fit les plus habiles arrangemens pour en prévenir les effets en formant des retranchemens intérieurs, et montra une telle confiance, que les Français craignant d'être repoussés une seconde fois, se retirèrent dans la nuit du 4, enterrant leur artillerie, dont l'état des routes empêchait le transport (1).

(1) Cette défense de Tarifa aurait mérité d'être mentionnée avec plus de détails. Il n'y a point de proportion entre le récit circonstancié du combat de Barrosa et la

Dans les opérations militaires des provinces de l'Est, on trouve peu d'heureux événemens à opposer à la carrière triomphante du général Suchet, à qui le commandement en chef des forces françaises en Arragon fut confirmé comme une récompense de la victoire qu'il avait remportée sur l'armée de Valence à Santa-Maria. Son activité et son audace le firent dès ce moment remarquer : il poursuivit sur-le-champ ses premiers succès, par une tentative hardie sur Valence, espérant communiquer par un effort inattendu avec Soult qui était en Murcie, et subjuguer toutes les provinces de l'Est. Il parut tout d'un coup devant la ville avec quinze mille hommes le 5 de mars, et menaça les citoyens de la plus terrible vengeance s'ils résistaient. Le général Caro, qui au commencement de la guerre avait fait manquer une semblable tentative de la part de Moncey, commandait la garni-

---

sèche analyse des événemens qui se sont passés devant Tarifa. ( *Note de l'Editeur.* )

son, composée principalement de ces mêmes troupes qui avaient fui à la première attaque à Santa Maria; mais alors pleines de confiance dans leur position, elles déployèrent leur courage naturel, et obligèrent leur ancien vainqueur, au bout d'une semaine, à rétrograder précipitamment (1). Suchet mit ensuite le siége devant Lerida, dont la résistance fut très-abrégée par un assaut qui s'exécuta très-hardiment et sans qu'on s'y attendît immédiatement après que les tranchées eurent été ouvertes. Le château tint pendant quelques jours après la prise de la ville, jusqu'au 14 mai qu'il capitula. Suchet tourna ensuite ses armes contre Mequinenza, espèce de fortin situé

(1) On cherche vainement dans les documens officiels, une relation de cette seconde tentative sur Valence, et de la marche rétrograde du maréchal Suchet, qui, du reste, ne tarda pas à reprendre sa revanche, quand il eut emporté les places de l'Arragon et de la Catalogne, qui, laissées sur les derrières, auraient pu contrarier ses opérations : il paraît que tout alors n'était point encore prêt pour la conquête de Valence : il y fallait un Blake. (*Note de l'Editeur.*)

sur un rocher élevé à la jonction de la Segre avec l'Ebre. La conduite du gouverneur ternit la réputation militaire des provinces de l'est, ayant capitulé le 8 juin après cinq jours d'une si faible résistance qu'il s'attira même le mépris des vainqueurs.

De retour en Arragon, Suchet commença ses préparatifs pour le siége de Tortose, dont la possession devait le rendre maître du meilleur passage de l'Ebre, et interposer un obstacle insurmontable à tout effort réuni des trois provinces bornées par son cours. Dès que le mois de juillet fut venu il mit ses troupes en mouvement dans les environs de la place, où il retrancha Mora et Xerta, faisant de l'une une tête de pont à travers l'Ebre, et de l'autre un dépôt pour son artillerie et ses magasins. Mais d'après l'activité des Catalans, avec lesquels il eut plusieurs rencontres partielles, il ne se sentit pas assez de force pour commencer le siége avant la fin de l'année. A cette époque de grands renforts arrivant de France entrèrent en Catalogne, et mirent le maréchal Macdonald dans le cas

de poster un corps à Perillo pour couvrir les opérations dirigées contre Tortose. La place fut donc étroitement investie. Le 19 décembre les Français s'établirent sur les hauteurs en face du fort Orléans, et la nuit suivante ils ouvrirent des tranchées dans la plaine entre le fort et la rivière. La garnison essaya des sorties répétées, qui furent toutes repoussées avec perte; et dans la septième nuit le chemin couvert fut couronné avant que les batteries des assiégeans fussent ouvertes. L'après-midi suivant on fit une sortie très-audacieuse pour détruire les canons au moment qu'on les portait dans les batteries. Les Espagnols se précipitant en corps considérables du fort Orléans, descendirent dans la plaine; un détachement culbuta la garde des tranchées, brûla plusieurs gabions, et remplit une partie de la sappe; mais la division qui devait s'emparer de l'artillerie fut tenue en échec, et des troupes fraîches arrivant dans les tranchées, les Espagnols chassés laissèrent sur le terrein quatre cents hommes tués ou blessés.

Le premier de janvier 1811, dix-septième jour du siége, la contrescarpe ayant sauté,

deux brèches étant ouvertes, et les colonnes étant prêtes pour l'assaut, Suchet refusa d'accorder aucune condition, et le gouverneur se rendit à discrétion. La garnison sortit au nombre de sept mille cinq cents hommes, après en avoir perdu quinze cents pendant l'attaque. Les assiégeans, au nombre de dix mille hommes seulement, n'en perdirent que quatre cents. Une si petite perte, et la courte durée du siége, provint de la direction scientifique des approches, et de la situation bien choisie des batteries; ou, en d'autres termes, de l'application de l'art d'attaquer les places. Peut-être aussi que la mesure hardie et imprévue de pousser les approches le long des bords de l'Ebre, en négligeant tout-à-fait les ouvrages sur les hauteurs qui donnent sur la plaine, tendait à produire ces résultats. On peut assurer hardiment que l'attaque de tout autre point aurait pris le double de temps, et aurait été beaucoup plus sanglante (1).

(1) *Relation du siége de Tortose*, par M. le baron Rogniat, lieutenant-général.

La prise de Tortose porta un coup mortel aux provinces de l'est, étant le principal point de communication entr'elles et, en outre, le grand dépôt de leurs ressources militaires. La Catalogne fut en conséquence privée de tout secours extérieur, excepté de ceux que l'on pourrait débarquer sur la côte ; et pour y mettre obstacle, le général Suchet se hâta de mettre le siége devant Tarragone, la seule place qui restât de ce côté, sans que la reprise de Figuéras par les Espagnols, qui eut lieu à cette époque, changeât rien à sa résolution. Cette entreprise brillante prit sa source dans l'activité continuelle des généraux catalans, qui se trouvant à la tête de forces trop inégales pour tenir tête à l'ennemi en pleine campagne, avaient pendant quelque temps tourné leurs efforts vers d'autres moyens hostiles. Le général Campoverde essaya le 19 mars, avec un corps de troupes régulières, de surpendre le fort Montjuie à Barcelone ; mais ses intentions ayant été découvertes par les Français, les assaillans furent reçus avec un feu bien dirigé, et repoussés avec perte.

Deux chefs de Miquelets, le général Martinez et le colonel Rovira, dirigèrent l'attaque sur Figueras. Ayant établi des intelligences avec trois Espagnols qui servaient dans la citadelle, ils furent admis avec un corps de soldats par une poterne dans la nuit du 9 avril, et la garnison française, au nombre de mille hommes environ, fut faite prisonnière. Martinez tourna alors les canons contre la ville, qui était occupée par sept cents autres français, et s'en empara de même. Malheureusement les arrangemens que l'on avait pris pour assurer des provisions à cette importante conquête n'avaient pas été parfaitement combinés : une forte garnison fut jetée dedans sous les ordres de Martinez, qui maintint une communication avec la mer pendant un temps considérable. Néanmoins, quand Figueras fut investie par un corps de troupes commandé par le général Baraguay d'Hilliers, la place ne contenait de vivres que pour un peu plus de trois mois.

L'investissement de Tarragone fut achevé le 4 mai. La garnison était nombreuse et sou-

tenue par une escadre anglaise commandée par le capitaine Codrington, qui tenait le port ouvert pour qu'on pût introduire des provisions et des renforts ; elle menaçait de faire la plus vigoureuse résistance. Au premier mouvement de l'ennemi, l'armée de Catalogne sous les ordres de Campoverde, encouragée par le recouvrement de Figueras, (dont le blocus occupait une grande partie des Français) s'assembla et promit de fournir des secours. De l'autre côté, Suchet, qui voyait devant lui s'ouvrir la plus brillante perspective, s'il s'emparait promptement de cette dernière forteresse des Catalans, et s'il achevait la conquête de la province, se détermina de seconder l'attaque par les moyens les plus rigoureux que la guerre puisse admettre. Le siége fut donc des plus opiniâtres; toutefois comme les ouvrages de Tarragone n'existent plus, je pense que les détails ne seraient que d'une utilité pratique bien faible, et je me contenterai d'en rapporter les principaux traits.

Le fort Oliva, ouvrage détaché, fut d'abord attaqué, et aussitôt que la brèche fut formée,

on donna l'assaut dans la nuit du 29 mai, et les Français l'ayant emporté, plus de mille hommes de la garnison furent tués à coups de baïonnette. L'attaque fut ensuite dirigée contre les ouvrages de la ville basse : le 21 juin, deux brèches étant praticables, elles furent emportées d'assaut et on ne fit aucun quartier; plus de deux mille Espagnols furent passés au fil de l'épée. Suchet rapporta à son gouvernement que dans cet assaut il n'avait fait que cent soixante prisonniers, sauvés par miracle de la fureur du soldat, et qu'on avait rassemblé pour les brûler quinze-cents cinquante-trois corps de ceux qui avaient été tués, ajoutant : « Je crains bien que la garni- » son ne soutienne l'assaut derrière ses der- » niers retranchemens, et ne me force à faire » un exemple terrible, et à effrayer la Catalo- » gne et l'Espagne pour toujours, par la des- » truction d'une ville entière. »

Ses craintes furent bientôt après réalisées. L'attaque des ouvrages de la ville haute, seule défense qui restât aux Espagnols, fut vigoureusement poursuivie, et les batteries pour

former une brèche étaient presque complétées, quand une force de deux mille hommes venant de Cadix, sous les ordres du général Skerret, arriva dans la baie. Cet officier, avec ses ingénieurs, examinèrent le front attaqué, et ceux-ci prédirent qu'il serait renversé presqu'aussitôt que le feu de l'ennemi aurait commencé. D'après ce rapport, le gouverneur, Contreras, homme de cœur et de tête, voyant bien que de presser des alliés à débarquer, ce serait les sacrifier avec sa garnison, recommanda aux Anglais de coopérer plutôt avec l'armée de Catalogne sous les ordres de Campoverde à une attaque sur les derrières des assiégeans, tandis que sa garnison, par une sortie, se ferait jour à travers les gardes des tranchées, espérant ainsi conserver pour d'autres secours les troupes régulières, s'élevant à sept mille hommes. Le colonel Skerret mit sur-le-champ à la voile dans un vaisseau de guerre pour concerter l'opération avec Campoverde, qui ayant éprouvé une rude perte le 3 mai, en essayant de secourir Figueras, n'avait pu agir seul contre les

Français, et s'était posté avec son armée à Vandrels, environ vingt-cinq milles à l'est. Les deux généraux convinrent de faire une attaque combinée; mais avant que Campoverde se fût mis en mouvement, ou que le colonel Skerret eût rejoint ses troupes dans la baie, le sort de Tarragone était décidé. Les batteries françaises commencèrent à jouer le 28 juin au point du jour, et à dix heures une brèche praticable était formée. Les assiégeans paraissaient alors fort tranquilles, ne faisant qu'une ou deux décharges d'artillerie; mais quand la chaleur du jour fut un peu apaisée, ils s'élancèrent tout d'un coup à l'assaut. Les assiégés ne firent qu'une légère résistance, et au bout de quelques minutes les colonnes françaises étaient dans les rues, et s'abandonnaient à toutes sortes d'excès. Des milliers de citoyens périrent victimes de la férocité du soldat, tandis qu'un feu continuel des batteries balayait une foule tremblante, qui fuyait du côté de la mer, et cherchait un refuge dans les bateaux de l'escadre. Les marins anglais en sauvèrent bravement plusieurs à la portée

même des sabres de l'ennemi, qui chargeait parmi cette masse sans défense, coupant et taillant dans toutes les directions. En un mot, c'était une armée française abandonnée à ses propres inclinations, et mille témoins encore vivans attestent que les vainqueurs répétèrent en cette occasion les mêmes scènes que nous lisons avec défiance dans les Historiens anciens. Tel est le rapport du général Suchet lui-même à ce sujet :

« La rage des soldats était augmentée par » l'opiniâtreté de la garnison, qui s'attendait » à être secourue, et qui était prête à faire une » sortie. Le cinquième assaut livré hier dans » le milieu du jour aux ouvrages intérieurs » a été suivi d'un massacre effroyable, avec » peu de perte de notre côté. Le terrible exem- » ple, que je prévoyais avec regret dans mon » dernier rapport à votre altesse, a eu lieu, » et le souvenir ne s'en effacera de long-temps » de la mémoire des Espagnols. Quatre mille » hommes ont été tués dans les rues : parmi » dix ou douze mille qui essayaient de se sau- » ver en passant par dessus les murailles,

» mille ont été sabrés ou noyés; nous avons » fait dix mille prisonniers, y compris cinq » cents officiers, et il reste dans les hôpitaux » quinze cents blessés, qu'on a épargnés.» (1).

Il y a quelque chose de si révoltant dans le tableau de ces cruautés, que l'esprit ne peut se dépouiller des sentimens d'horreur que lui inspire l'individu qui les dirigeait; d'une autre côté, si l'on considère de sang-froid et sans partialité cette scène sanglante, on partagera également la censure entre l'agresseur, et le chef du parti vaincu. C'est le principal devoir d'un général de faire usage de tous les moyens qu'il a en son pouvoir pour amener ses opérations à une heureuse fin, et pour conserver la vie de ses propres soldats. Or, il n'y a point de moyen plus efficace pour empêcher des défenses aussi opiniâtres que celles de Girone et de Sarragosse, que d'user des représailles que la victoire fournit aux vainqueurs. Ce n'est pas faire au-delà de ce que les coutumes de la guerre justifient, et de ce que la conservation de soi-

(1) Moniteur.

même demande. Dans une bataille, si une division soutient la charge, le parti victorieux ne se fait point de scrupule de tuer à coups de baïonnette tous ceux qu'il attaque; on ne peut assigner aucune bonne raison pour que des troupes qui combattent derrière une muraille soient traitées différemment, et ayent le privilége de détruire leurs ennemis jusqu'au dernier moment, et que lorsqu'elles ne peuvent plus le faire impunément elles soient traitées en amies. Jusqu'à un certain point de l'attaque il y a toute sûreté dans la défense : si la garnison persévère plus long-temps, c'est à ses propres risques : il faut choisir. Il en fut ainsi à Tarragone, et le principe de passer au fil de l'épée, après l'assaut d'une brèche, tous ceux que l'on trouve les armes à la main, paraissait si bien justifié par la raison et par la politique, que le général Suchet, d'après la considération abstraite du sujet, ne peut être censuré pour en avoir agi ainsi. La nature particulière de la guerre aurait dû cependant le faire hésiter à l'appliquer aux Espagnols, peuple qui défendait ses foyers contre une agression injuste.

L'idée de punir si sévèrement un acte de pure défense aurait dû révolter ses sentimens d'humanité, et ceux de ses officiers. Mais il n'en a point agi ainsi ; les actes de férocité dont ses soldats se sont rendus coupables envers la garnison et envers les habitans désarmés, ont été publiquement avoués ; ce qui fait naître une foule de réflexions sur l'avilissement du caractère moral sous un despotisme militaire. Dans quel pays, jouissant d'une certaine portion de liberté, et où l'on pourrait discuter impartialement les intérêts publics, recevrait-on dans la société un homme qui aurait fait de telles actions? Et quel gouvernement, ayant, pour contrôler ses actes, la voix d'un public libre et éclairé, auroit osé lui conférer des récompenses? Cependant, en France, le général Suchet fut non-seulement élévé au rang de maréchal pour le massacre de Tarragone ; mais encore, il paraît que son caractère gagna beaucoup dans l'estime de la plupart de ses compatriotes (1).

---

(1) Tous ces grands raisonnemens sur le sac de Tarra-

La première opération de cet heureux général fut de déloger le baron d'Erolles du

---

gone me paraissent déplacés dans un précis historique; non que je prétende reprendre l'auteur de ce qu'il s'élève contre de pareils massacres : à Dieu ne plaise! Je ne perds certainement pas de vue que les fonctions de l'historien consistent principalement à blâmer et à flétrir tout ce qui est contraire à l'humanité. Mais, parce que l'auteur part d'un principe de morale reconnu, s'ensuit-il qu'il doive en tirer de fausses conséquences ? Il avoue, le code militaire à la main, que la garnison de Tarragone, en voulant se défendre derrière la brèche, s'exposait à être passée au fil de l'épée; et que tel est le terrible droit de la guerre. Est-ce au maréchal Suchet qu'il faut s'en prendre ? Hélas! ce droit féroce remonte malheureusement aux destructeurs de Sagonte et de Numance, que l'histoire n'a point flétris. Dire ensuite que, sous un gouvernement libre, des scènes aussi révoltantes n'auraient pas eu lieu, c'est mentir à sa conscience, c'est mentir en présence de sa propre histoire. L'auteur oublie ou feint d'oublier les massacres de Saint-Sébastien, pris d'assaut, trois ans plus tard, par l'armée de lord Wellington. Sans doute que, par une adroite et artificieuse réticence, il s'efforcera d'en pallier toute l'horreur dans ses récits? Est-ce là de l'impartialité ? Se servir ensuite d'un prétexte aussi insidieux pour faire

Montserrat, qu'il avait fortifié avec soin, et d'où il faisait des incursions jusqu'aux portes même de Barcelone. Le 24 juillet, les Français firent diverses attaques de chaque côté de la montagne, et les Espagnols n'étant pas en nombre suffisant pour résister sur tous les points, furent promptement vaincus, et d'Erolles lui-même n'évita qu'avec peine d'être fait prisonnier.

Cette perte fut suivie d'une autre encore plus rude. Le 19 août, les braves Miquelets, commandés par le général Martinez, après avoir soutenu un blocus de quatre mois dans Figueras, et consommé toutes leurs provi-

la satire de toute une nation, c'est être plus que partial, c'est être injuste. Ce ne fut point à cause des massacres de Tarragone que le maréchal Suchet fut élevé à la première dignité militaire, et qu'il gagna beaucoup dans l'esprit de ses compatriotes : c'est parce que les autres généraux employés dans la Péninsule, ayant fait la guerre sans talent, ou sans boheur, la nation française sut gré à ce maréchal de ce qu'il faisait des siéges savans, enlevait les places les plus fortes, et renouvelait à Valence les prodiges d'Ulm. (*Note de l'Éditeur.*)

sions, essayèrent de se faire jour à travers le corps qui les investissait. Mais les Français ayant bloqué les routes, coupé les fossés, fait d'épais abatis, et élevé plusieurs autres obstacles, les Espagnols furent arrêtés dans leurs efforts, et obligés, aprés un long combat, de se retirer avec une perte considérable. Le jour suivant la garnison capitula, événement qui compléta la conquête de la principauté, si l'on peut appeler ainsi la possession de toutes les villes et de tous les postes militaires, quand tous les habitans refusent d'obéir. La Catalogne est extrêmement montagneuse; une seule grande route la traverse, dans une direction parallèle à la côte, et bordant la mer sur plusieurs points. Sur cette route sont à-peu-prés situées toutes les forteresses dont on a raconté le siége; et les Français étaient en conséquence en pleine possession de la communication. Mais le côté occidental de la principauté représente Ossa entassé sur Pélion. Là, des montagnes s'élevent les unes au-dessus des autres, jusqu'au sommet des Pyrénées, et forment un rempart inaccessible, auquel le tra-

l'homme n'a point encore endommagé. Là, les principales forces commandées par Erolles, Sarsfield, Rovira, Manso, etc., trouvaient des lieux de refuge et de retraite, d'où ils faisaient constamment des excursions à travers la route. Quand l'armée française se trouvait employée à quelque service éloigné, ils occupaient, souvent pendant plusieurs semaines, une ville intermédiaire, empêchant la plus légère communication entre les garnisons : de sorte que, littéralement parlant, on avait besoin d'une division de soldats pour escorter chaque ordonnance d'une place à une autre. Jamais, à aucune époque, le courage des Catalans, et la hardiesse de leurs chefs, ne brillèrent de plus d'éclat qu'immédiatement après la perte de leurs forteresses; ce qui peut, en quelque sorte, être attribué à la conduite ferme du général Lacy, qui, en succédant, en juillet, au commandement de la province, fit paraître plusieurs proclamations consolantes et encourageantes, qui tendaient à dissiper les alarmes qu'avaient causées les progrès des Français; ensuite il dirigea contre eux diffé-

rentes entreprises de partisan. Erolles, escorté et secouru par une frégate anglaise, reprit, le premier septembre, les îles de Las Medas, qui sont de quelque importance parce qu'elles commandent la navigation le long du rivage par lequel Barcelone reçoit le plus aisément des provisions. Bientôt après, les forces françaises se concentrèrent à Tortose, pour se préparer à de nouvelles conquêtes, laissant un certain nombre de postes détachés pour tenir la principauté dans la dépendance, et pour maintenir la communication avec l'Arragon par la route de Lérida. Les chefs de l'Arragon formèrent alors un système régulier pour la réduction de ces postes. Dans la nuit du 4 octobre, le corps d'Erolles surprit la ville d'Igualada, tuant ou faisant prisonniers deux cents hommes, qui n'eurent pas le temps de chercher leur sûreté dans le château vers lequel le reste de la garnison prit la fuite. Trois jours après, il défit, avec une grande perte, un détachement qui venait à leur secours. Le château fut bientôt après évacué par les Français, aussi bien que Montserrat et d'autres

postes dans le voisinage de Barcelone. Le 10, l'activité du même chef força six cents hommes à capituler dans Cervera, et, le 14, à-peu-près quatre cents dans Belpuig. Les Français firent un grand effort pour couper la retraite à Erolles, qui s'échappa en Languedoc par une marche rapide : là, il répandit la terreur et l'épouvante parmi les autorités; mais, ne commettant aucun acte de représailles contre les habitans, il se contenta de lever une contribution modérée, et d'enlever une grande quantité de bétail; et, chargé de ces dépouilles, il regagna en triomphe ses montagnes natales.

Bonaparte, après les événemens de Tarragone, apprécia parfaitement l'activité, les talens, et, ce qui était le plus recommandable auprès de lui, l'humeur inflexible de son nouveau maréchal. Pour donner un libre essor au développement de ces qualités, il retira Macdonald de la Catalogne, et envoya Decaen, officier de moindre rang, pour commander la province, sous les ordres de Suchet, qui s'avança en septembre à la tête de

vingt-cinq mille hommes pour faire la conquête de Valence. Le succès dépendait beaucoup de la célérité ; il s'efforça d'éviter par un circuit de perdre un temps précieux à réduire le château d'Oropesa qui commande la grande route. Son artillerie ne pouvant le suivre par le même sentier, il parut devant la citadelle de Murviedro sans autres moyens d'attaque, et risqua une escalade générale, dans laquelle il fut repoussé avec une grande perte. Après cet échec, il demeura dsns l'inaction jnsqu'au 18 octobre, que son artillerie arriva ; et, comme pendant le temps ainsi perdu, les Espagnols avaient assemblé des forces pour secourir la garnison, il établit à la hâte quelques batteries éloignées qui formèrent une brèche, et sans d'autres préparatifs, il donna l'assaut. L'approche était étroite et difficile, et les colonnes furent repoussées avec perte, ainsi que dans une seconde tentative. Suchet alors procéda régulièrement, et le 24 il avait presque réduit la place à un état de blocus, quand l'approche du général Blake à la tête d'une armée consi-

dérable lui fit suspendre l'attaque, et concentrer ses troupes pour s'opposer aux Espagnols. Blake, après s'être séparé des alliés, sur la Guadiana, en juin 1811, avait été repoussé en essayant d'emporter d'assaut le château de Niebla; de retour à Cadix, il avait mis à la voile à la fin de juillet avec un corps de troupes pour Alméira, et faisant sa jonction avec l'armée de Murcie, il s'était trouvé à la tête de vingt mille hommes. Soult fit marcher sur-le-champ toutes les forces disponibles dans cette direction; et le 9 août, dans une action générale près de Lorca, il dispersa si complètement les Espagnols, que huit à neuf mille hommes tout au plus purent se réunir à Lebrilla, où Blake fit rétrograder son quartier-général. Les fuyards, cependant, se rallièrent par degrés, et divers renforts furent envoyés à leur secours, et au moment de l'invasion de Valence le commandement de l'armée de cette province fut également conféré au général Blake, ce qui porta ses forces à trente ou trente-cinq mille hommes formant à-peu-près toutes les vieilles troupes de l'Espagne, y compris le

corps qui avait combattu si vaillamment à Albuera. Les différentes divisions étaient commandées par des officiers distingués, et la cavalerie et l'artillerie à cheval étaient excellentes. Avec ces forces, Blake s'avança hardiment au secours de Murviedro; et le 25 octobre attaqua l'armée française près Puzol. Les troupes espagnoles combattirent avec courage, et obtinrent d'abord quelques succès partiels. Enflé par la perspective de la victoire, Blake ordonna un large mouvement pour empêcher la retraite des Français; Suchet en prit aussitôt avantage pour attaquer avec un corps serré le centre affaibli des Espagnols. Il l'écrasa aisément, et les aîles surprises échappèrent difficilement au sort qu'elles préparaient à leurs ennemis. A force de marcher, cependant, elles effectuèrent leur retraite avec les fuyards du centre, et le tout repassa le Guadalaviar: Murviedro alors capitula. Suchet, quelques jours après, poussa ses postes avancés jusque dans les faubourgs de Valence, sur la gauche de la rivière; mais l'armée espagnole ayant occupé une forte ligne du côté opposé, les

préparatifs pour forcer le passage ne purent se compléter avant le 25 décembre. Suchet alors effectua son passage, après quelque opposition, près de Quarte et de Mislata, et près aussi de l'embouchure du Guadalaviar. Une division espagnole se retira vers Murcie; mais le principal corps, avec le commandant en chef, se renferma dans les lignes qui avaient été construites pour fortifier la ville. Ce fut en vain que Blake, dans la nuit du 28, tenta un faible effort pour se frayer un passage.

Le premier janvier 1812, les tranchées furent ouvertes devant la ligne avancée, et le 4, quand les approches étaient encore à quelque distance, l'armée espagnole en abandonna la défense, et se retira dans la ville. Un bombardement s'ensuivit pendant trois jours consécutifs; ce qui n'empêcha point les tranchées d'être poussées régulièrement. Le général Blake, voulant éviter aux habitans les horreurs d'un assaut, capitula le 9 janvier, rendant prisonniers de guerre seize mille hommes de bonnes troupes.

Blake servit en 1793 et 1794, d'une manière

distinguée, à la tête d'un bataillon, où son exactitude et son courage personnel le rendiaient propre à briller. A la bataille de Rio-Seco, il commandait une brigade qui conserva le plus d'ordre et couvrit la retraite; et à Albuera, il donna de nouvelles preuves de bravoure et de capacité dans la conduite d'une division. Cependant, placé sans cesse à la tête des armées, il fournit une leçon frappante, que le courage et la hardiesse sont de peu de valeur quand ils ne s'allient point à la prudence et au jugement; une trop grande présomption ayant presque toujours semé de désastres sa carrière militaire. Les événemens qui mirent un terme à sa vie politique, prouvèrent combien peu l'expérience avait diminué ce défaut. Il chercha volontairement le combat inégal dans lequel son armée fut vaincue, et il sacrifia sans nécessité le reste de ses troupes en essayant de soutenir une ville incapable de se défendre, et sans avoir des moyens de retraite (1).

(1) L'impéritie peut-elle aller jusque-là? Mack à Ulm,

Ainsi tomba sans gloire, par la présomption de son chef, l'élite des troupes espagnoles. L'Espagne, sans armée régulière, fut réduite pour quelque temps à devenir puissance auxiliaire, et le soin de la guerre fut entièrement confié aux Portugais et aux Anglais. Le chapitre suivant montrera comment ils en soutinrent le fardeau.

---

Blacke à Valence n'ont-ils été que malheureux? Je ne ferai plus qu'un seul rapprochement au sujet de la guerre d'Espagne: dès l'instant que les Espagnols n'eurent plus d'armées régulières, que leurs armées eurent été successivement anéanties, et qu'il leur devint impossible de faire prévaloir les prétentions de leurs généraux, ils furent sauvés. Ils le furent par leurs alliés, devenus les maîtres de la destinée de cette guerre, qui était pour eux la guerre sociale. (*Note de l'Éditeur.*)

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

## N°. 1.

*Traité secret entre Sa Majesté Catholique et Sa Majesté l'Empereur des Français, par lequel les hautes parties contractantes stipulent ce qui a rapport à la condition future du Portugal. — Daté de Fontainebleau, le 27 octobre* 1807.

Art. 1. La province d'entre Minho y Duero, avec la ville d'Oporto, sera donnée, en toute propriété et souveraineté, à Sa Majesté le Roi d'Étrurie, sous le titre de Lusitanie du nord.

2. Le royaume de l'Alentejo et le royaume des Algarves, seront donnés, en toute propriété et souveraineté, au Prince de la Paix, pour en jouir sous le titre de Prince des Algarves.

3. Les provinces de Beira, de Tra-los-Montes, et de l'Estramadure portugaise, resteront comme dépôt jusqu'à la paix générale, pour que l'on en dispose selon les circonstances, comme il sera réglé entre les deux hautes parties contractantes.

4. Le royaume de Lusitanie du nord sera possédé

par les descendans héréditaires de Sa Majesté le Roi d'Étrurie, selon les lois de succession adoptées par la famille régnante de Sa Majesté le Roi d'Espagne.

5. La principauté des Algarves sera héréditaire dans les descendans du Prince de la Paix, selon les lois de succession adoptées par la famille régnante de Sa Majesté le Roi d'Espagne.

6. A défaut de descendans légitimes, ou d'héritiers du Roi de la Lusitanie du nord, ou du Prince des Algarves, ces pays seront donnés, comme investiture, à Sa Majesté le Roi d'Espagne, à condition qu'ils ne seront jamais réunis sur une seule tête, ni attachés à la couronne d'Espagne.

7. Le royaume de Lusitanie du nord, et la principauté des Algarves aussi, reconnaissent comme protecteur Sa Majesté Catholique le Roi d'Espagne; et les souverains de ces pays ne feront en aucun cas ou la paix ou la guerre sans son consentement.

8. En cas que les provinces de Beira, de Tralos-Montes, et de l'Estramadure portugaise, tenues sous *séquestre*, fussent rendues à la paix générale à la Maison de Bragance, en échange de Gibraltar, de Trinidad, et d'autres colonies que les Anglais ont conquises sur les Espagnols et leurs alliés, le nouveau souverain de ces provinces aura, par rapport à Sa Majesté le Roi d'Espagne, la même obligation que le Roi de la Lusitanie du nord, et le Prince des Algarves contractèrent, et les possédera aux mêmes conditions.

9. Sa Majesté le Roi d'Étrurie cède la pleine propriété et la souveraineté du royaume d'Étrurie à Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie.

10. Quand l'occupation définitive des provinces du Portugal sera effectuée, les princes respectifs qui en seront mis en possession nommeront, de concert, des commissaires pour déterminer les limites convenables.

11. Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie, garantit à Sa Majesté Catholique le Roi d'Espagne, la possession de ses États sur le continent du sud de l'Europe des Pyrenées.

12. Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie, convient de reconnaître Sa Majesté Catholiqne le Roi d'Espagne comme Empereur des deux Amériques, au temps qui conviendra à Sa Majesté d'en prendre le titre, ce qui ne peut avoir lieu qu'à la paix générale, ou, au plus tard, dans trois ans.

13. Il est entendu, convenu entre les deux hautes parties contractantes, qu'elles feront une égale distribution de toutes les îles, colonies et autres propriétés d'outre-mer du Portugal.

14. Le présent traité demeurera secret, sera ratifié, et les ratifications seront échangées à Madrid, au plus tard, vingt jours après sa signature.

Donné à Fontainebleau, le 27 octobre, 1807.

*Signé*, DUROC.

IZQUIERDO.

## No. 2.

*Convention secrète, signée à Fontainebleau, entre Sa Majesté le Roi d'Espagne et Sa majesté l'Empereur des Français, par laquelle les deux hautes parties contractantes déterminent ce qui a rapport à l'occupation du Portugal.*

Art. 1. Un corps de troupes françaises, au nombre de vingt mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, entrera en Espagne et marchera directement vers Lisbonne, où il se joindra à un corps de huit mille hommes d'infanterie espagnole, et à trois mille hommes de cavalerie, avec trente pièces de canon.

2. En même temps une division de troupes espagnoles, au nombre de dix mille hommes, s'emparera de la province de entre Minho y Duero, et de la ville d'Oporto, et une autre division de six mille hommes de troupes espagnoles prendra possession de la province de l'Alentejo, et du royaume des Algarves.

3. Les troupes françaises seront approvisionnées et entretenues par l'Espagne, et payées par la France, pendant tout le temps de leur marche à travers l'Espagne.

4. Du moment que les troupes combinées entreront en Portugal, les provinces de Beira, de Tras-los-Montes, et de l'Estramadure portugaise (qui doivent rester sous le séquestre), seront administrées et gouvernées

par le commandant-général des troupes françaises, et les contributions qui seront levées seront au profit de la France. Les provinces qui seront formées du royaume de la Lusitanie du nord, et de la principauté des Algarves, seront administrées et gouvernées par les commandants-généraux de la division espagnole qui y entreront, et les contributions qui seront levées tourneront à l'avantage de l'Espagne.

5. Le corps central sera sous les ordres du commandant des troupes françaises, et à lui seront soumises les troupes espagnoles unies à une telle armée centrale. Cependant, si le Roi d'Espagne, ou le prince de la Paix se joint à une telle armée, le commandant général des troupes françaises, et les troupes elles-mêmes seront sous ses ordres.

6. Un corps de 40,000 hommes de troupes françaises se réunira à Bayonne, au plus tard le 20 novembre prochain; pour être prêt à passer à travers l'Espagne pour le Portugal en cas que les Anglais envoient des forces, ou menacent d'une attaque sur le pays. Le corps additionnel, cependant, n'entrera point en Espagne avant que les hautes parties contractantes se soient accordé sur la mesure.

7. La présente convention sera ratifiée, et les ratifications seront échangées en même temps avec celles du traité de ce jour.

Donné à Fontainebleau, le 27 octobre 1807.

( Traduit de Cevallos. )

## No. 3.

### *Convention définitive pour l'évacuation du Portugal par l'armée française.*

Les généraux commandant en chef les armées anglaises et françaises en Portugal, ayant résolu de négocier, et de conclure un traité pour l'évacuation du Portugal par les troupes françaises, sur la base de l'arrangement où l'on est entré le 22 courant pour une suspension d'hostilités, ont nommé les officiers pour négocier, même en leurs noms; savoir : de la part du général en chef de l'armée anglaise, le lieutenant-colonel Murray, quartier-maître-général; et de part du général en chef de l'armée française, M. Kellerman, général de division, auxquels ils ont donné l'autorité de négocier et de conclure une convention à cet effet, sujette à leur ratification respective, et à celle de l'amiral commandant la flotte anglaise à l'entrée du Tage.

Ces deux officiers, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, se sont accordé sur les articles qui suivent.

Art. 1. Toutes les places et les forts du royaume de Portugal, occupés par les troupes françaises, seront remis à l'armée anglaise dans l'état où ils sont à l'époque de la présente convention.

2. Les troupes françaises évacueront le Portugal avec leurs armes et leur bagage; elles ne seront point

considérées comme prisonnières de guerre, et à leur arrivée en France, elles auront la liberté de servir.

3. Le gouvernement anglais fournira (à ses dépens) les moyens de transport à l'armée française, qui sera débarquée en aucun port de France, entre Rochefort et l'Orient inclusivement.

4. L'armée française emportera avec elle toute son artillerie de calibre français, avec les chevaux qui lui appartiennent et les caissons garnis avec soixante boulets par canon.

Toute autre artillerie, armes et munitions, comme aussi les arsenaux militaires et navals, seront cédés à l'armée et à la flotte anglaise dans l'état où ils se trouveront au temps de la ratification de la présente convention.

5. L'armée française emportera avec elle tous les équipemens, et tout ce qui est compris sous le nom de propriété de l'armée, c'est-à-dire, sa caisse militaire, et les voitures attachées au commissariat et aux hôpitaux de campagne; ou il lui sera permis de disposer d'une partie des mêmes objets, à ses frais telle que le commandant en chef jugera nécessaire d'embarquer. De la même manière tous les individus de l'armée auront la liberté de disposer de leurs objets particuliers de toute espèce, avec pleine sécurité ensuite pour les acheteurs.

6. La cavalerie embarquera ses chevaux, ainsi que

les généraux, et les autres officiers de tout rang. Il est cependant bien entendu, que les moyens de transport pour les chevaux, à la disposition des commandans anglais, seront très-limités. On pourra procurer quelque transport additionnel dans le port de Lisbonne. Le nombre de chevaux que les troupes pourront embarquer n'excédera pas 600, et le nombre embarqué par l'état-major n'excédera pas 200.

7. Afin de faciliter l'embarquement, il aura lieu par trois divisions, dont la dernière sera toute composée des garnisons des places, de la cavalerie, de l'artillerie, des malades et des équipemens de l'armée. La première division s'embarquera dans sept jours de la date de la ratification, ou plutôt, s'il est possible.

8. Les garnisons d'Elvas et des forts de Pénichée et de Palmela, s'embarqueront à Lisbonne; celle d'Almeïda à Opporto ou au port le plus prochain. Elles seront accompagnées dans leur marche par les commissaires anglais chargés de leur procurer leur subsistance et le

9. Tous les malades et les blessés qui ne peuvent être embarqués avec les troupes, seront confiés à l'armée anglaise; on en prendra soin, tant qu'ils resteront dans ce pays, aux frais du gouvernement anglais, sous la condition d'être remboursé par la France, quand l'évacuation finale sera effectuée. Le gouvernement anglais pourvoira à leur retour en

France, qui se fera par détachemens d'environ cent cinquante ou deux cents hommes à la fois; on laissera un nombre suffisant d'officiers de santé français pour les soigner.

10. Aussitôt que les vaisseaux employés à transporter l'armée en France, l'auront débarquée dans les ports désignés, ou dans un autre port de France, dans lequel un fort temps pourrait les forcer d'entrer, toute facilité leur sera donnée pour retourner en Angleterre, et toute protection contre la prise, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans un port ami.

11. L'armée française sera concentrée à Lisbonne et à une distance de deux lieues environ de cette ville. L'armée anglaise approchera à trois lieues de la capitale, et sera placée de manière à laisser environ une lieue entre les deux armées.

12. Les forteresses d'Elvas, d'Almeïda, de Péniché et de Palmela seront abandonnées aussitôt que les troupes anglaises pourront arriver pour les occuper. Pendant ce temps-là, le général en chef de l'armée anglaise donnera avis de la convention présente aux garnisons de ces places, ainsi qu'aux troupes qui sont devant elles, afin d'arrêter toute hostilité. Les forts de St.-Julien, du Bagio et de Cascaes seront occupés par les troupes anglaises, à la ratification de la convention. Lisbonne et la citadelle, avec les forts et batteries, aussi loin que le Lazaretto à Trafaria, d'un

côté, et le fort de St.-Joseph, de l'autre, inclusivement, seront abandonnés à l'embarquement de la seconde division, ainsi que le pont et tous les vaisseaux armés qui s'y trouvent, de toute espèce, avec leurs agrès, leurs voiles, leurs pavillons et leurs munitions. L'occupation de Lisbonne et des forts de St.-Julien et du Bugio, ainsi que des autres fortifications du Tage, aura lieu à la seconde embarcation de la division de l'armée française; immédiatement après l'échange des ratifications, les troupes anglaises seront mises en possession des forts de Cascaes et des autres forts à la droite de St.-Julien.

13. Les transports destinés à l'embarquement, et les vaisseaux de guerre qui seront nécessaires pour ce service, seront sur le champ conduits dans le Tage.

14. Les commissaires seront nommés des deux côtés pour régler et accélérer l'exécution des arrangemens dont on sera convenu.

15. S'il s'élevait aucun doute par rapport au sens des articles, il sera expliqué à l'avantage de l'armée française.

16. A partir de la date de la ratification de la présente convention, tous les arrérages des contributions, réquisitions ou réclamations, quelles qu'elles soient, du Gouvernement français contre les sujets du Portugal, ou de tout autre individu résidant dans ce pays, fondés sur l'occupation du Portugal par le

troupes françaises, dans le mois de décembre 1807, qui n'auront point été payés, seront annulés, et tous les séquestres mis sur leurs biens meubles ou immeubles, seront levés et la libre disposition sera rendue aux légitimes propriétaires. A partir de la date de la ratification de la présente, par les commandans en chef, sur terre et sur mer, toute contribution ou réquisition cessera à travers tout le Portugal, de la part de l'armée française.

17. Tous les sujets de la France, ou des puissances en amitié ou en alliance avec la France, domiciliés en Portugal, ou accidentellement dans ce pays, seront protégés : leurs biens de toute espèce, meubles ou immeubles, seront respectés; et ils seront libres ou d'accompagner l'armée française, ou de rester en Portugal; dans l'un et l'autre cas, leurs biens leur seront garantis avec la liberté de les garder ou d'en disposer, et d'en faire passer le produit de la vente en France, ou dans aucun autre pays où ils fixent leur résidence, l'espace d'un an leur étant accordé pour cet effet. Il est bien entendu que la flotte est exceptée de cet arrangement, excepté ce qui concerne leur sortie du port : et qu'aucune des stipulations cidessus mentionnées ne peuvent être le prétexte d'aucune spéculation commerciale.

18. Aucun natif du Portugal ne sera rendu comptable de sa conduite politique pendant le temps de l'occu-

pation de ce pays par l'armée française; et tous ceux qui ont continué leurs emplois, ou qui ont accepté des places sous le gouvernement français, sont mis sous la protection des généraux anglais; ils ne souffriront ni dans leurs personnes ni dans leurs biens, n'ayant pas été à même d'être obéissant ou non au gouvernement français; ils ont aussi la liberté de profiter des stipulations de l'article seize.

19. Les troupes espagnoles retenues à bord des vaisseaux, dans le port de Lisbonne, seront cédées au général en chef de l'armée anglaise, qui s'engage d'obtenir des Espagnols de rendre les sujets français, soit civils, soit militaires, qui seraient retenus en Espagne, sans avoir été pris dans les combats, en conséquence des opérations militaires, mais à l'occasion des 29 mai dernier, et des jours qui suivirent immédiatement.

20. Il y aura un échange immédiat établi pour tous les rangs des prisonniers faits en Portugal depuis le commencement des hostilités actuelles.

21. Des otages du rang d'officier d'État-Major, seront mutuellement fournis des corps de l'armée et de la marine anglaise, et de celui de l'armée française, pour la garantie réciproque de la présente convention. L'officier de l'armée anglaise sera rendu à l'accomplissement de ces articles, qui concernent l'armée, et l'officier de la marine, au débarquement

des troupes françaises dans leur propre pays. La même chose doit avoir lieu du côté de l'armée française. On donnera mutuellement des otages pour la garantie de la présente convention, jusqu'à son accomplissement final.

On permettra au général en chef de l'armée française d'envoyer un officier en France pour donner connaissance de la présente convention; un vaisseau sera fourni par l'amiral anglais, pour le transporter à Bordeaux ou à Rochefort.

23. L'amirial anglais sera invité de traiter Son Excellence, le commandant en chef et les autres officiers principaux de l'armée française, à bord des vaisseaux de guerre.

Donné et conclu à Lisbonne, ce vingt-huitième jour d'août 1808.

*Signé*, George MURRAY, Q.-M.-G.

*Signé*, le général de division, KELLERMAN.

*Articles additionnels à la Convention de Cintra, du* 28 *août* 1808.

ART. 1. Le dix-septième article ayant particulièrement en vue les sujets de Sa Majesté Danoise, le lieutenant-colonel Murray ayant été informé de la même chose, l'admet, et il considère la stipulation de cet article comme leur étant applicable dans toute son étendue.

2. Les individus dans l'emploi civil de l'armée, faits prisonniers ou par les troupes anglaises, ou par les troupes portugaises, ou par les Portugais, dans une partie quelconque du Portugal, sont rendus, comme c'est la coutume, sans échange.

3. L'armée française subsistera de ses propres magasins jusqu'au jour de l'embarquement, et les garnisons jusqu'au jour de l'évacuation des forteresses. Le reste des magasins sera rendu dans la forme ordinaire au gonvernement anglais, qui se charge de la subsistance des hommes et des chevaux de l'armée, depuis l'époque ci-dessus mentionnée jusqu'à leur arrivée en France, sous la condition d'être remboursé par le gouvernement français pour l'excédant de la dépense au-delà de l'estimation que feront les deux parties de la valeur des magasins délivrés à l'armée anglaise. Les provisions à bord des vaisseaux en possession de l'armée française, seront pris en compte par le gouvernement anglais, de la même manière que les magasins forteresses.

4. Le général commandant les troupes anglaises prendra les mesures nécessaires pour rétablir la libre circulation des moyens de subsistance entre la campagne et la capitale.

5. S'il était nécessaire d'employer des vaisseaux danois ou ceux de toute autre nation pour transporter l'armée française, afin d'aider les bâtimens de trans-

port anglais, ils quitteront de la même manière que les derniers les ports de France immédiatement après avoir effectué leur débarquement; ils ne doivent être retenus en France sous aucun prétexte, et ils jouiront des mêmes avantages stipulés pour les vaisseaux anglais, de retourner sans être inquiétés à un port *ami*.

Donné et conclu à Lisbonne, le vingt-huitième jour d'août, 1808.

*Signé*, George Murray, Q.-M.-G.

*Signé*, le général de division, Kellerman.

---

## N°. 5.

*Manifeste de la Junte de Séville, proposant le mode de formation d'un gouvernemeut central en Espagne.*

La nécessité de défendre notre pays et notre roi, nos lois, notre religion et tous les droits de l'homme, foulés aux pieds et violés d'une manière sans exemple par l'empereur des Français, Napoléon Ier, et par ses troupes en Espagne, a obligé la nation entière à prendre les armes et à se choisir une forme de gouvernement. Au milieu des difficultés et des dangers dans lesquels la France l'avait plongée, toutes ou presque toutes les provinces, pour ainsi dire, par l'inspiration

du ciel, et d'une manière, en quelque sorte, miraculeuse, ont créé des juntes suprêmes, se sont abandonnées à leur direction, et ont remis dans leurs mains les droits et la destinée finale de l'Espagne.

Jusqu'ici, les effets ont heureusement répondu aux desseins de ceux qui les avaient créés. Les provinces se sont armées; quelques-unes ont formé des armées considérables de vétérans, et leur ont adjoint des paysans enrôlés; toutes, ou presque toutes, ont combattu et combattent contre les Français, en faveur de leur roi Ferdinand VII, avec une valeur et une constance, dont ni la Grèce, ni Rome, ni aucune autre nation du monde n'ont eu la moindre idée. Les Français sont véritablement stupéfaits et terrifiés, et l'espoir de les vaincre est aussi assuré que toutes les probabilités humaines peuvent le faire concevoir.

La seule chose qui puisse porter atteinte à ces desseins, ou les faire échouer, est la discorde et le défaut d'union parmi les provinces elles-mêmes. Aussi, la première attention de la junte suprême fut-elle d'écarter ce danger; et c'est dans cette vue qu'elle publia la pièce officielle intitulée *Précautions*, etc., qu'elle communiqua de toutes les manières possibles, à toutes les provinces d'Espagne. Il est maintenant plus nécessaire que jamais d'amener ce plan à perfection, et de le mettre complétement à exécution. Nos ennemis cherchent à fomenter des divisions. Les pas-

sions humaines, les intérêts personnels malentendus, l'ignorance, la faiblesse, l'aveuglement des hommes, peuvent, même sans qu'ils le sachent, favoriser les mauvais desseins de nos ennemis, détruire ainsi des commencemens si glorieux, et faciliter et consommer la ruine entière de l'Espagne. C'est ce que nous cherchons à prévenir, n'étant animés que par les motifs les plus sacrés, par notre honneur, par notre loyauté comme sujets affectionnés, par notre devoir comme Espagnols, par notre foi comme chrétiens; et ici nous protestons devant Dieu et les hommes, dont nous invoquons l'aide, en toute ferveur, que nous n'écrirons rien que ce qui nous est dicté par l'amour de notre pays, la conservation de notre Roi et de nos droits, sans y rien mêler qui paraisse tenir de la passion, de l'intérêt, ou d'aucun autre motif personnel, mais étant, au contraire, toujours prêts à écouter les opinions des autres provinces et à corriger nos propres erreurs, toutes les fois qu'il nous sera démontré que nous en avons commis une.

Que le premier de tous les soins soit d'éviter tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, et qui pourrait servir à répandre les germes de la désunion dans les provinces, et à exciter des divisions parmi elles. De ce genre nous croyons que seraient toutes les conversations au sujet de la Maison royale, et de l'ordre de succession dans les différentes familles qui en tirent

des droits. Il n'est personne assez peu versé dans l'histoire d'Espagne pour ignorer la manière dont le trône a été occupé, et ne pas être instruit des changemens qui ont eu lieu dans la succession. On sait aussi quelles sont les formes législatives sur ce point, de quelle manière il a été essayé d'y introduire un changement; les différens prétextes qui ont été mis en avant pour cette altération; et enfin, le réglement définitif qui fut fait, en 1789, par les Cortez, et qui doit faire règle pour l'avenir.

Mais sommes-nous dans une situation à parler de ces matières? Vive notre Roi et indisputable souverain Ferdinand VII! et vivent ses augustes frères, héritiers de sa couronne, après son décès constaté! Pourquoi donc anticiper ces recherches, qui ne peuvent être nécessaires qu'à leur défaut? Cette anticipation pourrait, par la diversité des opinions qu'elle fait naître, produire une désunion cruelle, qui suffirait pour faire avorter complétement le seul but, le seul objet que l'Espagne a aujourd'hui en vue: cet objet est la conservation de son intégrité, et de son indépendance pour son souverain seigneur et roi Ferdinand VII et ses successeurs incontestables; et, avec son roi, la conservation de ses droits et de ses lois, et l'unité de la sainte religion catholique, apostolique et romaine, qu'elle a glorieusement professée et défendue pendant tant de siècles. Il est donc absurde et dangereux

de disputer sur la succession, daus des cas évidemment éloignés; toutes les provinces d'Espagne doivent à cet égard se borner à cette expression générale : *La succession héréditaire, selon les lois fondamentales de la monarchie.*

Il n'en est pas ainsi de la seconde question mise en avant par les diverses juntes du royaume, qui certainement tient le peuple dans un état d'inquiétude et d'agitation, qui est l'objet continuel des conservations publiques, et qui peut produire des divisions funestes aux desseins généreux que nous avons formés, et aux obligations sacrées que nous avons contractées, de nous défendre contre nos ennemis, et de conserver notre pays, notre roi, notre monarchie, nos lois et notre religion. Cette seconde question est : Y a-t-il nécessité de créer un gouvernement suprême qui puisse concentrer en lui l'autorité suprême de toutes les provinces jusqu'au rétablissement du roi Ferdinand sur son trône?

Cette junte suprême déclare ouvertement que, depuis le commencement jusqu'à ce moment, elle a été persuadée qu'un tel gouvernement suprême est, tout considéré, nécessaire; que sans lui le pays est en danger, et que ses ennemis trouveront le moyen d'effectuer sa ruine. Les raisons de cette détermination et déclaration sont si évidentes, et se présentent si clairement aux yeux de tous, qu'elles

ne peuvent manquer de convaincre ceux qui ont les moindres notions des affaires publiques, ou une connaissance exacte de la nature de l'homme, des passions qui le meuvent, et de l'ordre des affaires humaines dans tous les siècles. Les diverses juntes suprêmes et les chefs militaires ont exprimé leur conviction de cette vérité.

Cette même conviction ressort de la nécessité, indispensable dans toute nation d'un gouvernement civil, dont le devoir soit de veiller au bonheur du royaume, et auquel le militaire soit subordonné, la confiance de la nation, et conséquemment les fonds publics et les capitaux des individus, ont nécessairement besoin, pour se soutenir, d'un gouvernement civil. Sans lui, le pouvoir militaire serait indispensablement dans la nécessité d'employer la violence pour acquérir une confiance à laquelle il ne pourrait jamais parvenir, et pour commander ces capitaux qu'il lui serait également impossible sans lui de prélever. Ainsi, il finirait par détruire cette prospérité et ce bonheur public qui doivent être le seul objet de tout gouvernement. Ne nous laissons pas égarer par de fausses notions des dictateurs romains, et des autres chefs militaires des anciennes républiques; ils étaient soumis à des restrictions très-prudentes, et la durée de leur autorité était limitée à un très-court espace de temps. Les dangers d'un despotisme com-

plet et de l'usurpation tenaient ces peuples dans des alarmes continuelles, et les obligeaient à prendre des précautions très-rigoureuses qui sont absolument incompatibles avec les habitudes des temps modernes. L'Espagne a puisé des leçons de sagesse dans l'histoire des siècles passés. Elle n'a jamais pensé à nommer un dictateur militaire. Ses chefs militaires (et c'est un fait très-honorable pour le nom espagnol), ont été les premiers à embrasser, avec la plus grande cordialité, un système aussi ancien en Espagne que la monarchie elle-même. L'expérience de nos temps, la confiance du peuple dans les juntes suprêmes, la facilité et l'abondance avec lesquelles des ressources pécuniaires ont été placées à leur disposition, la loyauté héroïque avec laquelle les chefs militaires et l'armée les ont reconnues et leur ont obéi, les heureux effets de leur administration civile jusqu'à présent, et les entreprises militaires qu'elles ont dirigées, ont placé, dans le jour le plus éclatant et mis hors de doute, cette vérité fondamentale et un principe politique aussi essentiel.

Mais qui doit créer ce gouvernement civil suprême? Quels sont ceux qui doivent le composer? quel sera l'endroit de sa résidence? quelle sera l'étendue de son autorité? comment sera-t-il établi sans porter interruption à la tranquillité, et sans produire la désunion parmi les différentes provinces? comment l'opinion

publique sera-t-elle dirigée de manière qu'on obtienne cette tranquillité sans la contrarier, et éviter le danger des troubles? Ce sont là les questions sérieuses et importantes que nous allons examiner, et sur lesquelles, influencés uniquement par l'amour de notre pays et par notre zèle pour son salut, nous allons expliquer nos sentimens avec franchise.

Dans les divers écrits qui ont été publiés sur ce sujet, on nous dit que les Cortez devraient s'assembler; qu'ils devraient élire des représentans; et de plus que l'ancien conseil de Castille devrait les convoquer, et que cette mesure devrait être exécutée en entier par son autorité.

Nous ne connaissons pas assurément sur quels fondemens porte cette décision. Le conseil de Castille, quoique une assemblée légale, n'a jamais convoqué les Cortèz: pourquoi donc lui donnerions-nous une autorité qu'il ne possède pas? Est-ce parce qu'il a prêté tout le poids de son influence à des changemens si importans, pour lesquels il n'avait ni pouvoirs ni autorité quelconque? est-ce pour avoir agi en opposition aux lois fondamentales qu'il avait été établies pour conserver et défendre? est-ce parce qu'il a fourni à l'ennemi toutes les facilités pour usurper la souveraineté de l'Espagne, pour détruire la succession héréditaire de la couronne et de la dynastie qui était légalement en possession du trône, et qu'il a reconnu et assis sur

ce trône un étranger qui n'y avait pas même l'ombre d'un titre? Car il est incontestablement manifeste que la renonciation de Charles IV en sa faveur ne lui donnait aucun droit de ce genre. Quelle confiance la nation espagnole pourrait-elle placer dans un gouvernement créé par une autorité illégale et sans validité, et qui s'était en outre rendu suspect en commettant des actes d'une nature si horrible qu'on peut, à juste titre, les mettre au rang des crimes les plus atroces envers la patrie?

Le conseil de Castille étant ainsi exclus de toute considération, qui est-ce qui doit convoquer les Cortez? L'autorité de les convoquer est une prérogative particulière et exclusive du roi. Les provinces ne voudraient se soumettre à aucune autre autorité; elles ne voudraient pas se réunir; il n'y aurait pas de Cortez; et si un petit nombre de délégués s'assemblait, cette seule circonstance exposerait le royaume à des divisions malheureuses, que nous désirons tous éviter.

Outre cela, il est des cités qui ont droit de vote dans les Cortez, et qui n'ont rien fait pour la défense du royaume, et qui, ni par elles-mêmes, ni comme faisant partie d'aucun corps, n'ont fait aucun effort pour le défendre. Nous avons le plus profond respect pour elles et pour leurs droits, mais la vérité nous oblige de parler.

Très-certainement, cependant, les villes qui ont des

votes dans les Cortez, en se conduisant comme elles l'ont fait, ont agi avec une prudence consommée, et dans une stricte conformité à la loi. Le royaume s'est trouvé tout-à-coup sans roi et sans gouvernement, situation inconnue dans notre histoire, et que nos lois n'ont pas prévue; le peuple a repris légalement le pouvoir de nommer un gouvernement, et cette vérité a été ouvertement avouée par diverses juntes suprêmes. Le peuple a créé ces juntes sans avoir aucun égard aux cités qui ont des votes dans ces Cortez. Le pouvoir légitime est, en conséquence, remis aux juntes suprêmes; et c'est en vertu de ce pouvoir qu'elles ont gouverné et gouvernent avec une autorité réelle, et qu'elles ont été et sont encore reconnues et obéies par les sujets de tous rangs, et par toutes les villes de leurs différens districts ayant droit de voter aux Cortez. Leur situation n'a point changé, le danger existe encore; il n'est survenu aucune nouvelle autorité; l'autorité légitime réside donc tout entière dans la junte que le peuple a créée, et à laquelle il l'a confiée.

Ainsi, il est incontestable que les juntes suprêmes seules ont le droit exclusif d'élire ceux qui doivent composer le gouvernement suprême, comme le seul moyen de protéger et de conserver le royaume, dont le peuple leur a confié la défense, objet qui ne peut être rempli que par l'établissement d'un gouvernement suprême. Rien n'est plus évident que cette vérité.

Et qui les juntes suprêmes éliront-elles? Très-certainement des individus tirés de leur propre sein; car eux seuls tirent leur pouvoir du peuple, et c'est dans les membres qui les constituent que le peuple a mis son entière confiance. Si d'autres personnes étaient choisies, elles n'auraient ni la confiance, ni le consentement du peuple, et tous leurs actes seraient nuls et sans valeur. Par ce défaut de confiance, la nation serait exposée à des divisions intestines, la dernière et la plus grande de toutes les calamités.

Ainsi donc, s'il y a quelque province où le pouvoir militaire seul subsiste, il en résulte la nécessité absolue de constituer des juntes suprêmes dans lesquelles résidera le pouvoir du peuple, et par lesquelles il pourra agir, soit qu'elles soient constituées par les petits Cortez, ou tout autre corps; leur formation sous une forme ou sous une autre est indispensable, afin de concentrer le pouvoir du peuple et l'établissement d'un gouvernement civil qui puisse inspirer de la confiance au peuple, et procéder à l'élection des personnes qui composeront le gouvernement suprême, lequel, dans les circonstances actuelles, ne peut pas être légitime, à moins qu'il ne prenne son origine dans le libre consentement du peuple.

Il semble donc indispensablement nécessaire que toutes les juntes suprêmes, se rassemblant le même jour, choisissent, chacune parmi leurs propres mem-

bres, deux députés pour former le gouvernement suprême, et que les personnes ainsi élues fussent, de ce moment, censées être, et fussent réellement, les gouverneurs-généraux du royaume, et qu'elles fussent universellement reconnues, et qu'il leur fût obéi en cette qualité.

Leur autorité est bien connue, et ne peut pas faire l'objet d'un doute. La junte de Valence a très-judicieusement marqué son étendue et ses limites dans la pièce qu'elle a publiée sur cette question le 16 de juillet. On nous excusera conséquemment de ne pas nous étendre davantage à ce sujet.

Nous ajouterons seulement que les juntes suprêmes doivent être continuées avec leurs appointemens et distinctions, et être investies du gouvernement intérieur de leurs provinces respectives, jusqu'à la conclusion de l'ordre de choses actuel; mais en même temps avec une juste subordination au gouvernement suprême. Dans ces juntes suprêmes réside le pouvoir légitime des portions du peuple qui les ont créés respectivement. Il est de leur devoir de prendre des mesures pour assurer le bonheur de leurs commettans par l'intermédiaire d'un gouvernement juste, et de protéger et défendre avec vigilance les droits de tous les individus. A cet effet, elles doivent donner leurs instructions à ceux de leurs députés respectifs qui constitueront le gouvernement suprême; et il sera du

devoir de ce dernier de s'y conformer, ainsi que de représenter et appuyer les réclamations de leurs provinces, autant que cela pourra s'accorder avec la prospérité générale.

S'il existait parmi nous un personnage royal, capable de présider à un gouvernement suprême, la raison et la justice prescriraient que ce fût lui et nul autre qui fût nommé à cette place. Mais, s'il n'y a point de personnage royal semblable, le gouvernement suprême doit élire un président dans son propre sein. Cependant, pour obvier à tout danger, la présidence devrait être temporaire, et ne durer qu'une quinzaine, un mois ou tout autre terme agréable au gouvernement suprême; et à l'expiration de cet espace de temps, il serait de leur devoir d'en nommer un autre.

Nous avons déjà remarqué, et il est inutile de le répéter, que la junte suprême devrait élire, comme députés au gouvernement suprême, ceux de leurs membres qui sont les plus distingués par leurs talens, par leurs connaissances générales de la législation et de toutes les branches du salut public et du gouvernement, en se rappelant toujours qu'ils sont les dépositaires des espérances du royaume. Cette junte suprême, comptant pleinement sur le caractère généreux des Espagnols, et sur leur attachement au bien de leur pays, s'assure que l'intrigue, l'esprit de parti, ou l'intérêt personnel et les attachemens parti-

culiers, n'auront aucune influence en cette occasion.

Les juntes suprêmes nommeront, en premier lieu, l'endroit qui sera le siége du gouvernement suprême, lequel ensuite confirmera ou changera, à la pluralité des voix, le lieu de sa résidence. Le siége du gouvernement, ainsi que la junte suprême de Valence l'a très-sagement observé, doit être à une certaine distance des dangers de la guerre, et doit, par préférence, présenter d'autres avantages locaux. Séville se considère comme possédant ces avantages, mais elle n'est aucunement jalouse d'être élue, et elle sacrifiera de grand cœur tous ses droits à ce que les autres juntes suprêmes décideront pour la prospérité générale du royaume. C'est pourquoi les juntes suprêmes feront connaître leurs volontés sur ce point, lorsqu'elles notifieront l'élection de leurs députés. En même temps nous dirons franchement que la Manche nous paraît le pays le plus convenable pour y établir le siége du gouvernement, et nous nommerons plus particulièrement les deux grandes villes de Ciudad-Réal ou Almagro. Mais nous n'avons à ce sujet nulle jalousie; nous le laissons entièrement au choix libre des juntes suprêmes.

Il ne nous reste plus qu'à parler de notre junte de Séville, et à cet égard, nous ne dirons que peu de choses. Quelques personnes, soit par ignorance, soit par malveillance, ont cherché à propager l'idée que

nous affections la supériorité sur les autres provinces. Une telle pensée a toujours été loin de nous, quoique le bien général de la nation ait été notre guide, et, pour ainsi dire, l'âme de toutes nos déterminations. Nous possédions la seule fonderie de canons du royaume, et des armes et des munitions en abondance. Divers capitaines généraux nous ont reconnus depuis le commencement, et les vieilles troupes étaient plus nombreuses dans notre province que dans les autres. Ainsi, nous avons pu former en peu de temps une armée qui a harcelé l'ennemi. Nous avons fait prisonnier de guerre le général Dupont qui, en se rendant, a capitulé pour les divisions du général Védel et du général Gobert, qui doivent être conduites en France, au nombre de dix-sept mille hommes, de sorte qu'il ne reste pas un seul soldat français sous les armes dans l'Andalousie; victoire glorieuse et singulière qui a été effectuée sans effusion de beaucoup de sang espagnol, en quoi il paraît que nous sommes les seuls.

La situation locale des Andalousies présente aussi un mode plus probable de défense contre les armes de Napoléon, s'il a le projet de nous attaquer. Dans cette vue nous nous sommes réunis aux provinces des Algarves et d'Alentejo, qui se sont mises sous notre protection; et les îles Canaries nous ont envoyé un député au même effet.

L'opulence plus grande de ces provinces et leurs autres circonstances particulières offrent des ressources que les autres n'ont pas. Nous avons pu ainsi nous procurer des moyens pour des dépenses immenses, sans avoir reçu d'argent d'aucune autre part, ni imposé de contribution.

L'arsenal maritime de l'île de Léon, le plus considérable peut-être de tous nos arsenaux, nous a obéi depuis le commencement, et avec lui l'escadre espagnole de Cadix, dont la force est la plus considérable, et qui a depuis été augmentée par l'escadre française qui était mouillée dans ce port, et qui s'est rendue à nous à discrétion.

Gibraltar, cette fameuse forteresse anglaise, est dans notre territoire, et une des plus nombreuses flottes d'Angleterre tenait nos côtes en état de blocus.

Conséquemment, nous avons ouvert une communication avec Gibraltar et avec l'escadre anglaise, qui nous a donné tous les secours possibles, nous a envoyé tout de suite un ministre résident, et a transporté nos députés à Londres, pour y demander des subsides et traiter d'une paix avantageuse à la nation tout entière.

Au milieu de soins si sérieux, nous avons envoyé dans le royaume de Grenade toutes les armes qu'il était possible d'y faire passer. L'Estramadure en a reçu encore un plus grand nombre, et a éprouvé les

effets de notre protection, ainsi que Cordoue et Jaen. Nous avons offert des armes aux provinces de la Manche et de Murcie, à Tarragone, à Girone, qui nous en demandaient, et nous avons fait tous nos efforts pour remplir les promesses que nous leur avions faites.

Nous n'avons pas oublié le reste des provinces du royaume, et nous espérons que dans le temps on connaîtra d'une manière claire et publique les effets de notre zèle et de notre vigilance.

Les deux Indes réclamaient d'abord une grande part de notre attention, afin de conserver cette portion si importante de la monarchie espagnole. Nous avons fait partir des envoyés et des commissaires pour l'Amérique et pour l'Asie, afin que nos colonies puissent se joindre à nous, ce que nous ne pouvions pas faire sans nous qualifier de junte suprême par le gouvernement d'Espagne et des deux Indes, et nous espérons que l'on ne trouvera pas ce titre et nos soins inutiles. Nous espérons que tant de travaux, au milieu de tant de dangers, mériteront quelque considération de la part de notre pays, pour l'amour et la défense duquel seulement nous avons tant fait et tant souffert.

Avec tout cela, nous répétons encore que nous n'affectons ni ne désirons aucune supériorité. Tout ce

que nous avons fait, nous le devions à notre pays. C'était pour nous une obligation indispensable. Notre seul objet est que l'Espagne puisse conserver son intégrité et son indépendance pour notre Seigneur et Roi Ferdinand VII, et nous ferons avec plaisir le sacrifice de notre vie pour cet objet. Puisse Dieu, qui nous a témoigné d'une manière si claire et si merveilleuse qu'il accordait sa protection à l'Espagne, accorder un heureux retour à son roi Ferdinand VII, et alors il déterminera avec le gouvernement suprême quelle pourra être sa volonté royale, soit d'ordonner le rassemblement des Cortez, soit d'employer tout autre moyen que la prudence pourra lui suggérer, afin de faciliter la réforme des abus et le bonheur général du royaume, en l'assurant sur des bases stables et immuables!

Si ces espérances auxquelles la clémence de Dieu nous permet de nous livrer étaient vaines, alors le gouvernement suprême existant déterminerait lui-même ce qui serait le plus favorable aux intérêts de ce royaume, en se conformant à ses lois fondamentales, en le défendant contre la fureur et la malice de nos ennemis, et en conservant cette monarchie à laquelle la liberté des nations et l'Eglise Catholique, l'épouse bien-aimée de notre Seigneur Jésus-Christ, sont si vivement intéressées.

Donné au palais royal de Séville, ce trois d'août, mil huit-cent huit.

*Signé*, Francis SAAVEDRA, archevêque de Laodicée, doyen du chapitre de la sainte Eglise; Francis Xavier CIENFICEGOS; Vincent HORE; Francis Diaz BENMUDO; Manuel GIL; père Joseph RAMIREZ; Juan Fernando AGUIRO; comte TILLY; marquis de la GRANINA; marquis de TORRES, et onze autres.

---

## No. 6.

*Récit du premier Siége de Sarragosse;* par Charles-Richard VAUGHAN, membre du Collége d'Oxford, etc., etc.

SARRAGOSSE, capitale du royaume d'Arragon, est située dans une vallée, sur la rive droite de l'Ebre; à gauche de ce fleuve est un faubourg qui communique à la ville par un pont de pierre. Depuis Sarragosse jusqu'aux hautes montagnes qui bornent de tous côtés la vue, le pays est planté d'oliviers, et le territoire environnant que de fréquentes inondations fertilisent, produit du blé et des fruits en abondance. Les montagnes sont à une assez grande distance de la ville; mais elle est dominée par une hauteur qu'on nomme le *Torrero*, à un mille environ du côté du Sud-Ouest, et sur laquelle est un couvent et d'autres bâtimens

moins considérables. Le canal d'Arragon, au-dessus duquel est construit un pont, sépare le Torrero d'une autre éminence, où les Arragonais ont provisoirement dressé une batterie à l'époque du siége.

Les murs de Sarragosse semblent n'avoir été bâtis que pour faciliter les moyens de lever des taxes sur tous les objets dont on vient trafiquer dans la ville : ses neuf portes sont de la construction la plus simple, et, en quelques endroits, on conserve l'alignement entre elles, soit par les murs de terre d'un jardin, soit par des bâtimens ou par les restes d'une ancienne muraille, du temps des Maures, sur laquelle est un petit parapet, mais sans aucune plate-forme, même pour la mousqueterie.

Les bâtimens de la ville sont en briques, et les deux cathédrales, les nombreux couvens et les églises, quoique construits des mêmes matériaux, ne sont pas tout-à-fait dépourvus d'ornemens. Les maisons ont trois étages; les rues sont étroites et tortueuses, excepté un ou deux marchés et la rue appelée le *Cozo*, qui se trouve presque au centre de la ville.

La population de Sarragosse est évaluée à près de soixante mille âmes; quoique le cens fait en 1787, ne la portât qu'à quarante-deux mille six cents.

Ce fut le 25 mai 1808, que les habitans de cette cité sans défense, et les paysans des environs, se levèrent en masse pour repousser l'injuste agression des

Français. Le capitaine-général d'Arragon, Guilliomals, ayant laissé entrevoir, par ses efforts pour désarmer le peuple, le dessein de se soumettre à l'ennemi, on se saisit de sa personne, et il fut jeté dans une prison. Les habitans de Sarragosse et des villages voisins conférèrent, d'une voix unanime, le gouvernement à Don Joseph Palafox, cadet de trois frères d'une des familles les plus distinguées de l'Arragon.

Au commencement de la révolution, ce gentilhomme avait été choisi, parmi les officiers des gardes, pour commander en second sous le marquis de Castillar, à la surveillance duquel le Prince de la Paix avait été confié, lors de son arrestation à Aranjuez. Il accompagna ensuite Ferdinand VII à Bayonne, et venait de s'échapper de cette ville, déguisé en paysan, pour regagner son château, situé près de Sarragosse.

Cet estimable gentilhomme est âgé d'environ trente-quatre ans; sa taille est moyenne, ses yeux vifs et pleins d'expression; son maintien, celui d'un homme bien élevé et habitué à fréquenter la meilleure compagnie. A l'époque où Don Joseph Palafox prit le commandement de l'Arragon, il était très-peu versé dans l'art de la guerre, et quoique ayant été toute sa vie dans les gardes espagnoles, il n'avait point eu de service actif, et avait presque toujours passé son temps au milieu des plaisirs de Madrid, où il se distinguait par son luxe et sa représentation.

Lorsqu'il prit le commandement le 25 mai, les provinces voisines de Navarre et de Catalogne étaient au pouvoir des Français; les passages des pyrénées qui communiquent au royaume d'Arragon étaient entièrement libres, et Murat, à la tête du corps principal de troupes françaises, était en station à Madrid. Ainsi, entouré de ses ennemis, le général Palafox passa en revue les troupes réglées qui se trouvaient à Sarragosse, et vit que leur nombre s'élevait à deux-cent-vingt hommes, et que le trésor public de la province ne pouvait lui fournir que deux mille réaux, ce qui équivaut, en monnaie anglaise, à vingt livres sterlings, 16 shellings et 8 sols. Cependant, plein d'une juste confiance dans le patriotisme que manifestait le peuple, il déclara immédiatement la guerre aux Français, dans cette courageuse proclamation qui a déjà circulé en Angleterre par le moyen des presses publiques.

Dans les premiers jours de juin, et avant qu'il n'eût été possible de former aucuns plans pour organiser une défense du royaume d'Arragon, les Français détachèrent de Pampelune contre Sarragosse, huit mille hommes d'infanterie et neuf cents de cavalerie. Dès qu'on eut connaissance de ce mouvement, le marquis de Lazan, frère aîné de don Joseph Palafox, rassembla quelques paysans armés et joignit l'ennemi, le 13 juin, aux environs de Tudela. Les Arragonais

furent bientôt forcés de se retirer sur le village de Mallen, où ils eurent encore le malheur de se convaincre de l'insuffisance des corps sans discipline contre des troupes réglées; quoique la position dans un bois d'oliviers, situé entre le canal d'Arragon et le village de Mallen, fût assez favorable pour des forces irrégulières.

Le 14 juin, les Français approchèrent d'Alagon, à seize milles de Sarragosse. Les habitans de cette ville s'assemblèrent à la hâte, avec ce qu'ils purent réunir d'armes de toute espèce, et obligèrent leur général à les mener à l'ennemi. A peine étaient-ils sortis de Sarragosse, qu'ils trouvèrent les Français rangés en bataille dans une plaine, position qui leur était particulièrement avantageuse, comme possédant à la fois de la cavalerie et de l'artillerie volante. Les Arragonais, mal armés et sans discipline, ne tardèrent pas à éprouver la supériorité de l'ennemi, et furent contraints de se retirer sur Sarragosse. Mais leur retraite fut protégée par les deux-cent-vingt hommes de troupes réglées (auxquelles s'étaient provisoirement réunis quelques fusiliers de la province), avec une fermeté et un courage qui leur attirèrent les remercîmens de leur général, et l'admiration de leurs concitoyens. Parvenus à une très-petite distance de Sarragosse, les Français prirent position dans la vallée du côté opposé à la partie de la ville située sur l'Ebre,

et qui est dominée par un terrain couvert d'oliviers. Après avoir occupé ce poste, ils différèrent jusqu'au lendemain matin l'attaque générale de la ville. Mais un petit détachement de cavalerie ayant tenté d'y pénétrer, le 14 juin, paya cher sa témérité.

Les Arragonais avaient placé à la hâte quelques canons devant les portes de la ville et sur les positions extérieures les plus favorables, comme au Torrero, et sur la hauteur voisine. — Le 15 juin, les Français envoyèrent un détachement contre les avant-postes sur le canal, tandis que leur corps principal attaquait la ville du côté de la porte appelée *Portillo*. Les Arragonais, attaqués presqu'en même temps à leurs avant-postes et aux portes de la ville, combattirent avec fureur, mais en désordre; leur artillerie était servie par des gens que le hasard amenait auprès des canons; chacun donnait et recevait alternativement des ordres; mais tous étaient animés du même esprit, et leurs efforts, après le combat le plus acharné, furent enfin couronnés par le succès. Un parti de Français ayant pénétré dans la ville, fut à l'instant massacré, et le général ennemi, persuadé qu'il était inutile de persévérer dans son attaque, se retira avec ses troupes dans une position hors de la portée du canon des Arragonais.

Sarragosse, délivrée momentanément des Français, restait avec de bien faibles ressources pour soutenir

un siége. Sans autres fortifications que des murs de terre, elle était dépourvue de grosse artillerie et de troupes qui pussent entreprendre des sorties, afin de détruire les ouvrages de l'ennemi. Malgré cette pénible situation, le peuple plein de confiance en Dieu, en son propre courage, et en la justice de sa cause, résolut de défendre les rues de la ville jusqu'à la dernière extrémité.

Le 15 juin, dès que les Français eurent été repoussés, le général Palafox sortit de Sarragosse pour aller chercher des renforts, se munir des ressources nécessaires au siége et mettre le reste du royaume en état de se défendre, si la capitale venait à succomber. Il trouva douze ou quatorze cents soldats qui s'étaient échappés de Madrid, et les réunit à une petite division de milice en station à Calatayud. Avec cette nouvelle force et pour céder au désir ardent de ses soldats, il résolut d'attaquer les Français. Il marcha immédiatement sur Épila, dans l'intention de s'avancer jusqu'au village de la Muela, espérant, à l'aide de cette manœuvre, placer l'ennemi entre sa petite armée et la ville de Sarragosse. Mais ce projet échoua par une attaque soudaine des Français, au milieu de la nuit, à Épila. Après une courageuse résistance, les Espagnols se virent forcés à la fin de céder au nombre et à une discipline supérieure. Les débris de cette petite armée se retirèrent du lieu de l'action à

Calatayud, et rentrèrent ensuite dans Sarragosse après beaucoup d'obstacles.

A cette époque, les Français recevaient de Pampelune des renforts de troupes et d'artillerie, et commençaient à occuper les diverses positions militaires de la plaine des Oliviers qui entoure Sarragosse. L'audace et la valeur des assiégés ne permirent pas toutefois à l'ennemi de poursuivre tranquillement ces opérations. Cependant il eut en peu de temps investi presque la moitié de la ville, et prit, le 28 juin, possession du *Torrero*. La batterie voisine, qui avait été confiée à un officier d'artillerie, à la tête de cinq cents hommes, tomba également au pouvoir des Français. L'officier fut déclaré traître à sa patrie pour n'avoir pas mis tous ses efforts à défendre ce poste important; et à son retour à Sarragosse, il fut sur-le-champ pendu.

Après la prise du Torrero, la ville ne pouvait plus communiquer qu'avec le pays du côté de l'Ebre.

Tandis que l'ennemi se livrait à ces opérations, les Arragonais s'empressaient de mettre leur ville dans le meilleur état de défense que le permettaient leurs faibles ressources. Ils arrachèrent les tendelets des croisées, en formèrent des sacs qu'ils remplirent de sable et qu'ils entassèrent devant chaque porte en forme de batterie, après avoir creusé autour une profonde tranchée. Ils percèrent les murs et les bâti-

mens pour la mousqueterie; et quelquefois, quand la position l'exigeait, ils y plaçaient des canons. Les maisons des environs furent abattues ou brûlées; les jardins, les oliviers, qui en des temps plus heureux avaient été le délassement et le soutien de ceux qui les possédaient, furent déracinés sans regrets par les propriétaires eux-mêmes dans les lieux où ils nuisaient à la défense de la ville et cachaient les mouvemens de l'ennemi. Les femmes de toutes les classes animaient les hommes dans leurs travaux; elles se réunissaient pour le secours des blessés, portaient de l'eau et des provisions aux batteries et aux portes, tandis que leurs enfans étaient employés à transporter des cartouches fabriquées de la main des moines.

Les Français continuaient à cerner de plus prés la ville, et un jour se passait rarement sans quelque action sanglante, dans les bois d'oliviers des environs, entre des détachemens français et arragonais. Vers la fin de juin, quatre cents soldats du régiment d'Estramadoure, quelques débris de différens corps et quelques artilleurs vinrent au secours de Sarragosse.

On ajouta aux artilleurs deux cents hommes de la milice de Logrono, qui, animés par la présence de l'ennemi, furent bientôt familiarisés avec les devoirs du corps auquel ils étaient attachés. A peu près vers la même époque, deux pièces de canon (de 24), et

des bombes dont on avait un besoin extrême furent envoyées de Lérida.

Quant à l'ennemi, il tirait ses ressources des magasins de la citadelle de Pampelune, tandis que les Arragonais, entièrement cernés par les troupes françaises, n'avaient pas une seule forteresse à laquelle ils pussent recourir pour se procurer, soit des munitions, soit de l'artillerie.

Le dernier jour de juin, l'explosion d'un magasin à poudre très-considérable, et bâti au centre de la ville, détruisit une rue presqu'entière.

A peine les habitans revenaient-ils de la consternation où les avait plongés une perte aussi fatale et aussi irréparable, à peine achevaient-ils de chercher à travers les décombres les cadavres de leurs concitoyens, que les Français, qui venaient de recevoir des mortiers, des obusiers, des canons de 12 (calibre suffisant pour les murs de terre Sarragosse), lancèrent sur cette ville un feu destructeur. On a évalué à douze cents les bombes et les grenades tombées dans Sarragosse, qui ne contenait pas un seul bâtiment à l'épreuve du canon et dont les habitans avaient négligé le soin de placer contre les maisons des poutres jointes aux extrémités, et derrière lesquelles les passants auraient pu se réfugier lorsqu'une bombe venait à tomber sur eux.

L'attaque de l'ennemi semblait être principalement

dirigée contre le Portillo et le château situé hors des murs et qui n'était autre chose qu'nn vaste bâtiment carré, servant de prison, et entouré d'un large fossé. La batterie en sacs de sable, placée devant le Portillo, était courageusement défendue par les Arragonais. Détruite plusieurs fois, elle fut aussitôt rétablie sous le feu de l'ennemi. Le carnage qui eut lieu tout le jour sous cette batterie, fut horrible. C'est là qu'une femme déploya un héroïsme dont l'histoire offre peu d'exemples. La belle Augustine Zaragoza, âgée de vingt-deux ans et née dans la classe du peuple, arriva près de cette batterie pour y apporter des provisions, au moment même où tous ceux qui défendaient ce poste venaient de succomber sous les coups de l'ennemi. Les citoyens, les soldats hésitaient à recommencer le feu; Augustine alors s'élance au milieu des morts et des blessés, arrache une mèche encore allumée des mains d'un artilleur expirant, met le feu à une pièce de 26, et sautant ensuite sur ce canon, elle jure solennellement d'y rester attachée tant que durera le siége. Entraînés par l'exemple d'une telle intrépidité, les Arragonais se précipitèrent à l'instant même dans la batterie, et recommencèrent sur l'ennemi un feu épouvantable. Lorsque l'auteur de cette relation vit cette héroïne à Sarragosse, elle avait un petit bouclier d'honneur brodé sur la manche de sa robe, avec ce mot « Zaragoza ». Elle recevait

une pension du gouvernement et la paie journalière d'un tirailleur.

Le 2 juillet, à la pointe du jour, une colonne française s'achemina hors de ses retranchemens jusqu'à une portée de fusil du Portillo ; et on vit s'avancer ensuite le reste des forces ennemies, comme pour seconder l'attaque de la première colonne ou pour profiter de ses succès, si elle parvenait à entrer dans Sarragosse. L'ennemi, les baïonnettes en avant et sans tirer un seul coup, marchait vers la batterie du Portillo; mais il n'eut pas plutôt atteint le château, qu'une terrible décharge de mousqueterie vint le foudroyer en flanc : la colonne française fut aussitôt dispersée malgré les courageux efforts de ses officiers.

Le général français dirigea alors une seconde colonne d'infanterie vers la porte du *Carmen*, sur la gauche du *Portillo*. Cette porte était défendue par une batterie de sacs de sable et par la mousqueterie qui, garnissant de chaque côté les murs, commandait deux approches sur trois qui aboutissaient à la porte : cette colonne fut aussi repoussée avec une perte considérable.

On voit par ces attaques, (considérées comme extrêmement imprudentes par les militaires de Sarragosse), que les Français s'imaginaient que leur redoutable bombardement devait avoir convaincu les Arragonais de l'absurdité qu'il y aurait pour eux à vouloir soutenir

un siége dans une ville sans défense qui, d'après leur opinion, ne pouvait manquer de se rendre aussitôt qu'une division de leurs troupes parviendrait à y pénétrer. Le résultat a prouvé combien les Français savaient peu apprécier le caractère et l'énergie des Arragonais.

Défait dans les deux attaques, l'ennemi commença à cerner la place de plus près. Au-dessus de la ville l'Ebre était guéable, et en dépit des efforts des assiégés, les Français réussirent, le 4 juillet, à construire au-dessous un pont.

Ayant par ce moyen transporté leur cavalerie sur le rivage opposé, ils détruisirent les moulins qui fournissaient la ville de farine, levèrent des contributions sur plusieurs villages, et rompirent ainsi les seules communications à l'aide desquelles les Arragonais pouvaient se procurer quelques secours de provisions ou de munitions de guerre.

Cependant les obstacles sans nombre que rencontrait journellement le peuple arragonais ne servaient qu'à augmenter sa fureur, et donnaient à son actif et intelligent général l'occasion de déployer ses ressources. Dans cette situation critique, il fit établir en différentes parties de la ville des moulins conduits par des chevaux, et employa les moines, sous des directeurs habiles, à fabriquer de la poudre à canon. Tout le soufre que contenait la ville fut immédiatement mis

en réquisition ; la terre des rues fut soigneusement lavée, afin d'en recueillir le salpêtre, et on fit du charbon avec des tiges de chanvre qui, en Espagne, sont d'une grosseur prodigieuse. C'est sur ce simple fondement qu'on a établi, après le siége, une manufacture régulière de poudre à canon, qui en rapporte par jour treize arrobas de Castille, c'est-à-dire, trois-cent-vingt-cinq livres. A la fin du mois de juillet, les Arragonais virent leur ville entièrement cernée par l'ennemi. La population n'était plus que faiblement pourvue de subsistances, et presque sans espoir de secours. Après quarante-six jours de travaux sans relâche, les habitans de Sarragosse sentaient leurs esprits abattus et leurs forces physiques épuisées. Sans un seul abri pour leurs malades et leurs enfans, ils s'attendaient à chaque instant à une attaque générale, et à un second bombardement plus formidable encore que le premier. Les rues étaient jonchées de blessés dont le nombre augmentait tous les jours, après les combats partiels qu'on livrait à l'ennemi, dans le dessein de s'ouvrir quelques communications avec la campagne. C'est sur ces entrefaites que les Arragonais firent un effort désespéré pour recouvrer le poste important du Torrero; mais ils le tentèrent vainement, et convaincus de l'impossibilité d'effectuer une sortie avec succès, ils résolurent de vaincre ou de périr dans les murs de leur ville.

La nuit du 2 août et tout le jour suivant, les Français bombardèrent Sarragosse de leurs batteries placées en face de la porte du Carmen. Le feu prit malheureusement à un hôpital d'enfans trouvés où on avait transporté des malades et des blessés pendant le siége, et qui fut rapidement consumé. La conduite des habitans de toutes les classes, dans cette affreuse calamité, est presque sans exemple; tonte espèce d'attention aux propriétés particulières disparut en ce moment; chacun s'empressa de voler au secours des malades et des pauvres enfans renfermés dans l'hôpital : les femmes surtout se distinguèrent par leur humanité et persistèrent dans leur dévouement généreux, bravant le feu de l'ennemi, les bombes qui tombaient de toutes parts et les flammes auxquelles le bâtiment était en proie.

Le 3 août, les Français avaient achevé de dresser leurs batteries sur le côté droit de la Guerva, ruisseau qui se jette dans l'Ebre, et n'est séparé des murs de Sarragosse que par la largeur d'un chemin ordinaire. En face des batteries et à une portée de pistolet, se trouvait la porte de Santa-Engracia, ainsi appelée d'un superbe couvent et d'une église bâtis de chaque côté. Le 4 août, les Français firent un feu épouvantable sur ce quartier de la ville; en un instant, les murs de terre opposés à leurs batteries s'écroulèrent, et le beau couvent de Santa Engracia fut livré aux

flammes et n'offrit plus qu'un monceau de ruines.

Les colonnes françaises, profitant à l'instant de ce passage, se jetèrent dans la ville, prirent en revers les batteries des portes adjacentes, et parvenus après un combat sanglant jusqu'au Cozo, presque au centre de la ville, ils se virent, avant la fin du jour, en possession de la moitié de Sarragosse. Le général français demanda immédiatement la capitulation en ces termes :

Quartier-général, Santa Engracia.

*La capitulation.*

La réponse qu'on renvoya sur-le-champ était ainsi conçue :

Quartier-général, Sarragosse.

*Guerre jusqu'au couteau.*

Un côté de la rue de Cozo, dont la largeur est à-peu-près égale à celle de Pall Mall, était alors occupé par les Français, et le général Verdier commandait au centre, c'est-à-dire au couvent des Franciscains. Les Arragonais avaient conservé leurs positions du côté opposé, dressant à la hâte des batteries à l'entrée des rues, à quelques pas des batteries françaises. L'espace qui restait entr'eux fut bientôt comblé par des monceaux de cadavres jetés des fenêtres des maisons où ils venaient de périr, ou tués en bas dans la mêlée.

Dans tout le cours du siége, rien ne donna plus

d'inquiétude à don Joseph Palafox que cet énorme amoncèlement de cadavres; il redoutait la contagion qui devait infailliblement en être le résultat. C'eût été, pour un arragonais, s'exposer à une mort inévitable que de paraître au milieu de la rue; on ne trouva donc d'autre expédient que celui de jeter les prisonniers français, liés avec une corde, au milieu des morts et des mourans pour en retirer les corps de leurs compatriotes et leur donner la sépulture. Le soin dont ils étaient chargés, et la pitié de leurs compagnons d'armes empêchaient presque toujours qu'il ne leur soit fait aucun mal; et par ce moyen, on parvenait à diminuer un peu les horreurs occasionnées par la corruption des cadavres. Dans cette guerre bisarre, c'était ordinairement la nuit qu'on choisissait pour combattre. Les Français et les Arragonais, à la faveur de l'obscurité, se précipitaient au milieu des rues et attaquaient les batteries avec un courage indomptable; l'action, commencée aux batteries, se prolongeait souvent jusque dans les maisons, et l'auteur de ce récit a vu souvent dans tous les étages de plusieurs maisons du Cozo des traces non équivoques de la rage et du désespoir qui présidaient à ces affreux combats. Les batteries des deux armées étaient tellement près les unes des autres, qu'un Espagnol s'échappant une fois de son poste se glissa à travers les cadavres étendus entre les batteries, et parvint à attacher une

corde à une pièce de canon ennemie; mais, dans le combat suivant, la corde se rompit, et les Arragonais furent privés de leur proie, au moment où ils croyaient la saisir.

Le 5 août, lorsque les Français allaient renouveler leurs efforts pour obtenir l'entière possession de la ville, les Arragonais s'aperçurent que leurs munitions commençaient à diminuer sensiblement; mais, cette circonstance, loin de leur inspirer le découragement, ne leur suggéra pas même l'idée de capituler. Le seul cri qui frappait les oreilles du vaillant général, lorsqu'il parcourait la ville, était que, si les munitions venaient à manquer, on attaquerait l'ennemi à coups de couteau. Dans cette crise terrible, il survint un secours inespéré. On vit entrer dans la ville, vers la fin du jour, un convoi de provisions et de munitions, accompagné d'un renfort de trois mille hommes de gardes espagnoles, suisses, et de volontaires d'Arragon, sous le commandement de don Francisco Palafox, frère du général.

Un conseil de guerre s'étant rassemblé le 8, on y prit de mémorables résolutions: on décida: « que les « Arragonais continueraient de défendre, avec le cou- « rage qu'ils avaient déployé jusqu'alors, les quartiers « de la ville où ils se maintenaient encore; que, si « l'ennemi finissait par triompher, le peuple se retire- « rait immédiatement, en traversant le pont de l'Ebre,

« jusque dans les faubourgs; et qu'après avoir détruit « ce pont, on défendrait les faubourgs jusqu'à la der-« nière extrémité ».

Cette résolution du général et de ses officiers fut publiée au milieu des transports et des acclamations du peuple.

Pendant onze jours consécutifs, le plus sanglant combat se prolongea de rue en rue, de maison en maison, et de chambre en chambre; et la populace en furie, gagnant par degrés sur les troupes disciplinées de l'ennemi, réduisit enfin l'espace qu'il occupait à une huitième partie de lé ville.

On ne doit pas omettre dans ce récit un personnage qui déploya, pendant le siége, un caractère remarquable Partout où le danger était le plus imminent et les Français en plus grand nombre, on voyait accourir le père S. Jago Sass, curé d'une paroisse de Sarragosse. Le général Palafox, en parcourant la ville, aperçut plusieurs fois Sass remplissant tour-à-tour les devoirs de prêtre et ceux de soldat. Tantôt il administrait aux mourants les secours de son ministère, tantôt il combattait avec ardeur contre les ennemis de sa patrie. Cette énergie de caractère et cette bravoure peu commune lui valurent, dans tout le cours du siége, la confiance sans bornes du commandant en chef. S'il se présentait quelque entreprise difficile et hasardeuse, c'était Sass qu'on choisissait pour l'exécuter. Cet ecclé-

siastique, à la tête de quarante des plus braves habitans de Sarragosse, effectua de la manière la plus complète l'introduction d'un renfort de poudre indispensable pour la défense de la ville. Le général, voyant combien il était capable d'inspirer au peuple des sentimens religieux et de le guider à travers les périls, l'a placé dans une situation où sa piété et son courage peuvent être encore d'une aussi grande utilité; il est maintenant capitaine dans l'armée et chapelain du commandant en chef.

L'énergie que déployaient les hommes fut secondée de la manière la plus admirable par les femmes de Sarragosse. La comtesse Burita, dame d'un haut rang de ce pays, forma un corps de femmes destiné à secourir les blessés et à porter du vin et des provisions aux soldats. Beaucoup de personnes, dont la véracité ne peut être révoquée en doute, déclarent avoir vu cette femme, belle, jeune et délicate, remplir, de sang froid, les devoirs qu'elle s'était imposés, au milieu du feu le plus terrible, des bombes et de la mitraille. Du moment où elle parut dans sa nouvelle carrière, on ne s'aperçut jamais que l'idée d'un danger personnel produisît sur elle la moindre impression, ou pût la détourner de sa résolution généreuse et patriotique. La perte des femmes et des enfans, dans le cours du siége, fut très-considérable, et proportionnée à celle des hommes : en effet, ils s'ex-

posaient continuellement sans réflexion, et on ne parvenait qu'avec peine à leur faire concevoir un sentiment prudent et juste des dangers qu'ils couraient.

Dans la nuit du 13 août, le feu des Français redoubla; et il n'eut pas plutôt cessé, qu'on vit des flammes s'échapper de plusieurs parties des bâtimens qui étaient en leur possession. Le 14, au matin, les Arragonais aperçurent avec surprise les colonnes ennemies à une certaine distance se retirant dans la plaine du côté de la route de Pampelune. Leur départ avait probablement été accéléré par la nouvelle que la junte de Valence venait d'envoyer un corps de six mille hommes rejoindre les levées d'Arragon, destinées à secourir la capitale.

Ainsi se termina le siége de Sarragosse. Considéré sous le rapport de la supériorité des moyens offensifs de l'ennemi, de l'impossibilité totale où se trouvait la place de résister à une attaque régulière et continuelle, des preuves de courage générales et particulières de l'héroïsme de ses défenseurs des deux sexes et de tous les rangs, ce siége peut être réputé unique dans les annales de l'histoire.

L'auteur de ce récit croit devoir ajouter, comme un fait remarquable, que, s'étant trouvé à Sarragosse avec beaucoup de pères et de mères dont les enfans avaient péri dans cette affreuse catastrophe, et beaucoup de citoyens réduits d'un état d'aisance à une

extrême pauvreté, il n'a pas entendu parmi eux un seul être proférer à ce sujet la plus légère plainte. Tous leurs sentimens semblaient être absorbés dans le souvenir de leurs exploits récens et dans une juste haine du nom français.

*Bulletin des Français sur le Siége de Sarragosse.*

PENDANT les premières opérations du marcéhal Bessières, des troubles ont éclaté dans le midi de la Navarre et de l'Arragon.

Le général Lefebvre quitta Pampelune à la tête de trois mille hommes, consistant principalement en troupes légères du 1er régiment de la Vistule. Il s'avança sur Tudela où un corps de trois à quatre mille hommes venait d'arriver de Sarragosse. Il les attaqua le 9 juin, les défit et leur prit six pièces de canon. Il punit le chef des insurgés, fit rétablir le pont de l'Ebre qui avait été brûlé, et marcha à la tête des troupes polonaises sur Mallen, où les insurgés, avec des renforts de Sarragosse, avaient déjà pris lenr position. Il les joignit le 13, et commença immédiatement l'attaque. Une seule charge des Polonais suffit pour jeter le desordre parmi eux. Ils prirent la fuite, laissant cinq pièces de canon sur le champ de bataille.

Nous obtînmes le 14 un semblable succès à Alagon : les insurgés, forts de trois à quatre mille hommes,

y furent mis en déroute, et y perdirent leur artillerie. Le 26, ils effectuèrent une résistance également inutile dans les plantations d'oliviers des faubourgs de Sarragosse.

Les combats d'Epila et de Monte-Torrero, livrés le 23 et le 27, eurent le même résultat.

Dans ces diverses affaires, les insurgés eurent de deux à trois mille hommes de tués, et un nombre considérable de blessés. Il y en eut beaucoup de faits prisonniers, et il perdirent toute leur artillerie consistant en trente pièces. Notre perte ne s'éleva qu'à vingt ou trente hommes tués, et soixante à quatre-vingts blessés.

Le général Vernier fit sa jonction avec le général Lefebvre devant Sarragosse, et ils cernèrent la ville. Le 2 juillet, on commença à y jeter quelques obus qui détruisirent le monastère de Saint-Joseph, qui couvrait une partie des murs de la ville. Du 2 au 13 juillet on prit toutes les mesures nécessaires pour investir de plus près les insurgés, et rassembler des matériaux pour jeter un pont volant sur l'Ebre. Le 11, le passage du fleuve fut forcé, et quelques troupes se postèrent sur la rive gauche, afin de défendre les ouvriers occupés à la construction du pont, qui fut terminé le 12 au milieu du jour. Pendant ce temps, plusieurs s'assemblaient dans la plaine pour couper nos communications; mais ils furent battus à Almu-

nia, Catalajud et Taresty sur la route de Tudela, et perdirent dans ces diverses actions un grand nombre d'hommes et une quantité considérable de munitions de guerre. Les troupes qui occupaient, en face de Sarragosse, la rive gauche du fleuve, eurent à soutenir aussi plusieurs attaques de la part des détachemens sortis de la ville; mais les insurgés furent, dans chacune de ces rencontres, repoussés à la baïonnette et y perdirent beaucoup d'hommes, principalement à Joreslival, où on leur prit plusieurs pièces de huit. Le Blocus de la place, dans l'intérieur de laquelle différens corps d'insurgés s'étaient refugiés, après de vains efforts pour se maintenir dans la plaine, fut alors entièrement achevé. Les mesures relatives au siége de Sarragosse se poursuivaient avec activité. L'artillerie nécessaire pour cet effet était arrivée de Bayonne et de Pampelune. Les insurgés firent une sortie le 23 pour attaquer les troupes postées sur la rive gauche de l'Ebre. Le troisième bataillon, formant l'élite des insurgés, était composé de volontaires d'Arragon, qui commencèrent leur marche le 30 pour s'ouvrir le passage de la ville. Les insurgés furent défaits avec une perte considérable dans toutes leurs sorties, et furent presque toujours poursuivis de très-près jusque sous les murs de Sarragosse.

Le 16 aout, vers la pointe du jour, une brèche ayant été faite, on commença l'assaut de la place. Les

portes de Santa-Engracia et des Carmes furent surprises et emportées. Après un combat opiniâtre, qui dura plusieurs jours, quatorze couvens, qui avaient été fortifiés, les trois quarts de la ville, l'arsenal et les magasins furent en notre pouvoir. Les paisibles habitans, encouragés par les avantages des Français, ayant arboré le drapeau blanc, et étant venus nous apporter des termes de capitulation, furent massacrés par les insurgés, à la tête desquels on voyait des moines tenant lieu de capitaines et de colonels. Un grand nombre de ces malheureux furent tués: l'infortunée ville de Sarragosse est presque détruite par le feu, les bombes et l'explosion des mines.

---

## No. 7.

*Evaluation exacte de l'armée d'invasion commandée par le maréchal Masséna, prince d'Esling, donnée par le général de division d'Eblé, commandant en chef de l'artillerie de l'armée de Portugal.*

L'infanterie de l'armée de Masséna, quand elle quitta Ciudad-Rodrigo, était évaluée à soixante-deux mille hommes.

Au moment de l'invasion du Portugal, les Français

exagérant le nombre des troupes sous le maréchal Masséna les firent monter à cent dix mille hommes ; les écrivains, enhardis par la diminution successive de cette armée, établie par d'autres écrivains qui les avaient précédés, se sont enfin aventuré à réduire les forces du maréchal Masséna à quarante-cinq mille hommes. Pour éclairer les historiens futurs, la lettre suivante du général Eblé, commandant l'artillerie de l'armée, servira d'autorité par rapport à la force que l'on assigne à l'armée de Masséna dans cet ouvrage ; on a fait de plus un sommaire du total des troupes françaises, qui prirent part à cette campagne.

« Armée de Portugal.

« Le Général de division, commandant en chef l'artillerie de l'armée de Portugal, ÉBLÉ,

« A S. E. le Duc de Feltre, Ministre de la guerre, à Paris.

« MONSEIGNEUR,

« J'ai reçu la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire, le 4 juin dernier, et sur laquelle je la prie de me permettre de lui faire quelques réflexions.

« Comme elle, je pense que le pays où doit agir l'armée de Portugal, s'oppose à ce que l'on traîne à sa suite une grande quantité d'artillerie, et suis loin de

demander que celle qui existe soit augmentée; mais je pense, aussi, qu'elle doit toujours avoir sous la main, au moins, un double approvisionnement, dont un marchant avec les troupes, un demi en réserve à la suite de chaque corps, et l'autre moitié au parc général.

« J'appuie mon opinion sur la difficulté de former des dépôts sûrs et assez rapprochés pour que l'on puisse, avec la célérité que les opérations peuvent commander, faire remplacer les munitions consommées, parce que les moyens de transport du pays, qui ne consistent qu'en bœufs, ont disparu partout où l'armée a séjourné ou passé, et que partout les villages sont restés déserts; et il serait impossible, avec le peu de chevaux existans, de renvoyer des voitures d'artillerie, sur les derrières, pour rapprocher les dépôts. J'ai néanmoins l'honneur d'observer à Votre Excellence, que le double approvisionnement que je demande, ne dispensera pas d'avoir une ligne de dépôts pour alimenter le parc général et fournir aux troupes, qui circulent dans le pays, etc. Ces dépôts demanderont un officier d'artillerie, des canonniers, une garde non seulement pour servir l'artillerie, qui sert à défendre ces dépôts, mais encore pour confectionner des munitions et écarter des convois, etc., et déjà le nombre existant des uns et des autres est au-dessous de l'indispensable nécessaire.

« La demande que je fais d'un double approvisionnement peut, au premier instant, paraître outrée à Votre Excellence ; mais, j'aime à croire que les raisons que je lui donne la convaincront du contraire, et la disposeront à ne pas trouver étrange que je demande un nombre de caissons ou de charriots à munitions, suffisant pour porter quatre millions de cartouches ; et l'armée étant de plus de soixante-deux mille hommes, le deuxième corps compris, il n'y aura à sa suite qu'environ soixante cartouches par homme.

» La consommation de ces munitions est vraiment incroyable : elle est occasionnée par l'inexpérience et la négligence du soldat, par l'insouciance des officiers, et par les nombreux détachemens qui marchent continuellement avec les convois de vivres et de munition.

» Le siége de Rodrigo a occasionné une consommation de plus de neuf cent mille cartouches d'infanterie, par le seul fait des tirailleurs, attendu que les assiégés n'ont point fait de sortie. »

---

## No. 8.

*Observations de l'Auteur servant à l'éclaircissement du texte.*

Page 5 :

Junot, en quittant Alcantara, entra en Portugal le

19 novembre, et marchant par Castel-Branco, Perdigao, Solseira, Cortisada et Abrantès, arriva à Santarem le 28 novembre, à Sacavem le 29, et à Lisbonne le 30.

Le Prince Régent s'embarqua le 27, mais il fut retenu dans le Tage, par des vents contraires, jusqu'au 29.

Page 9 :

L'offre de Ferdinand d'épouser l'une des nièces de l'Empereur, est datée du 11 octobre 1807. La réponse de Bonaparte porte le 16 avril 1808.

La cabale et les arrestations d'Arranjuez entre le 16 et le 19 mars.

Le papier nommé la protestation de Charles, portait la date du 21 mars.

Le général Savary arriva à Madrid le 7 avril.

Bonaparte arriva à Bayonne la nuit du 14 avril.

Ferdinand quitta Madrid le 10 avril, arriva à Bayonne le 20 avril.

Charles et la Reine arrivèrent le 1er. mai.

Page 16 :

Bonaparte porta même les menaces si loin que de dire : « Prince, il faut opter entre la cession ou la mort. »

Page 20 :

La plupart des Espagnols portent ce nombre à dix mille : peu admettent qu'il fut au dessous de cinq mille,

et l'auteur n'en a point trouvé qui ne l'estimât au moins de trois mille; une liste, cependant, fut publiée par ordre des auteurs de l'attentat, qui ne faisait pas monter le nombre des habitans tués et blessés à plus de 200.

Page 35:

Au moment que l'exportation de leurs vins fut prohibée, et d'apres la stagnation générale du commerce et des remisès d'Amérique, le pays ne put payer les taxes ordinaires, et on imposa une contribution forcée de cent millions de francs. Ensuite trouvant tout expédient inutile pour lever une somme si considérable, on les réduisit à cinquante millions.

Page 45 :

Il est vrai que, par une conduite différente, on aurait pu forcer l'armée française à se rendre à discrétion : les généraux et les aigles auraient pu être envoyés comme des trophées en Angleterre, et Lisbonne aurait été délivré sans conditions; Almeïda, Elvas et St-Julien auraient cependant résisté pendant long-temps. L'entrée du Tage aurait été pendant long-temps interdite à la flotte, et l'organisation et l'équipement de l'armée aurait souffert des délais. On aurait donc sacrifié du temps pour rendre la victoire plus brillante, et on aurait rejeté des avantages solides pour rendre le triomphe plus éclatant.

Page 74 :

Sitôt après l'entrée de Napoléon en Espagne, l'Autriche publia un manifeste protestant contre le traitement des princes espagnols. Bonaparte, à son arrivée à Bénévent, croyant la guerre d'Espagne terminée, se hâta d'aller au devant de l'orage qui le menaçait, et arriva à Paris le 28 janvier 1809.

Page 88 :

La plus grande partie de ce chapitre est écrite d'après les observations de l'auteur qui fut envoyé dans les Asturies, avec un emploi militaire, en août 1808 ; ayant été témoin de la défaite de l'armée de Blake, à Zornosa, il accompagna le marquis de la Romana, dans sa retraite sur Renedo, et ensuite il suivit les Anglais depuis Astorga jusqu'à la Corogne, en remplissant les devoirs de sa place.

Page 94 :

Cet échec fut effectué par la conduite déterminée d'un sergent d'artillerie portugaise qui commandait quelques canonniers, dans une petite tour; il refusa d'entrer dans aucune négociation, et commença le feu; il coula à fonds les deux premiers bateaux qui tentèrent de passer.

Page 101 :

On croit que le maréchal Soult, à cette époque, méditait l'entreprise de se rendre indépendant, comme

souverain de la Lusitanie du nord, et que des proclamations furent imprimées à cet effet; mais elles ne circulèrent pas. Un officier général français a dit à l'auteur qu'un individu de l'état-major de Soult, que l'on supposait avoir été un agent principal dans l'affaire, étant rappelé à Paris, Bonaparte l'appela par son nom à un grand lever aux Tuileries. « Prenez » garde comme vous faites vos proclamotions. — Mon » empire n'est pas encore assez étendu pour que mes » généraux deviennent indépendans. Un pas de plus, » et je vous faisais fusiller. »

Page 158 :

Cette action tire plus généralement son nom de la ville de Belchite où les Espagnols firent le plus de résistance.

Page 134 :

La position était admirablement bien choisie, et la description qne l'on en donne ne présente pas une juste idée de son mérite. Un officier français l'a beaucoup mieux décrite en disant qu'elle était un front de fortification dont la ville de Talavera et la hauteur occupée par le général Hill, étaient les deux bastions.

Page 142 :

Composé de ces propres forces du Portugal, le corps du maréchal Ney, de Galice, et les troupes